

CHAMPOL

L'ARGENT DES AUTRES

NOUVELLE ÉDITION



PARIS

LIBRAIRIE HENRI GAUTIER

GAUTIER ET LANGUEREAU, ÉDITEURS

55, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 55

1919

L'ARGENT DES AUTRES

I

L'aîné fut un garçon.

Il naquit dans le joli appartement du boulevard Haussmann que ses parents occupaient depuis leur mariage, et dont les tentures étaient encore toutes fraîches, les meubles flambants neufs, les bibelots et les fanfreluches à la dernière mode.

Cette naissance était un événement, ce nouveau-né un personnage. Grands-parents enthousiastes et amis obligeants l'examinèrent, le soupesèrent, l'adorèrent presque dans son berceau soyeux. Il eut pour nourrice une Bourguignonne superbement enrubannée, pour parrain un général, pour marraine une duchesse, grande d'Espagne.

Des centaines de feuilles de papier satiné s'envolèrent par le monde, annonçant que le comte et la comtesse Calvi-Segrais avaient l'honneur de vous faire part de la naissance de leur fils Lionel.

Les journaux consacrèrent un entrefilet à la jeune recrue dont le Paris élégant venait de s'enrichir. On ne pouvait vraiment mieux débuter.

Lionel avait bien choisi son époque et son milieu Il

arrivait en plein bonheur, en pleine prospérité, dans un temps où le second Empire, à son apogée, faisait pleuvoir sur ses favoris l'argent et les honneurs.

M. Calvi-Segrais, le jeune député du Gers, se trouvait parmi les fidèles et les privilégiés.

Sa femme, fille d'un receveur général, figurait très brillamment à la cour. Ils menaient grand train, et allaient beaucoup dans le monde, tant par goût que par nécessité de leur situation.

De très bonne heure, Lionel sentit son importance et sut être à la hauteur de son rôle.

Dès l'âge de quatre ans, il baisait la main aux dames, récitait des fables et chantait des couplets de chansonnettes qu'on s'amusait à lui seriner. Doué d'une excellente mémoire et d'un aplomb remarquable, et encouragé par ses triomphes quotidiens, il ne tarda pas à être qualifié d'enfant prodige par les parents, d'enfant précoce par les amis, et de petit perroquet par le gros du public.

En outre, c'était un bel enfant aux yeux bleus et aux cheveux noirs comme ceux de sa mère, montrant, à la mode anglaise, au-dessus de ses chaussettes, de gros mollets roses qui faisaient l'orgueil de son papa.

Il ne tarda pas à devenir un des gentlemen les plus accomplis des Tuileries, décidant du succès ou de la chute des pièces de Guignol, et ayant une grosse situation à la bourse des timbres-poste.

Quand on lui demandait ce qu'il voulait être lorsqu'il serait grand, il répondait — c'était un de ses meilleurs traits d'esprit — :

— Général, comme parrain, pour commander à beaucoup d'hommes ; ou receveur général, comme bon papa, pour commander à beaucoup d'argent !

Saillie qui charmait ses deux ascendants.

Hélas ! la guerre vint ! et bientôt les soldats de « parrain », morts ou blessés, manquèrent à l'appel ; et, presque

en même temps, l'argent de « bon papa » cessa d'affluer, docile, dans les grands coffres-forts.

Guignol disparut. La bourse aux timbres-poste se ferma. Les amis se dispersèrent et, un beau jour, en petit appareil, M. et Mme Calvi-Segrais, accompagnés de Lionel, quittèrent à la hâte Paris menacé.

Ce voyage ne ressemblait guère aux voyages que Lionel avait faits jusque-là, quand, vers la belle saison, Mme Calvi-Segrais l'emmenait aux bains de mer, aux eaux, ou en villégiature chez des amis ! Alors, tout le long de la route, il songeait au plaisir de courir sur la plage, de monter à âne ou de jouer des charades. On rencontrait du monde, on causait, on riait !...

Cette fois, Mme Calvi-Segrais, ne s'inquiétant même pas de ses malles et de ses cartons à chapeaux, pleurait silencieusement dans un coin du wagon, et, à la voir pleurer, Lionel sanglotait lui-même, épeuré, désorienté, sentant déjà, malgré ses neuf ans, que tout venait de s'écrouler autour de lui.

Ce n'étaient que difficultés et retards de toutes sortes, nouvelles à sensation qui circulaient, récits dramatiques commentés avec feu, visages inquiets et consternés. Le service des chemins de fer était désorganisé. On faisait, sans oser se plaindre, des haltes imprévues ; on ne trouvait rien à manger dans les buffets et on ne s'en préoccupait guère, l'unique souci étant d'arriver.

A Tours seulement, un peu de calme se rétablit et M. Calvi-Segrais, moins absorbé, s'occupa de Lionel qui profita de l'occasion pour réitérer cette question, restée plusieurs fois sans réponse :

— Papa, où donc allons-nous ?

— Chez grand-père, répliqua M. Calvi-Segrais, dont le front se rasséréna.

On l'avait dit déjà devant lui, mais Lionel était si troublé qu'il ne s'en souvenait plus.

— Chez grand-père ! répéta le petit garçon d'un air méditatif. C'est très loin ?

— Oui, très loin. Nous n'arriverons que demain.

Lionel réfléchit encore.

Bon papa, c'était le receveur général. Grand-père, c'était le père de M. Calvi-Segrais, resté là-bas, dans le Gers, qui ne venait jamais à Paris, et qu'on n'allait pas voir bien souvent. On lui avait mené son petit-fils une fois seulement ; mais Lionel alors était petit, si petit qu'il ne se souvenait plus de rien. Il ne connaissait guère de grand-père que de longues lettres d'une écriture serrée, d'un style antique et légèrement solennel qui l'étonnait beaucoup et faisait rire maman aux éclats.

Grand-père envoyait aussi des bonbons qui n'étaient pas fameux et des joujoux manquant absolument de chic. Aussi Lionel, qui le tenait en médiocre estime, demanda-t-il avec une certaine méfiance :

— Est-ce que c'est joli chez grand-père ?

M. Calvi-Segrais se mit à rire.

— Joli ? moi je trouve que c'est très joli !

Sa femme, jusqu'alors silencieuse, fit un bond, et, rejetant le mouchoir qui lui couvrait la figure, s'écria indignée :

— De grâce, Charles, ne mystifiez pas cet enfant comme vous m'avez mystifiée à mon premier voyage ! Non, mon pauvre chéri, ce n'est pas joli chez grand-père, c'est même très laid. Mais il faut avoir de la patience : nous sommes obligés d'aller là-bas et nous reviendrons bientôt.

Et comme Lionel faisait la moue, M. Calvi-Segrais se hâta d'ajouter :

— Aimerais-tu mieux rester avec les Prussiens ?

Le seul mot de Prussiens le fit se rencoigner, timide et soumis, dans son angle, où il resta un moment silencieux.

Mais, se remettant de cette alerte, il reprit, au bout de dix minutes, d'une voix mal assurée :

— Puisque c'est laid chez grand-père, pourquoi n'allons-nous pas dans un autre endroit qui soit plus joli et aussi loin des Prussiens?

— L'entendez-vous? s'écria Mme Calvi en embrassant son fils. Ce petit est incroyable de bon sens! Ne vous disais-je pas justement la même chose? Quittons Paris s'il le faut, mais, pour Dieu, n'allons pas nous enterrer dans ce trou!

Lionel lança un regard victorieux à papa. Il se doutait depuis longtemps que papa était un peu nigaud, maman et lui-même ayant accaparé tout l'esprit de la famille.

— Ma chère amie, dit gravement le député en prenant la main de sa femme, nous n'avons pas le droit de nous plaindre. Nous sommes réunis, à l'abri de tous les dangers, nous allons retrouver nos vieux parents... que demander de plus dans un désastre pareil?

Elle se dégagea d'un geste impatient et, lui tournant le dos, reprit d'une voix entrecoupée par les larmes :

— Quel égoïsme! Il vous plait à vous de rentrer dans votre bicoque natale ; mais celà ne me plaît pas, à moi! Vous savez que je déteste ce pays et cette existence.

— Avons-nous le moyen d'en mener une autre? soupira M. Calvi. D'ailleurs, je n'ai pas vu mes parents depuis les dernières élections et, dans votre état, vous avez besoin avant tout d'un intérieur et d'une vie tranquille.

Les larmes de Mme Calvi-Segrais redoublèrent et son mari, ému par le souvenir qu'il venait d'évoquer, tenta de l'apaiser avec de belles promesses et des assurances consolantes.

Ce n'était qu'un mauvais moment à passer. La guerre finirait, la république aussi. Les choses s'arrangeraient, etc...

Il ne se faisait cependant aucune illusion sur l'étendue du désastre ; c'en était fini, des temps prospères, et il se reprochait amèrement de n'avoir jamais prévu ni redouté cette catastrophe, de s'être, jusqu'ici, laissé vivre au jour

le jour, confiant dans l'immuabilité du régime établi et de sa propre fortune.

Son traitement de député, les nombreuses faveurs dont il était l'objet, la grosse pension que faisait à Mme Calvi Segrais son père, le receveur général, constituaient de beaux revenus, largement dépensés.

A présent, la Chambre était dissoute, la recette générale supprimée. Toutes les sources d'or tarissaient à la fois, et M. Calvi s'apercevait avec terreur qu'il n'était pas riche.

Non qu'il se préoccupât de lui-même. Sous ses dehors raffinés par des fréquentations élégantes demeurait l'âme simple et rustique de ses ancêtres, bons hobereaux campagnards. Mais sa femme n'avait ni ses instincts ni ses traditions. Élevée dans un milieu où l'argent et le plaisir s'appelaient le bonheur, elle s'était trouvée heureuse tant que sa situation financière et mondaine avait paru excellente, et elle avait aimé dans son mari, surtout le compagnon de ses succès, le gérant de sa fortune, le soutien de son ambition.

Maintenant, arrachée à ses habitudes, déchue de ses espérances, elle estimait avoir tout perdu.

Au reste, incapable et ignorante des choses de la vie autant que Lionel, la tête bourrée d'illusions et d'idées fausses, sans cesse en révolte contre la nécessité, occupée uniquement à pleurer sur elle-même et sur le « pauvre petit chéri » qui, s'entendant plaindre, geignait de la meilleure foi du monde.

Elle finit par s'endormir sur l'épaule de son mari, lui chatouillant le visage des plumes de son chapeau, tandis que, de l'autre côté, Lionel ronflait la tête appuyée sur le genou paternel en guise d'oreiller.

Écrasé par ces doux fardeaux, le pauvre homme passa ainsi une bonne partie de la nuit, héroïquement immobile, les yeux grands ouverts, absorbé dans des réflexion

mélancoliques que berçaient les cahots du wagon et les sifflements aigus de la locomotive.

A Bordeaux seulement, les dormeurs se réveillèrent.

Cette dernière partie du trajet fut moins pénible que la précédente. Tout danger était éloigné ; les trains circulaient sans trop d'encombrement et le soleil méridional réchauffait les voyageurs transis par le froid de cette nuit d'automne. Lionel et sa mère se taisaient, à demi assoupis, et le député regardait à travers les vitres se dérouler des paysages connus.

C'était le Bordelais riant, avec ses illustres vignobles et ses opulentes maisons de campagne.

Puis les Landes, région étrange, à la fois riche et stérile, sauvage et productive, où, sur le ciel d'un bleu intense, tranchent superbement les étendues roses de bruyères, les champs dorés d'ajoncs et les piñadas presque noires dont chaque arbre triste laisse couler, de son tronc blessé, la résine précieuse.

Peu à peu, le terrain devint plus accidenté ; d'autres arbres se mêlèrent aux pins sombres, et le soleil couchant éclaira d'un rayon pourpre les petits coteaux du Gers qui s'élevaient à l'horizon.

Alors, le député tressaillit. Une distance très grande le séparait des scènes de désordre, des tableaux effrayants ou lamentables qu'il venait de contempler. Pour un moment, il oubliait les déchirements de l'heure présente, les préoccupations grandes et petites : Paris, l'Empereur, la France, sa femme et son fils.

Il remontait de bien des années en arrière, au temps où il était lui-même un enfant, où il ne connaissait comme patrie que ces petits coteaux verts là-bas ; comme famille, que les vieux parents, si tendres, si dévoués.

Les petits coteaux lui souriaient toujours, les vieux parents l'attendaient encore, et avec les amours de son enfance, il croyait en retrouver la sécurité joyeuse.

A chaque retour au pays natal, il avait éprouvé cette émotion douce de l'arrivée, mais jamais aussi forte ; peut-être parce que jamais la tristesse du présent ne lui avait rendu le passé aussi cher. Sa joie fut si vive qu'il eut besoin de la partager avec quelqu'un et, appelant doucement sa femme :

— Régine, dit-il, nous arrivons !

Elle rouvrit les yeux, frissonna et bâilla, tandis que Lionel, se hâtant de la copier, s'étirait bruyamment.

— Regarde par la portière, lui dit M. Calvi-Segrais en le mettant debout. Vois-tu cette rivière ? C'est la Béroje. Et puis ces toits et ce clocher ? C'est Saint-Médous, la ville où demeure grand-père. Regarde ces jardins tout autour. N'est-ce pas charmant ? Tiens-toi tranquille que j'arrange tes cheveux. Je ne veux pas présenter à grand-père un petit ébouriffé. Tâche d'être gentil et de me faire honneur.

M. Calvi-Segrais embrassait le petit garçon avec une fougue inusitée. En songeant à la tendresse dont son père l'entourait, il lui semblait avoir contracté envers son fils une dette d'amour qu'il ne paierait jamais suffisamment.

— Assez, papa ! dit Lionel dédaigneux, tu m'étouffes ! Je n'aime pas les embrassades, moi.

Régine éclata de rire.

— Il a raison... cela l'ennuie. Les garçons ne sont pas aussi patients que les petites filles !

— Ma foi ! repartit M. Calvi-Segrais, un peu mortifié, s'il en est ainsi, c'est une petite fille que je voudrais avoir.

La jeune femme poussa un soupir plus navré que les autres, mais n'eut pas le temps de protester, car la locomotive s'arrêtait en sifflant, et un employé criait à tue-tête, avec cet accent du terroir, doux à entendre aux arrivants :

— Saint-Médous !...

II

Le député sauta lestement à terre, avec la hâte joyeuse d'un collégien en vacances.

Sur le quai de la gare, une espèce de paysan barbu, dont un sourire épanouissait la mine un peu hirsute, agitait son béret de drap bleu en répétant :

— Bonjour, Monsieur Charles ! Vous allez bien, Monsieur Charles ?

M. Charles ! A Saint-Médous on ne connaissait pas le député sous un autre nom. Dans les communes rurales éloignées, où l'étiquette a moins de raffinements, on l'appelait même, en patois du pays, « lou Charles » tout court, et il était loin de se formaliser de cette familiarité méridionale, où sa popularité d'ailleurs trouvait son compte.

Traînant à la remorque Régine et Lionel, il arriva, en saluant à droite et à gauche, jusqu'à l'omnibus de la gare qui les attendait. A grands renforts de mouvements lourds et de cris farouches, les bagages furent hissés sur l'omnibus, où ils s'abattirent avec un choc qui ébranla toute la voiture.

Puis, après un nouveau cri à l'adresse des chevaux, la patache se mit en route d'une allure saccadée qui faisait crier les ressorts, gémir les ferrures et tressauter les vitres.

Le pavé de galets était inégal et la montée dure, de la gare à la ville. L'attelage, vaillant mais poussif, grimpait péniblement, lentement, secouant ses grelots fêlés.

Assourdie, Mme Calvi-Segrais se bouchait les oreilles. Son mari, lui, ne prêtait aucune attention à ces petites catastrophes.

La nuit tombait et, à la lueur vacillante des rares becs de gaz qui s'allumaient sur son passage, il essayait, penché à la portière, de démêler dans l'ombre les silhouettes familières des maisons, la place connue des jardins, l'entre-croisement des ruelles et disait, sans remarquer que personne ne l'écoutait :

— Voici le beffroi ! Nous laissons la mairie à droite. Cette rue, c'est la rue du Marché. Nous allons tourner à gauche, dans la rue des Jardinets, et nous serons arrivés.

Un reniflement, qui partait du coin de la voiture, interrompit son monologue. Se retournant, il attira à lui Lionel et s'écria tout étonné :

— Comment, tu pleures ! Qu'est-ce qu'il a maintenant ?

— La voiture est laide ! sanglota l'enfant.

— Ne voilà-t-il pas un beau malheur ! Mais, mon bonhomme, nous ne sommes plus à Paris, et il ne faut pas t'attendre à trouver ici ce que tu avais là-bas !

A cette perspective, les pleurs du petit garçon redoublèrent.

— En revanche, se hâta d'ajouter le père, voyant qu'il avait fait fausse route, tu trouveras à Saint-Médous d'autres agréments que tu n'avais pas à Paris. Beaucoup de place, un grand jardin où tu pourras jouer en toute liberté ; je t'installerai un gymnase, tu pêcheras dans la rivière, nous ferons de belles promenades, des pique-niques à la campagne. La campagne ! C'est le paradis des enfants !

Le député parlait d'après ses propres souvenirs, sans songer qu'ils avaient déjà vieilli.

Lionel haussa les épaules avec pitié à ces vulgaires consolations, et alla se réfugier dans les bras de sa mère.

Ses larmes se séchaient sous les baisers maternels, lorsque la voiture tourna dans une cour, puis, avec un cahot violent, s'arrêta.

Aussitôt, la lourde porte d'une vieille maison s'ouvrit toute grande laissant voir un vestibule très éclairé. Ce fut un bruit confus de voix, d'appels, d'exclamations, un remue-ménage sans pareil. Le député se trouva enserré dans les bras débiles d'une vieille dame qui tremblait de joie, pendant qu'un grand monsieur, en cheveux blancs, baisait au front Mme Calvi-Segrais, avec une courtoisie paternelle qui ne manquait pas de grâce.

Ensuite vint le tour de Lionel.

La grand-mère lui avait enlevé son manteau et sa toque et s'extasiait sur sa taille, sa bonne mine, ses cheveux bruns bouclés, l'embrassant mille fois, tandis que le grand-père le regardait d'un peu haut, lui souriant d'un sourire grave et tendre.

L'enfant se laissait faire, occupé, de son côté, par ses observations personnelles.

Grand-père, avec sa taille élevée, ses traits énergiques, son menton rasé, son air sérieux, son col très haut, sa redingote très longue, n'était certainement pas beau comme bon papa ; mais il en imposait à Lionel, qui n'osa pas le dévisager trop longtemps et passa tout de suite à l'examen de grand'mère.

Celle-ci, toute petite, le corps menu dans sa robe de soie noire, le visage doux, encadré de boucles grises que surmontait un bonnet de dentelle, lui parut fort insignifiante. Entre temps, il avait inspecté le vestibule, dallé de marbre, le vaste escalier à la rampe noircie, en bois sculpté et, maintenant, il concentrait son attention sur le salon où l'on venait d'entrer.

Une lampe carcel, à abat-jour vert, posée sur un gué-

ridon, et les candélabres de la cheminée, éclairaient en partie les murs revêtus de boiseries blanches, sur lesquels se détachaient des cadres d'or terni, le plafond traversé de deux grosses poutres, le parquet formé d'énormes planches de chêne, luisantes et foncées. Les larges fenêtres avaient des rideaux de guipure, à l'ancienne mode, les fauteuils et le canapé se cachaient sous des housses. Des livres s'alignaient symétriquement sur une grande table ronde.

Une table à jeu, un piano carré et deux consoles de marbre, supportant des vases de Chine, complétaient cet ameublement simple et vieillot.

Lionel se sentait déçu, dépaysé, transporté hors de sa sphère habituelle ; il regardait en dessous sa maman qui faisait assez bonne contenance.

Les impressions du petit garçon s'améliorèrent en passant à la salle à manger. Il avait très faim, et il ne s'offusqua pas outre mesure qu'on lui servit un bon dîner dans de la porcelaine blanche, avec de l'argenterie usée et très lourde. N'étant pas timide, il honora de quelques bons mots grand'mère admirative et grand-père toujours grave, et, après avoir pris du café, ce qui les scandalisa un peu, consentit à aller se coucher.

Son appartement était des plus simples : deux énormes armoires en noyer se dressaient formidables et craquaient de temps en temps dans le silence nocturne ; il fallait une chaise pour monter sur le lit. Tout cela manquait de correction. N'importe ! Lionel s'endormit à poings fermés.

. . . .

Dans leur grande chambre à alcôve, les deux vieux s'entretenaient de leurs enfants. Voilà près de quarante années qu'ils ne parlaient guère d'autre chose.

Enfin, Charles était revenu, là, près d'eux ! Il avait échappé à tous les périls de cette affreuse guerre, de cette révolution. Que de nuits blanches pour la pauvre vieille

dame depuis trois mois ! Que de rosaires égrenés en songeant aux dangers que courait le fils unique et bien-aimé dans ce Paris toujours suspect aux mères !

Jamais celle-ci n'avait vu repartir son Charles sans larmes et n'avait passé sans angoisses les longs mois de séparation.

Elle était cependant bien fière des succès de son fils et ne trouvait pas assez vite ses lunettes quand il s'agissait de voir son nom dans l'*Officiel.*

Mais, à ces joies orgueilleuses, se mêlaient des inquiétudes constantes. Une maladie de nerfs, développant à l'excès la sensibilité de Mme Calvi, en faisait la proie de terreurs folles, et transformait en une timidité effarée sa douceur et sa réserve naturelles. Son mari, qu'elle adorait, parvenait seul à la tranquiliser et, maintenant encore que Charles, sain et sauf, reposait de l'autre côté de la cloison, elle lui demandait anxieusement :

— Ne trouves-tu pas que le pauvre enfant a l'air fatigué ? Ses cheveux grisonnent aux tempes. Pourvu qu'il ne soit pas malade !

— Il ne faut pas t'étonner ni t'inquiéter, répondit avec bonté le vieux M. Calvi-Segrais, qui venait de passer sa robe de chambre et arpentait la pièce de long en large d'un air méditatif, Charles commence à voir qu'il en coûte d'être époux et père de famille. Jusqu'ici, la vie lui avait souri d'une manière exceptionnelle ; il était vraiment l'enfant gâté du sort. On ne peut toujours avoir le vent en poupe et les temps d'épreuve sont indispensables pour mûrir complètement les hommes.

Sa parole docte et un peu solennelle tranchait les questions. Mme Calvi-Segrais reprit, d'un ton moins plaintif :

— Ce petit Lionel est un enfant superbe ! ne trouves-tu pas qu'il rappelle étonnamment son père au même âge ?

— Non, pas beaucoup. Lionel a les traits de sa mère et peut-être bien aussi un peu de son caractère.

Les deux vieillards gardèrent un silence désappointé, que Mme Calvi-Segrais rompit la première en disant :

— Régine est fort jolie...

— Sans nul doute.

— Et Charles se trouve fort heureux en ménage.

— Évidemment.

Un nouveau silence suivit, pendant lequel tous deux faisaient un retour pénible sur eux-mêmes.

Régine n'avait jamais réalisé l'idéal de belle-fille qu'ils avaient rêvé, pour ainsi dire, depuis la naissance de leur fils.

Quand Charles, triomphant, était venu leur annoncer ses fiançailles avec Mlle Alabert, une Parisienne jeune, jolie, très brillante, qui lui apportait de la fortune et du crédit, tout de suite ils avaient pressenti cette déception, qu'avait confirmée leur première rencontre avec Régine.

Cette jeune femme élégante et frivole n'aimait ni leur pays, ni leur demeure, ni leur existence. Son amabilité pour eux était froide, son respect condescendant.

Elle les visitait par devoir, se pliait momentanément à leurs habitudes par bonté, écoutait leur avis par politesse, tenant au fond leur tendresse pour une charge, leur présence pour un ennui, leurs discours pour un radotage.

De bonne foi elle croyait s'être un peu mésalliée, quand elle considérait la coupe de leurs vêtements et la modestie rustique de leur train de maison. Leur nom même ne lui avait pas suffi et, sans considération pour de vieux parchemins très authentiques, qui rendaient leur ancienne bourgeoisie l'aînée de bien des noblesses, elle y avait accolé un titre de comte qui venait de l'Empereur ou tout bonnement de sa propre initiative ; personne dans le pays n'avait pu éclaircir nettement la question.

— J'ai peur que Régine ne s'ennuie ici ! reprit Mme Calvi-Segrais.

— Une femme ne s'ennuie jamais quand elle est avec son mari et son enfant. T'es-tu jamais ennuyée auprès de moi ?

— Oh ! ce n'est pas la même chose. Régine a d'autres habitudes. Elle ne trouvera ni bals ni théâtres à Saint-Médous.

— Que veux-tu ! Elle s'en passera.

— Mais, si elle se déplaît ici, elle ne voudra pas y rester. Elle emmènera Charles et l'enfant !...

Le cœur de la grand'mère était déjà gros, et il fallut pour la calmer l'autorité de M. Calvi-Segrais.

— Régine est trop raisonnable pour ne pas comprendre qu'en ce moment de crise, ce tranquille séjour est préférable à tout autre ; et puis sa santé commande le repos.

La physionomie de Mme Calvi-Segrais se détendit.

Tout à fait rassurée cette fois, elle ôta son tour, défit ses anglaises, entoura d'un serre-tête son petit visage ridé comme une pomme reinette et fit tranquillement sa prière du soir, aussi fervente et naïve que celle d'une première communiante.



III

Les angoisses de grand'mère reprirent de plus belle les jours suivants.

Régine ne cessait de s'agiter et de se plaindre, Lionel, hors de la présence de grand-père, qui seul lui en imposait un peu, était insupportable. M. Charles lui-même s'assombrissait graduellement et la pauvre Mme Calvi, s'apercevant du malaise général, se mettait l'esprit à la torture pour faire plaisir à tout le monde et pleurait en cachette à l'idée qu'on se déplaisait si fort dans sa vieille maison, dans sa chère petite ville natale.

Saint-Médous, que Régine qualifiait d'affreux village, est en effet une vraie petite ville, bien que certaines de ses rues commencent ou se perdent dans des jardins, des prairies, voire même des champs labourés, que pavés et trottoirs manquent par-ci par-là, qu'on voie des poules picorer devant les portes, des lessives sécher sur des haies. Il y a des réverbères qu'on allume quand la lune n'éclaire pas, un marché couvert, un hôtel de ville moderne très laid, une vieille église superbe.

Si vastes que paraissent aujourd'hui sa nef haute et large, son abside profonde, ses bas côtés obscurs, cette cathédrale n'était autrefois que la chapelle d'une abbaye

riche et puissante qui étendait sa domination sur tout le pays environnant.

La Révolution de 93 a fait disparaître ce que la Réforme avait laissé du cloître et du couvent, mais l'influence morale de l'abbaye a survécu à cette destruction matérielle. La foi s'est conservée à l'ombre du clocher roman, et les mœurs ont gardé une sorte d'austérité monacale que les anciennes familles de la ville tiennent à honneur de conserver comme faisant partie de leurs traditions.

Nul n'était plus fidèle aux vieilles idées et aux vieilles coutumes que le père du député.

Il était né à Saint-Médous, il s'y était marié très jeune et, encore dans la force de l'âge, il y était revenu, brisant tout à coup, à la surprise générale, sa brillante carrière de magistrat.

Il avait à peine quarante ans et il était déjà procureur général à Amiens, quand la mort d'une fille charmante et adorée était venue lui briser le cœur.

La santé délicate de Mme Calvi n'avait pu résister à cette épreuve. Bientôt les médecins la condamnèrent, prédisant les uns la mort, les autres la folie à brève échéance.

Alors M. Calvi-Segrais donna sa démission pour se consacrer à elle tout entier ; il la ramena sous le soleil natal, dans la maison paternelle et, à force de tendresse et de dévouement, lui sauva la vie et la raison, cachant si bien la grandeur et les motifs du sacrifice accompli que sa femme seule lui en tint compte et l'entoura d'une sorte de culte, où le respect avait autant de part que l'amour.

Les uns attribuèrent sa brusque retraite à une bizarrerie, les autres à son antipathie pour les gouvernements qui se succédaient depuis 1848.

Très catholique, M. Calvi-Segrais était aussi très légitimiste de naissance, de tempérament et de conviction.

Ses souvenirs et ses espérances, comme ceux de beaucoup de ses contemporains, l'attachaient inviolablement à

ce prince exilé dès l'enfance et qui, néanmoins, exerça pendant un demi-siècle sur un peuple de fidèles un règne moral d'une si haute portée.

Dans le cabinet de travail de M. Calvi-Segrais étaient demeurées, à la place d'honneur, une copie encadrée du testament de Louis XVI, des gravures un peu jaunies représentant les adieux de la famille royale au Temple, le retour de Louis XVIII, l'inauguration de la statue d'Henri IV sur le Pont-Neuf, Charles X et la duchesse d'Angoulême ; puis des portraits à tous les âges du jeune duc de Bordeaux et du comte de Chambord, des vues de Goritz et de Froshdorf, toutes choses évoquant pour le vieux royaliste un passé aimé, un avenir que sa foi robuste attendait encore, malgré tant de désappointements.

Aussi l'adhésion bruyante de M. Charles au régime impérial étonna tout le monde et scandalisa beaucoup de gens. A ceux-là M. Calvi-Segrais avait répondu avec une dignité un peu triste :

— Charles est un homme : par conséquent libre et responsable de ses actes. Il fait partie d'une génération oublieuse de nos enthousiasmes, ignorante de nos croyances. Je n'ai pas le droit de lui imposer la fidélité à une cause qui n'est pas la sienne, l'immolation à un principe qu'il ne comprend pas. Je suis sûr qu'en aucune circonstance il ne trahira sa religion ni son honneur. Un père ne peut exiger davantage.

Refusant toute faveur du gouvernement établi, le père du député bonapartiste de Saint-Médous s'était tenu à l'écart des luttes politiques, dans une attitude très digne, et quelques acharnés dans les deux camps lui avaient seuls fait un crime de sa tolérance ou de sa froideur.

Parmi les plus indignés, s'était rangé le vicomte de Chauvelas, président du comité légitimiste, ancien commandant de dragons, noble comme un paladin, susceptible comme un mousquetaire et bourru comme un grognard,

qui avait trouvé moyen d'enchérir encore sur la pauvreté de ses ancêtres, branche ruinée de cadets de Gascogne.

A l'entendre, sa vie n'avait été qu'une longue série de passe-droits, de mésaventures et de guets-apens. Il s'en prenait à tout le monde, il avait eu plusieurs duels et beaucoup de procès. Louis-Philippe, la République et l'Empire l'avaient, croyait-il, également persécuté, et ses haines, s'ajoutant à son attachement traditionnel pour la monarchie légitime, l'exaltaient jusqu'au délire. Il ne parlait que de sabrer, de fusiller, de monter à cheval, et buvait ses derniers écus à la santé du roi et à l'extermination de ses ennemis.

Excellent homme au demeurant, qui se mettait en colère et criait très fort parce qu'il avait de bons poumons et un tempérament sanguin, se montrait arrogant parce qu'il était malheureux, provoquant et belliqueux parce qu'il se sentait vaincu.

Lors de la défection de M. Charles, il n'avait pas hésité à rompre bruyamment avec M. Calvi-Segrais, son meilleur ami, après une scène dont le seul souvenir faisait encore frissonner Mme Calvi-Segrais.

Depuis ce temps on était brouillé.

On ne se voyait plus, on ne se parlait plus.

Lorsqu'on se rencontrait, le vicomte rendait à peine à son ancien ami le salut que celui-ci lui adressait toujours.

Le dimanche, à la grand'messe et aux vêpres, quand M. Calvi venait occuper, comme fabricien, sa place au banc d'œuvre, M. de Chauvelas, également fabricien, se reculait à l'extrémité opposée avec affectation et levait les yeux de dessus son gros antiphonaire pour jeter au félon un regard courroucé.

Puis, pour éviter de le croiser à la sortie, il s'en allait très vite, traînant prestement sa jambe raidie par les rhumatismes.

— Laissez-moi mettre ce chevau-léger à la raison ! s'était souvent écrié M. Charles.

— Les torts de M. de Chauvelas ne me font point oublier mes obligations à son égard, répondait tranquillement M. Calvi. Je dois mon estime à sa loyauté, un souvenir à notre ancienne affection, de la déférence à ses malheurs.

Et il continuait à supporter les mauvais procédés de M. de Chauvelas avec une politesse digne, qui exaspérait le vieux gentilhomme.

Jamais la contenance du vicomte ne fut aussi farouche que le premier dimanche qui suivit l'arrivée de M. Charles.

De son siège honorifique, il sursautait de colère en voyant le député prendre place dans la nef entre sa mère et sa femme, et se retournait légèrement pour le mieux dévisager avec des reniflements furieux. Il faillit étouffer de rage en s'apercevant que M. Charles ne le regardait même pas et, de rouge, il devint écarlate.

Par bonheur l'attitude déplorable de Lionel lui fournit un juste sujet de critique, ce qui le soulagea. Le petit garçon, voyant grand-père occupé à suivre attentivement l'office, ne se gênait pas pour tirer sa mère par la manche, se plaindre de la longueur de la cérémonie, du froid qu'il faisait dans l'église et se permettre des questions et des remarques à demi-voix, malgré les « chut » improbatifs de grand'mère.

Un « hum ! » terrible, parti du banc d'œuvre, le fit tressaillir, et les gros yeux du vicomte roulèrent si flamboyants sous ses épais sourcils blancs hérissés, que l'enfant demeura fasciné par ce regard, et écouta tout le reste de l'office avec une pieuse quiétude. Une fois hors de l'église seulement, il s'écria plein de rancune :

— Qui est cet affreux vieux, rouge et blanc?

— Je ne suppose pas que tu désignes ainsi M. le vicomte de Chauvelas? répondit sévèrement grand-père.

— Le fait est qu'il a une tête rébarbative! s'exclama Régine, empressée de donner raison à Lionel.

M. Calvi remarqua, détournant l'entretien :

— Il a beaucoup vieilli depuis le début de cette malheureuse guerre.

— Nous avons tous vieilli ! soupira M. Charles.

— Ah ! le pauvre homme, interrompit sa mère, je le plains tant ! Il a son fils dans l'armée de Bourbaki. Songez à ce qu'il doit souffrir !

Elle soulevait son voile pour essuyer des larmes compatissantes.

— Son fils ! s'écria M. Charles. Ce petit Henri ? pas possible !...

— Il n'a guère que seize ans, dit M. Calvi-Segrais. Il est taillé comme un Hercule et brave comme un Achille. Bon chien chasse de race ! il s'est engagé le lendemain de Sedan.

— Que de pauvres jeunes gens partis déjà, rien que dans notre petit Saint-Médous ! soupira la vieille dame, en faisant de nouveau manœuvrer son mouchoir.

Un silence s'était fait.

Régine serrait la petite main de son Lionel, se disant avec terreur que, dans dix ans peut-être, on le lui prendrait aussi.

M. Charles et son père, absorbés par des préoccupations d'un ordre moins personnel, songeaient mélancoliquement aux désastres accumulés depuis trois mois.

Au sortir de l'église, la foule ne s'ouvrait pas devant le député, amicale et joyeuse comme l'année précédente. Ceux qui saluaient semblaient lui adresser un compliment de condoléance et non un souhait de bienvenue. Acclamé et fêté quand l'empire qu'il représentait signifiait pouvoir et prospérité, il partageait la défaveur et le mépris où tombent les puissances déchues.

Certaines figures demeuraient sombres, presque haineuses, et ses yeux rencontraient des regards hostiles.

Faisant bonne contenance, il descendait sans se presser, avec sa famille, la rue de l'église et, pour regagner la

maison, traversait la place de l'Hôtel-de-Ville, quand un rassemblement attira son attention.

— Encore une défaite qu'on annonce, se dit-il le cœur serré ; et, n'osant ni s'approcher ni s'enquérir, il continua sa route, détournant les yeux et feignant de ne rien remarquer.

Mais, à sa vue, un mouvement s'était produit dans le groupe. Des faces d'hommes irritées, des visages de femmes pâles et bouleversés, se tendaient vers lui. Tout près, à son oreille, une voix retentit menaçante, exaspérée, jetant ces mots comme une insulte directe :

— C'est l'invasion comme en 1814. Voilà pourtant où ils nous ont menés avec leurs belles promesses, ces grands politiques, ces hommes qui nous disaient effrontément : « L'empire, c'est la paix. » Et ces gens-là osent reparaître devant nous ! passer tranquillement, le front haut et les bras croisés pendant que nos enfants se font tuer là-bas pour expier leurs folies ou leurs trahisons !

Gesticulant, provoquant, hors de lui, M. de Chauvelas s'avançait vers le député. Ce peuple méridional était prompt à s'émouvoir, énervé par la souffrance. Il y avait là des mères dont les fils venaient d'être enrôlés. D'un mouvement instinctif, M. Calvi-Segrais et sa femme, qui marchaient derrière M. Charles, se jetèrent en avant. La mère prit le bras de son fils, tandis que M. Calvi-Segrais, se plaçant entre lui et le vicomte disait, très digne et très calme, d'une voix mesurée que tout le monde entendit :

— Dans les calamités publiques, il ne sied pas à un homme tel que M. de Chauvelas de rappeler les discordes privées. A cette heure douloureuse, tous les Français n'ont qu'un seul ennemi : l'étranger.

Alors, on se tut, et M. de Chauvelas recula. En même temps que ces deux vieillards, surgissait devant la foule tout un passé d'honneur, tout un cortège de bonnes œuvres. Le respect qui les environnait s'étendit à leurs

fils, et ramenés soudain à la raison ceux qui tout à l'heure allaient peut-être injurier M. Charles se découvrirent sur son passage.

Le député regagna la maison, très ému, et, à peine rentré, tombant sur une chaise, s'écria avec tristesse :

— Je ne me présenterai pas aux prochaines élections

IV

En eflet, jugeant la lutte vaine, il ne sollicita pas les suffrages de ses anciens électeurs, qui, presque à l'unanimité, envoyèrent à l'Assemblée de Bordeaux un vieux républicain de 48, théoricien féroce et praticien inoffensif, dont on espérait merveille à force de l'entendre critiquer les autres.

Dépouillé de son importance politique, l'ex-député demeurait penaud et désorienté comme une statue tombée de son piédestal. Il n'était pas un de ces hommes énergiques et supérieurs, qui tirent d'eux seuls leur valeur et leur force ; les revers le rendaient timide comme la prospérité l'avait rendu jadis confiant en lui-même.

Régine ne pouvait se faire à la perte de la situation politique de son mari. Tout lui manquait à la fois, car bon papa, qui lui aussi n'avait pas songé à l'avenir, ne payait plus sa pension. Force était donc de demeurer à Saint-Médous.

Couchée sur sa chaise-longue, la jeune femme restait durant des heures dans une prostration farouche, comparant avec amertume le présent au passé. Elle avait des attendrissements nerveux pendant lesquels, serrant Lionel

sur son cœur, elle gémissait sur son pauvre enfant ; elle avait des crises de larmes, des accès de colère où, se roulant sur les coussins, elle invectivait le sort, la politique, Saint-Médous, ses beaux-parents, et surtout son mari, au risque de compromettre sa santé à force d'émotions.

Tout le monde s'inquiéta donc et Mme Calvi-Segrais, la mère, vécut dans des transes mortelles jusqu'au matin béni où, comme l'aube d'hiver commençait à poindre, le premier cri d'un nouveau-né fit tressaillir l'antique demeure des ancêtres.

Ce second enfant, l'enfant de la ruine et du malheur, accueilli avec plus de résignation que de joie, était une fille.

Elle vint au monde par un jour de janvier neigeux et froid, comme on en vit, même dans le Midi, pendant ce terrible hiver où toutes les calamités s'abattaient à la fois sur la France.

Cette créature naissante s'en ressentait déjà : elle était si petite, si frêle, qu'on crut d'abord qu'elle ne vivrait pas.

M. Charles, avec les médecins, s'empressait autour de la mère dont la vie aussi semblait être un problème, et ce fut grand-père qui, tenant dans ses bras cet être fragile, lui donna la première bénédiction.

— Elle va mourir ! n'est-ce pas ? murmurait grand'-mère avec une indicible angoisse.

— Mourir ! J'espère bien que non, s'écria M. Calvi-Segrais. Charles était presque aussi chétif à sa naissance.

— C'est vrai, murmura la vieille dame, un rayon d'espoir dans les yeux. Pauvre petite chérie !

Et les deux vieux caressaient du regard la débile créature.

Un bel enfant vigoureux ne leur aurait pas causé cet attendrissement infini, mélange d'amour, de crainte et de pitié. Ils avaient installé dans leur chambre le berceau,

un vieux berceau tout simple en bois de noyer, où jadis M Calvi et ses nombreux frères et sœurs avaient dormi leur premier sommeil, et que l'aïeule s'était plue à préparer elle-même. Déjà les deux vieillards ne pouvaient plus se lasser de regarder dormir le petit ange, sous ses rideaux de cretonne bleue, et de tout le jour ils ne le quittèrent pas même des yeux. Grand-père avait gardé sa robe de chambre revêtue le matin à la hâte, et les boucles de grand'mère étaient restées en papillottes.

Ce malheureux bébé qui leur avait pris le cœur par sa faiblesse faisait en peu d'instants des progrès inouïs dans leur affection. Au bout de quelques heures, ils en venaient à concevoir sur son compte les illusions les plus flatteuses.

— Cette enfant est lourde : cela me rassure ! disait Mme Calvi, la soupesant dans ses bras affaiblis.

— Il me semble qu'elle crie un peu plus fort, ajoutait son mari, tendant l'oreille.

La nourrice, une Gasconne pur sang qui ne doutait jamais de rien, assurait que l'enfant pour être de la petite race, n'en avait pas moins bonne vie, et qu'elle en avait vu de plus malingres devenir grands comme père et mère. Bientôt ils en arrivèrent à tirer quelque vanité de cette chétive progéniture et se sentirent fort humiliés lorsque M. Charles, en embrassant sa fille, poussa un soupir découragé et que Régine, à qui ils la présentaient complaisamment, ne put s'empêcher de dire :

— Oh ! qu'elle est laide !

Grand'mère frémit à cet affront, elle si humble ; et grand-père remporta à la hâte son trésor, qu'il serrait contre lui, l'enveloppant dans les plis de sa robe de chambre.

Lionel, admis à son tour à contempler sa petite sœur, eut un mot plus heureux.

Comme il la regardait avec cette curiosité craintive qu'inspirent aux enfants les nouveau-nés, ces êtres mys-

térieux venus on ne sait d'où, qu'il détaillait ce visage de rat écorché, tout jaune et ridé, ces petits yeux incolores, cette bouche plissée dans une moue mélancolique, il s'écria :

— Ma petite sœur ressemble à grand'mère.

Celle-ci rougit de plaisir et elle eut une nouvelle émotion quand M. Charles s'écria tout à coup :

— Si nous l'appelions Marie, comme maman !

Consultée à ce sujet, Régine répondit avec lassitude :

— Mon Dieu ! appelez-la Marie, Marion ou Mariette : tous les noms sont bons pour elle, étant donné l'avenir qui lui est réservé.

M. Calvi-Segrais se redressa indigné.

— Personne ne sait rien de l'avenir, dit-il sévèrement, et c'est folie que de présager le bonheur ou le malheur d'un enfant au berceau. Qui sait si cette petite ne sera pas un jour notre joie et notre orgueil à tous et la plus heureuse de la famille ?

Sans plus de discussion, il fut arrêté que l'enfant s'appellerait Marie et que Mme Calvi-Segrais serait la marraine. M. Calvi-Segrais servirait de parrain, les circonstances n'exigeant pas qu'on se mît en frais d'imagination.

V

Le baptême eut lieu le lendemain dans la vieille église. La cathédrale n'était point parée ni le logis en fête. Le siège de Paris touchait à sa fin et le bruit lugubre des obus prussiens retentissait dans tous les cœurs français. Le temps était glacial. Sonneur et sacristain soufflaient dans leurs doigts.

Une humidité pénétrante tombait de la voûte sombre. M. Charles toussait et les grands-parents avaient des distractions involontaires en se demandant si le bébé n'allait pas s'enrhumer.

Comprenant leurs sollicitudes, le bon curé hâta la cérémonie.

Le cortège, qu'une seule voiture contenait tout entier, s'en retourna très vite à travers les rues solitaires. Comme on approchait de la maison, M. Calvi-Segrais remarqua devant la porte le vicomte de Chauvelas arpentant le trottoir d'un pas aussi délibéré que possible. Le vieux gentilhomme voulait montrer qu'il ne craignait rien, pas même les éléments; peut-être, du reste, cette température rafraîchissait-elle agréablement son sang trop chaud.

Il tourna la tête quand il vit arriver la voiture; une voiture à Saint-Médous est toujours un petit événement. Mais sitôt qu'il reconnut les occupants du véhicule, il reprit l'air dédaigneux commandé par la circonstance, et poursuivit son chemin à grandes enjambées, tenant à honneur de ne pas se laisser éclabousser.

Dans sa hâte, il ne vit même pas un employé, sortant de la poste, qui courait après lui et qui ne put le rejoindre qu'au moment où il passait devant la maison Calvi-Segrais.

— Une dépêche, dit l'employé. J'allais la porter chez monsieur, quand j'ai vu monsieur dans la rue.....

La physionomie de M. de Chauvelas s'altéra soudain. Lui qui défiait tout le monde, il avait peur maintenant et n'essayait même pas de déguiser le tremblement de la main, qu'il tendait fébrile vers la dépêche.

Il ne voyait plus l'employé, ni la voiture, ni les maisons. L'univers se concentrait pour lui dans ce papier bleu qu'il décachetait lentement avec la maladresse de l'agitation.

Enfin, il l'ouvrit; il lut, relut, regarda autour de lui, chancela et s'affaissa tout d'une pièce sur le trottoir couvert de neige, au moment même où la voiture tournait dans la cour.

Ce fut M. Calvi-Segrais qui le releva, assisté de M. Charles et du télégraphiste.

— Portons-le à la maison, dit-il.

L'employé, moins discret, avait déjà lu le papier et s'excusait en disant:

— Je ne pouvais pas deviner, moi, qu'il y avait là-dedans une mauvaise nouvelle. On m'a dit de remettre ça chez lui; j'ai cru mieux faire de le lui donner tout de suite.

— C'est son fils? interrogea M. Charles.

L'employé récita tout haut le télégramme:

« Votre fils gravement blessé. »

— Pauvre homme! pauvre père! disait M. Calvi-Segrais les larmes aux yeux.

Ils avaient transporté le malade dans le cabinet de travail de M. Calvi-Segrais, et déjà il revenait à lui, mais la violence du choc et l'étrangeté des objets qui l'environnaient le laissèrent un moment dans une sorte d'hébétude.

Puis ses souvenirs reparurent clairs et précis, et il gronda dans un mugissement plaintif :

— Mon fils ! Ils me l'ont tué !

Un flot de larmes, si grosses, si pressées qu'en une seconde elles lui couvrirent la figure, monta soudain à ses yeux ; il sanglota, la tête dans ses mains.

Le lieu où il se trouvait, ceux qui l'entouraient, ne le gênaient pas ; sa dignité, ses susceptibilités, ses rancunes, les autres et lui-même, tout disparaissait dans l'immense désespoir où son être s'abîmait tout entier.

— Mon pauvre ami, du courage ! lui répétait M. Calvi-Segrais ; tout espoir n'est pas perdu.

— Lisez, répondit le malheureux homme, mais lisez donc.

Et tous deux, assis l'un à côté de l'autre, penchés tête contre tête, tenant de leurs doigts qui se rencontraient le papier froissé déjà, lisaient et relisaient, l'esprit et les yeux fascinés par cette courte phrase si pleine dans sa concision brutale de faits et de sentiments, espérant découvrir un mot passé inaperçu, une tournure expressive, le moindre germe d'une conjecture rassurante.

— Eh bien ! gravement blessé ! cela ne veut rien dire de plus, reprit enfin M. Calvi-Segrais d'un ton qu'il s'efforçait de rendre ferme.

— Ne me trompez donc pas ! s'écria le vicomte avec emportement. Quand on envoie une pareille dépêche à un vieux père comme moi, tout le monde sait ce que cela veut dire. Mon pauvre petit Henri !

Sa nature bouillante reprenait le dessus, et il continuait, se redressant et relevant la voix :

— Est-ce que je ne devais pas m'attendre tous les jours

à cela ? Une guerre, maintenant, c'est une boucherie. Qu'est-ce que cela leur fait, aux gredins qui nous gouvernent, qu'on tue nos enfants, surtout les meilleurs. Pour eux, les soldats sont de la chair à canon, voilà tout.

Et je l'ai laissé partir, mon enfant, un garçon de seize ans ! Mais où avais-je la tête ! Personne ne me forçait à le donner. Si j'avais refusé mon consentement, il serait encore là, en vie, avec ses bras et ses jambes. Au fond, c'est moi qui l'ai tué !...

Saisissant à pleines mains ses cheveux blancs, il marchait de long en large avec des grognements sourds et des rugissements de fauve blessé.

M. Calvi-Segrais pleurait.

Ce fut peut-être la meilleure, la seule consolation que pût trouver en ce moment M. de Chauvelas, car il murmura :

— Vous me comprenez, vous êtes père, vous aussi.

Presque inconsciemment leurs mains se touchèrent dans une étreinte silencieuse, puis M. Calvi-Segrais reprit lentement :

— Je crois que vous vous trompez. Nous sommes en temps de guerre. Trop de familles sont avisées de malheurs semblables à celui que vous redoutez, et en usant des ménagements ordinaires on créerait de déplorables confusions. Prenez ce qu'on vous dit au pied de la lettre. Henri est blessé, très gravement blessé, soit, rien de plus.

— Si c'était possible ! S'il vivait ! Si on pouvait le sauver !

La physionomie de M. de Chauvelas s'éclaira d'une faible lueur.

En proie à une de ces crises d'abattement où l'on se soumet d'instinct à une force supérieure, M. de Chauvelas se laissait subjuguer par les paroles calmes et douces de son ancien ami. Tous deux, absorbés par une préoccupation dominante, ils étaient, sans s'en apercevoir, rentrés

de plain-pied dans leur intimité de jadis, si longue que leurs récentes divisions n'avaient pu encore en effacer les souvenirs, les sentiments communs, les habitudes d'âme.

Personne autre que M. Calvi-Segrais n'aurait pu, en ce moment cruel, trouver ainsi le chemin de l'esprit et du cœur de son vieux camarade.

Mais en même temps que M. de Chauvelas reprenait un peu possession de lui-même, la conscience de sa situation s'imposait. La présence de M. Charles qui venait de rentrer à petit bruit, raviva soudain tous les fâcheux souvenirs. Il s'aperçut qu'il avait des adversaires pour témoins de sa faiblesse, qu'il acceptait leurs consolations et leur hospitalité, qu'il venait d'abdiquer pour un instant ses rancunes, ses théories, ses convictions.

Profiter d'une circonstance accidentelle pour forcer un rapprochement répugnait à la délicatesse de M. Calvi-Segrais, et cette gêne le gagna.

Ils se séparèrent presque avec froideur, et le vicomte, s'efforçant de recouvrer sa dignité raide, regagna pensif, à travers les rues sombres et boueuses, son logis situé à l'une des extrémités de la ville.

VI

Rien de moins somptueux que ce faubourg, habité principalement par des ouvriers français et espagnols qui travaillaient à la stéarinerie Grazan.

Il y avait quelques années seulement que M. Grazan, un industriel de Paris, ayant découvert à Saint-Médous une chute d'eau d'une force considérable, avait fait choix de cet emplacement pour y construire une fabrique de bougies.

La chute d'eau alimentait un vieux moulin seigneurial, appartenant à M. de Chauvelas, et, partant, fort délabré et criblé d'hypothèques. L'industriel avait acheté l'eau et le moulin ; il avait acheté ensuite les francs bords de la rivière, puis des parcelles de terre éparses, derniers vestiges d'une grande fortune territoriale, puis la prairie, puis le petit bois qui touchait au parc. Il achetait et payait toujours sans s'appauvrir ; le gentilhomme vendait toujours et ne s'enrichissait pas.

On disait que Grazan le volait indignement, ce dont,

avec sa bonne foi naïve, il ne s'aperçut que trop tard. Bientôt, il se trouva assiégé par son riche voisin.

Il lui restait le parc... quelques vieux arbres, survivants mélancoliques d'une coupe sombre; un jardin, devenu roussaille; des pans de murs prêts à s'écrouler, seuls estes du château de Chauvelas rasé en 93.

Des créanciers poursuivaient; l'éducation d'Henri coûtait cher..... L'emplacement du vieux castel fut vendu comme le reste avec un grand serrement de cœur; et ce serrement de cœur, M. de Chauvelas l'éprouvait chaque fois que sur le coteau où si longtemps s'étaient dressés le vieux manoir, puis les ruines imposantes qui portaient son nom, il voyait se dessiner les formes compliquées de ce qu'on appelait maintenant le château Grazan, une orgie de pierres blanches, d'ardoises bleues et de girouettes dorées: un enchevêtrement de toits pointus, de tourelles et de belvédères; un luxe inouï de pans coupés, de balcons et de vérandahs.

Au pied du coteau était l'usine avec ses grandes cheminées et ses corps de bâtiments irréguliers qui, selon les nécessités croissantes de l'exploitation, s'étendaient et s'allongeaient toujours davantage, semblant vouloir englober la ville tout entière. M. de Chauvelas entendait le bruit des machines et sentait l'odeur du suif jusque dans la petite maison du faubourg, où il vivait pauvrement, avec la liberté de maugréer pour seule distraction et son fils pour seul amour.

Cet amour avait suffi pour faire déborder son cœur paternel d'orgueil et de joie. Tous les instincts élevés, toute la noblesse physique et morale de la vieille race dont il était le dernier espoir, semblaient s'être condensés dans cet enfant unique et adoré.

L'intelligence et la bonté, l'énergie et la force, la séduction du visage et de l'esprit, rien ne manquait à Henri de Chauvelas pour devenir un homme supérieur.

Tout Saint-Médous l'aimait, en était fier et comptait sur

lui pour faire un jour quelque chose de grand, de bien, d'inattendu, dont l'éclat rejaillirait sur sa ville natale.

Quels rêves d'orgueil et de tendresse n'avait pas conçus le vieux père dans la solitude de sa pauvre demeure ! Ce soir-là, ses rêves lui revenaient en foule, amers et harcelants, comme autant d'ironies du sort. Une balle prussienne venait de couper court à tout cela. Il n'avait pas prévu ce dénouement : on avait bien raison de dire qu'il était fou.

Oui, complètement fou !

Le départ d'Henri n'était-il pas le résultat naturel de l'éducation chevaleresque qu'il lui avait donnée ? Il l'avait laissé partir, s'enivrer de gloire, sans songer que tout près de la gloire se trouve toujours la mort.

Vainement, se raidissant contre sa faiblesse, il hâtait le pas, cambrait sa taille, et, relevant la tête, lançait des regards de défi farouche aux portes et aux fenêtres closes, à travers lesquelles filtrait, car il faisait nuit, la lueur tranquille des lampes patriarcales.

Et, à cette pensée que, derrière ces murs des familles heureuses étaient réunies, travaillant ensemble, les pères auprès de leurs enfants, une révolte ardente, une haine jalouse, faisaient bondir son cœur dans sa poitrine oppressée.

— Mon fils à moi, où est-il ?

Maintenant il était rentré, et jamais la chambre silencieuse, où se passaient ses soirées d'hiver, ne lui avait paru si morne ; jamais le foyer, où grésillait un feu de bois vert, ne lui avait paru si abandonné.

Il rentra, grelottant près de l'âtre éteint, et se remit à penser ; à penser, jusqu'à ce qu'idées, raisonnements, pressentiments et conjectures ne formassent plus dans sa tête qu'un chaos douloureux et inextricable.

— Comment puis-je réfléchir ou raisonner, se dit-il enfin, haussant les épaules, puisque je ne sais rien, pas même si mon fils est mort ou vivant ?

Ne rien savoir, ne pouvoir même deviner par son instinct, être séparé de ce qu'on aime le plus au monde par l'ignorance autant que par la distance ! Point de réponse au télégramme qu'il avait envoyé, demandant des nouvelles. Les heures se passaient.

— Il faut que j'aille là-bas, murmurait le vicomte, que je parte tout de suite !

Comment arriverait-il ? Les mouvements de troupe, les lignes ennemies, les chemins de fer coupés, rien de cela ne l'inquiétait. Il parviendrait bien jusqu'à son fils, pourvu qu'il pût se mettre en route. Ce qui lui manquait, c'était l'argent, ce terrible argent qui lui avait toujours manqué, qui avait fait avorter tous ses projets, détruit son existence et qui se plaçait encore, à cette heure suprême, entre son fils et lui.

Le front dans ses mains, il repassait en son souvenir les noms et les figures de connaissance et accompagnait chaque examen d'un hochement de tête découragé.

Nulle démarche ne répugnait plus à sa fierté. Lui qui serait mort de faim plutôt que de solliciter un secours était prêt à mendier n'importe à qui les moyens de rejoindre son fils.

Soudain il se leva tout d'une pièce, et prenant sa canne et son chapeau d'un geste hâtif, comme s'il avait craint que sa résolution ne vînt à l'abandonner, il murmura :

— Je vais aller trouver Grazan !....

C'était l'humiliation suprême. Indignement exploité par Grazan, M. de Chauvelas lui avait voué une haine féroce, et répétait sur tous les tons qu'il couperait les oreilles à ce coquin-là. Mais ce coquin-là était le seul à Saint-Médous qui eût le moyen et, peut-être, la volonté de lui venir en aide. Grazan faisait tout doucement l'usure et posait pour le philanthrope, disant qu'il n'était pas rancunier et rendait volontiers service à tout le monde,

Comme M. de Chauvelas sortait, il heurta, dans l'obscurité, quelqu'un qui arrivait; et, à sa grande surprise, reconnut M. Calvi-Segrais.

— Entrez donc, dit-il, heureux peut-être d'ajourner corvée et pris d'un vague espoir.

Ordinairement si maître de lui, l'ancien magistrat semblait aussi, ce soir-là, en proie à une agitation inaccoutumée. Sa figure calme se teintait d'une rougeur émue, et sa voix était hésitante, comme s'il cherchait des mots et craignait de parler.

— Vous devinez, dit-il enfin, que je n'ai pensé qu'à vous tout aujourd'hui... je me mettais à votre place. Hélas! je sais trop ce qu'on souffre quand la santé d'un être cher est en jeu. On oublie tout le reste, n'est-ce pas? Il y a cependant de petites difficultés matérielles qui ne se laissent jamais oublier et sont parfois bien cruelles dans de pareils moments. Je les connais par expérience.

M. de Chauvelas fixa sur le visage de M. Calvi un regard dubitatif et interrogateur, qui fit baisser les yeux à celui-ci. Il reprit très vite en se levant comme pour partir :

— En deux mots, l'idée m'est venue qu'avec les temps troublés où nous vivons et l'imprévu de ce départ, il vous faudrait peut-être quelques heures pour réunir la somme nécessaire au voyage; or, le moindre retard est dangereux. L'express part à huit heures vingt. Dans un cas pareil, il n'y a pas de cérémonies à faire.

D'un air qu'il s'efforçait de rendre dégagé, M. Calvi-Segrais posait sur la table une enveloppe discrètement close.

M. de Chauvelas l'interrompit et, d'une voix étranglée :

— Ainsi maintenant vous me donnez votre argent, vous !...

M. Calvi-Segrais avait fait un mouvement pour sortir,

mais il le retint par le bras, le regarda un moment d'un air incertain et, tout à coup, éclatant :

— André, j'accepte !... je te remercie... C'est vrai, je ne pouvais pas aller rejoindre mon fils... Sans toi, je ne l'aurais pas revu ! Tiens, juge de mon degré d'abaissement : quand tu es arrivé, j'allais trouver Grazan !...

— Comment pouvais-tu me faire une injure pareille ? dit M. Calvi, serrant dans ses bras son ami retrouvé. Comment pouvais-tu, dans un moment semblable, oublier les droits de ton plus vieil ami ?

Si le vicomte avait la colère loquace, ses attendrissements étaient silencieux. Sans ajouter un mot, il entassait à grands coups de poings ses hardes dans une vieille caisse recouverte de poil usé et garnie de ferrures branlantes. Puis, se retournant, il se moucha fortement et murmura :

— André, Dieu bénisse ta petite-fille !

— Je suis sûr que la petite vivra, dit M. Calvi-Segrais, avec une pieuse superstition, à sa femme, qu'il trouva au retour horriblement inquiète.

En effet, son absence avait été longue. Les vieux magistrats ne sont pas beaucoup plus riches que les vieux militaires et, avant de se rendre chez M. de Chauvelas, il était allé, lui aussi, chez Grazan.

VII

Tout avait été exaucé : les graves prières de M. Calvi-Segrais, les brèves oraisons de M. de Chauvelas, les longues patenôtres de grand'maman.

La petite Marion vivait, et Henri de Chauvelas aussi.

A dire vrai, malade et bébé n'avaient guère que le souffle.

— Ils ne l'élèveront pas, soupirait M. de Chauvelas, plaignant d'avance ses vieux amis.

— Impossible qu'il en revienne, se confiaient M. et Mme Calvi-Segrais, les larmes aux yeux.

Ils étaient encore sous le coup de l'impression horrible ressentie à la gare de Saint-Médous quand, d'un wagon-lit, quatre hommes d'équipe avaient descendu un corps inerte, semblable à un cadavre, et que dans cette figure blanche, émaciée, creusée, à demi recouverte de bandages, ils s'étaient vainement efforcés de retrouver les traits réguliers, la physionomie joyeuse d'Henri de Chauvelas.

Seul, le vieux père espérait.

Il soutenait que la Providence n'avait pu le tromper en le secourant, pour l'abandonner ensuite, qu'il avait sauvé

son fils une fois là-bas, et ne se le laisserait pas reprendre.

Il se fâchait tout rouge quand le médecin affirmait qu'Henri garderait une cicatrice à la tête, et ne retrouverait jamais entièrement l'usage de son bras gauche, cassé dans deux endroits.

Ses prévisions optimistes se réalisèrent en partie. Un moment vint où la jeunesse d'Henri triompha définitivement dans cette lutte acharnée avec la mort. Il reprit figure humaine ; l'éclat de ses yeux bleus reparut : ses lèvres redevinrent rouges et son teint coloré : on entendit de nouveau résonner sa voix claire, son rire franc et joyeux. Il quitta son lit pour son fauteuil, et bientôt put faire quelques pas.

Au printemps, on le voyait, le bras encore en écharpe, et un bandeau autour de la tête, franchir, appuyé sur son père, la courte distance qui séparait leur maison de celle de M. Calvi-Segrais.

Le temps de cette convalescence fut certainement une des périodes les plus heureuses de la vie de grand'mère.

Elle avait toujours aimé Henri ; même au plus fort de la brouille, ils échangeaient encore des regards attendris, des petits signes de tête affectueux et tristes, et son cœur vraiment maternel s'était fondu de tristesse en présence de cet enfant sans mère, de cet être jeune et souffrant qu'elle croyait à chaque instant voir expirer dans ses bras.

Elle n'avait pas quitté son chevet pendant les heures de danger, faisant pour lui des infidélités même à sa petite Marion, et vivant dans des angoisses perpétuelles au sujet de l'un ou de l'autre.

C'était lui maintenant qui venait la voir chaque jour ; elle l'installait bien commodément sur le canapé, en face du berceau de Marion, dans sa grande chambre, où elle se tenait d'habitude, à la mode des vieilles dames de pro

vince, et tous deux passaient ainsi des après-midi délicieuses.

Pour être un homme par la taille et par le courage, Henri n'en demeurait pas moins un enfant par l'âge, la pureté de l'esprit, la simplicité du cœur. Il trouvait un tranquille plaisir à causer avec grand'mère, à jouer aux cartes ou aux échecs avec Lionel, ou à feuilleter les images du *Magasin Pittoresque*. Quand il allait bien, il crayonnait ou peinturlurait avec rage, sur un coin de table, des œuvres que grand'mère admirait avec conviction et collectionnait pieusement.

Il avait toujours eu la folie de la peinture, et manifestait des dispositions étonnantes, bien qu'il n'eût jamais pris de leçons. En sa qualité d'homme d'épée, M. de Chauvelas tenait les arts pour une bagatelle, bonne tout au plus à divertir un enfant ou un malade, et Henri se trouvait tout heureux que son inaction forcée lui permît de se livrer à sa passion dominante.

Dans les moments de fatigue, il s'amusait encore, rien qu'à laisser errer ses regards autour de lui, à travers cette vaste pièce, meublée à l'ancienne, dont chaque objet lui était devenu familier.

Les choses prennent, en vieillissant, un charme et un intérêt spéciaux : l'œil ne s'en lasse pas, au contraire. En pénétrant dans leur intimité, on leur découvre mille détails qui les rendent attachantes, leur moindre particularités ont un sens et comme une expression qui leur est propre : elles tiennent compagnie tant elles évoquent d'idées et de souvenirs : on dirait qu'à force de vivre parmi nous, elles ont pris quelque chose d'humain.

Henri de Chauvelas aimait donc les vieux meubles comme il aimait les vieux habitants de la maison, pour leur dignité simple, leur air de bonté et de paix, l'accueil hospitalier, la sensation de *home* qu'il éprouvait au milieu d'eux.

La chambre que Mme Calvi-Segrais occupait depuis la mort de feu sa belle-mère datait du premier empire. Le papier jaune, encore intact, était semé de macarons bleus et encadré d'une large bordure de feuilles de lauriers.

Des lames dorées rattachaient comme un faisceau d'étendards les rideaux de cretonne jaune à carreaux admirablement conservés aussi, du lit et des trois fenêtres. Sur les cuivres qui ornaient les consoles d'acajou aux formes raides, on avait ciselé des scènes guerrières où l'on voyait beaucoup de casques et de javelots. Les fauteuils guindés et droits avaient l'abord un peu maussade, mais en les approchant de plus près, on découvrait qu'on s'y trouvait à l'aise, solidement assis et le dos bien appuyé.

Quantité d'objets de toutes époques et de toutes provenances, dont grand'mère seule aurait pu dire l'origine et la raison d'être, encombraient la pièce, sanctuaire intime, où l'aïeule avait réuni au complet les reliques de son existence : des miniatures anciennes, des daguerréotypes et des photographies ; des paysages et des tableaux pieux ; un bouquet desséché et le diplôme de bachelier de M. Charles encadrés ; un grand crucifix d'ébène, un bénitier d'ivoire autour duquel s'enroulait un chapelet béni par le Pape ; sur la cheminée et les étagères, une profusion de coffrets, de coupes, de porcelaines, souvenirs attendrissants d'amies disparues ou défuntes ; des ouvrages à l'aiguille fripés, des écrans et des éventails hideusement peints, des dessins grimaçants et de fades aquarelles, chefs-d'œuvre de jeunes nièces et de petites cousines, offerts avec orgueil et reçus avec admiration ; deux noix de cocos sculptées, des babouches turques, une croix en nacre de Jérusalem, des statuettes d'albâtre italiennes rapportées par des amis voyageurs à grand'mère, qui les regardait comme des curiosités sans rivales ; des fanfreluches envoyées de Paris par ses

enfants et qu'elle tenait pour le dernier mot de l'art et du luxe modernes.

Régine avait navré sa belle-mère en lui disant que ses statuettes d'albâtre étaient des horreurs, et qu'à Paris des Turcs de Montmartre et des Algériens de la Villette vendaient des bibelots tout aussi orientaux que les siens.

Henri, lui, respectait grand'mère jusque dans ses manies. Il partageait même la plus chère de ses faiblesses : son admiration pour Marion.

Jamais encore, il n'avait vu de près un petit enfant ; cela lui semblait beaucoup plus amusant à observer que les vers à soie qu'il élevait au collège dans son pupître, que les petits chats ou les serins de son père.

Le léger duvet frissonnant sur le crâne se transformait en cheveux : les yeux semblaient commencer à y voir : les traits se dessinaient. Henri s'enhardit bientôt jusqu'à prendre, de son bras valide, le bébé emmailloté, à lui donner de l'eau sucrée, à le bercer comme aurait fait grand'mère. Cette petite créature, qui venait animer sa solitude, lui devenait chère au même titre qu'une fleur ou une araignée à un captif.

— Ma foi, André, voilà mon fils amoureux de ta petite fille ; s'écria M. de Chauvelas, un jour qu'il trouva son soldat rattachant avec des précautions minutieuses le béguin de Marion.

Henri ne put s'empêcher de rougir, ce qui mit le comble à la gaieté générale et à l'attendrissement de grand'mère.

VIII

Marion était sevrée, Henri de Chauvelas tout à fait remis. Pendant sa maladie il avait grandi encore ; avec sa haute taille, sa large poitrine, son visage énergique et régulier, aux yeux bleus, à la moustache blonde, il rappelait l'Hercule Gaulois, et son père disait orgueilleusement :

— Quel cuirassier !

Cependant, la prédiction du médecin se réalisait ; si la santé robuste du jeune homme était entièrement revenue, son bras restait toujours inerte, sans force, presque sans mouvement. Les indifférents remarquaient à peine cette infirmité qu'il dissimulait avec une grande adresse naturelle.

— Ça s'arrangera, soutenait M. de Chauvelas. Il a encore du temps devant lui pour se présenter à Saint-Cyr.

Descendants d'une race de soldats, le père et le fils avaient toujours considéré la carrière militaire comme la seule qui existât, la seule à laquelle on pût songer pour Henri. Ils éprouvèrent donc une cruelle déception lorsque, après avoir essayé de tous les traitements, et consulté tous les spécialistes, Henri, qui venait de passer brillam-

ment son examen, fut réformé par le conseil de révision. Le dernier des Chauvelas ne pouvait plus porter une épée! Il était condamné à l'inaction et, par conséquent, à l'obscurité. Tous les rêves paternels de M. de Chauvelas s'effondraient à la fois.

Ce fut Henri qui le consola.

— Pour tant qu'elles me coûtent, je ne regrette pas mes blessures, disait-il avec un vaillant sourire. J'ai payé ma dette au pays en une fois, voilà tout! et j'espère bien trouver le moyen de lui être encore utile d'une autre façon.

Sur le conseil de M. Calvi-Segrais, il fit son droit, et, quand il revint au bout de trois ans, avec tous ses diplômes et sans aucune dette, M. de Chauvelas ne parlait déjà plus que de robe rouge et de cour de cassation. Il avait eu quelques grands-oncles au parlement de Toulouse, et, le retour prochain de la monarchie aidant, Henri avait devant lui une belle carrière.

Cependant, M. Calvi-Segrais remarquait que Henri avait maigri, pâli, et qu'il dissimulait avec peine un abattement mélancolique.

— Je n'aime pas la magistrature, lui avoua franchement le jeune homme.

M. Calvi-Segrais s'assombrit un peu et reprit avec un soupir :

— Le droit est un rond-point d'où partent bien des routes. Entre au barreau.

— Je ne suis pas assez bavard.

— Dans l'administration.

— Je ne suis pas assez intrigant.

— Et les finances ?

— Je ne sais pas compter.

— Mais alors, mon pauvre enfant?...

— J'ai manqué ma vie, dit tristement Henri. Je n'avais en moi que l'étoffe d'un soldat ou...

Il s'arrêta et reprit en rougissant :

— Ou, d'un artiste. Il me fallait l'idéal sous une forme quelconque. J'adore la peinture et je crois que je serais arrivé à quelque chose. Oh ! ne craignez rien. Je sais que j'ai une autre infirmité qui m'empêchera de réaliser ce rêve-là : la pauvreté. Avant tout, je songe à mon père; je tâcherai d'être un bon magistrat ! Qu'importe que je souffre un peu si je remplis mon devoir ?

Quelques mois plus tard, Henri était nommé substitut dans une petite ville du Nord.

— Vous verrez que rien n'est aussi beau que la magistrature, lui disait grand'mère avec conviction.

— Heureux qui est encore à l'âge d'embrasser une carrière, soupirait M. Charles.

L'ex-député se mourait littéralement d'ennui à Saint-Médous entre Régine toujours dolente et Lionel, dont l'instruction était confiée à ses soins, Régine n'ayant pu consentir à se séparer de ce chéri.

Jamais professeur plus démoralisé n'eut un disciple plus rétif.

— Tu élèves cet enfant en dépit du bon sens, ou plutôt tu ne l'élèves pas du tout, car c'est lui qui te mène. Si à présent, il ne fait nul cas de ton autorité, que sera-ce quand il aura vingt ans ? disait à son fils M. Calvi-Segrais.

— Si j'étais M. Charles, confiait M. de Chauvelas, à grand'mère épouvantée, j'achèterais un bon martinet et j'en ferais usage pendant qu'il est temps. Le drôle file un mauvais coton.

— Mon Dieu ! s'écriait grand'mère en joignant les mains, suis-je heureuse que Marion soit une petite fille !

— Votre Marion, vous la gâtez atrocement aussi...

Mais le ton du farouche vicomte avait changé; son front se déplissait et son regard flamboyant s'éteignait dans une douce humidité. A lui aussi, cette petite Marion avait pris le cœur.

Toute petite et toute menue, elle trottinait par la maison sans plus de bruit qu'une souris, accrochée aux jupes de grand'mère, qu'elle ne quittait guère.

La ressemblance prédite par Lionel s'accentuait de jour en jour. Sa mignonne figure un peu pâle avait déjà la physionomie de grand'mère, sereine et calme au repos, effarée par le moindre incident; son allure, la même douceur tranquille, ses yeux, d'un joli brun velouté, la même expression pure, naïve, souvent étonnée. Ses paupières aux longs cils s'abaissaient aisément; elle rougissait pour un rien, et, quand elle était intimidée, ramenait d'instinct sur son visage les longues mèches de ses cheveux très blonds.

Un des traits distinctifs de son caractère était l'horreur d'attirer l'attention. Elle savait déjà retenir ses cris quand elle se faisait mal. Tout ce qui était bruit ou agitation l'effarouchait. Elle parlait peu étant, même avec les siens, réservée et timide. A l'observer, on remarquait pourtant que sa sensibilité cachée n'en était que plus profonde, que, pour un mot ou une caresse, son petit cœur battait plus vite, qu'elle avait déjà des affections très fortes et très fidèles. Jamais elle n'oubliait les absents. Chaque fois qu'Henri revenait à Saint-Médous, elle l'accueillait toute bouleversée d'émotion, les yeux brillants de joie et de tendresse contenues.

Lui aussi avait pour elle une prédilection marquée. Un lien singulier l'attachait à cette petite créature venue au monde le jour où il avait failli en sortir. A eux deux, sans le savoir, ils avaient réconcilié leurs pères; ils avaient pâti ensemble, confondus dans une même sollicitude par grand'mère, à laquelle Henri donnait parfois ce doux nom.

Et puis, il était si grand et elle si petite! D'une main, il la soulevait et la portait sur son épaule, sans qu'elle, fort poltronne ordinairement, manifestât aucune crainte, tant elle se sentait en sûreté sous cette puissante protection.

Plus tard, elle passait des heures assise à côté de lui quand il était occupé à peindre, emploi favori de ses rares loisirs. Elle suivait avec des yeux émerveillés sa main qui ébauchait de fraiches aquarelles ou traçait sur le vélin de fines enluminures ; elle admirait, elle critiquait même, avec un sentiment inné de l'art qui confondait grand'mère et ravissait Henri.

Tous deux s'indignaient également d'entendre Régine répéter :

— Cette petite n'a pas d'imagination, pas de ressort!

Plus ses enfants grandissaient, plus la jeune femme faisait entre eux de différence. Ce n'était pas seulement qu'elle préférât l'aîné à la cadette, le garçon à la fille. Elle se figurait encore que Lionel était sa chose, son image, la personnification de ses goûts, de sa famille, de son passé heureux, tandis que Marion incarnait un autre principe, appartenait aux Calvi-Segrais, à Saint-Médous, à la ruine, à l'obscurité.

Aussi échafaudait-elle sur l'avenir de Lionel toutes ses espérances.

Si M. Charles, découragé, insinuait timidement que Lionel travaillait fort peu et ne prenait guère le chemin du baccalauréat, elle haussait les épaules en répondant :

— Est-ce qu'un enfant comme lui peut se contenter de ce qu'on enseigne à Saint-Médous? Il sera temps de travailler quand nous irons à Paris.

— A Paris !

— Oui. Crois-tu donc que je mènerai indéfiniment cette existence de petite bourgeoise de province, que je je passerai toute ma jeunesse dans ce village, sans jouir, de rien, sans travailler à notre avenir! Oh! tu es bien de ta famille, toi ! pour avoir été battu une fois, tu jettes le manche après la cognée. Mais, si tu n'as pas d'énergie, j'en ai, moi, et nous triompherons un jour ou l'autre de la mauvaise fortune.

IX

Brusquement, une réaction s'était faite dans l'esprit de Régine.

C'était comme un réveil de force, un retour subit d'espoir et de volonté. Elle avait secoué ses migraines et ses bouderies, et elle semblait résolue à s'acclimater à Saint-Médous. Elle venait de s'établir dans une maison voisine de celle de ses beaux-parents, et qui leur appartenait, voulant, disait-elle, mener un autre train de vie, nouer des relations et recevoir.

M. et Mme Calvi-Segrais ne se plaignirent pas de cette séparation, espérant que le caractère de Régine et le bonheur de M. Charles s'en trouveraient peut-être mieux. D'ailleurs, ils gardaient Marion qui n'était pas d'âge à figurer dans le monde.

Les braves gens de Saint-Médous, si longtemps dédaignés, s'étaient laissé vite séduire par les manières engageantes de la jeune femme, et pensaient, très flattés de ce retour :

— Enfin, elle reconnaît notre valeur !

Les passions politiques, déchaînées jadis contre M. Charles, avaient pris un autre cours ; et puis, M. Alabert, l'ancien

receveur général, venait d'être placé à la tête d'une banque importante et envoyait, disait-on, à sa fille, des monceaux d'or.

On s'extasiait sur le luxe de cette nouvelle demeure. Ce n'étaient que tentures, tapis, stores de satin qui tamisaient l'air, lampes et lustres pendant des plafonds, jardinières exhalant une odeur forte de fleurs enfermées. On s'apercevait aussi peu que possible qu'on avait près de soi des arbres, des champs, de l'espace, une atmosphère pure. M. de Chauvelas, lui-même, déclarait qu'en entrant chez Régine on se croirait transporté dans la capitale. Henri et Marion seuls se sentaient mal à l'aise : peut-être le géant était-il gêné dans ce cadre étroit et le pygmée se trouvait-il écrasé sous tant de splendeurs.

Bientôt les réceptions se succédèrent. M. Alabert en personne vint à Saint-Médous, qu'éblouirent sa belle prestance et son auréole dorée. Régine savait attirer chez elle les éléments les plus divers sans occasionner jamais de chocs fâcheux, et prendre avec une habileté incomparable le ton du milieu où elle se trouvait, les idées de ses interlocuteurs. Chaque jour, elle devenait plus souple, plus aimable, plus bienveillante. On eût dit qu'elle avait envers chacun de lourdes obligations ou qu'elle en attendait d'importants services. Personne n'était oublié. M. le curé n'avait pas de plus zélée paroissienne. Elle distribuait des images aux petites filles des sœurs et comblait de flatteries délicates l'instituteur laïque, libre-penseur farouche. Elle s'intéressait aux paysans, aux choses de la terre. Tous les mardis, jours de marché, sa cuisine donnait asile à une foule rurale bruyante et expansive qui venait consulter M. Charles sur quelque affaire et s'en retournait laissant une forte odeur d'ail et de vin. Les maires de campagne surtout excitaient la sollicitude de Régine, qui conversait doucereusement avec eux, leur donnant des « monsieur le maire » par ci, « monsieur le maire » par là, et

les invitant même à sa table à la stupéfaction de grand' mère, qui ne comprenait rien à ce manège.

Le vieux M. Calvi méditait en silence. Une seule fois, il adressa des observations à M. Charles.

— Attends un peu, lui dit-il, un jour que celui-ci, nerveux et gêné, s'efforçait d'abréger sa visite quotidienne. J'ai appris une chose qui me surprend, et j'ai à te parler.

M. Charles retomba accablé sur sa chaise avec un mouvement qui signifiait : « Voilà le coup ! il fallait s'y attendre » et balbutia :

— A propos... avez-vous vu dans le journal de ce matin...

— Il paraît, continua le vieillard sans l'écouter, que vous êtes allés hier chez Grazan.

— Ce n'est pas moi, s'écria M. Charles, c'est Régine... Lionel voulait jouer avec la petite fille. Les enfants ne tirent pas à conséquence. Moi, je ne me souciais pas de cette relation. Mais, dans une petite ville, on doit avoir la manche un peu large. Il ne faut pas se faire d'ennemis. Les Grazan ont une position très en vue, une grande influence.

— Et une triste réputation, acheva M. Calvi-Segrais ! pendant que son fils essuyait son front mouillé de sueur. Je ne dis jamais de mal de personne, mais pour ta règle de conduite, je dois t'apprendre, si tu ne le sais pas, ce qu'est le milieu où tu as conduit ta femme et ton fils. Grazan est un homme sorti d'on ne sait où et qui s'est enrichi dans des affaires louches, non sans friser de très près la correctionnelle. Quand il eut assez filouté pour finir en honnête homme, il vint monter ici cette fabrique, et, là encore, il a fait beaucoup de mal : d'abord à mon pauvre ami Chauvelas qu'il a cyniquement dépouillé, puis à ses ouvriers, auxquels il prêche l'irréligion et donne des exemples scandaleux. Enfin, malgré sa fortune, il ne peut s'empêcher de revenir à ses anciennes habitudes, de faire

l'usure en cachette : je le sais par expérience, car en certains cas, le plus honnête homme peut recourir à un usurier. Je me suis fait voler : j'ai payé, mais jamais je n'ai serré la main de Grazan, ni permis qu'il franchît mon seuil. Encore moins aurais-je laissé ta mère approcher sa femme, une femme de réputation plus que suspecte, qui tient des propos de libre-penseuse dans un langage de cuisinière, son ancienne domestique, dit-on, qu'il a épousée au début de sa fortune.

— Je ne croyais pas que les choses en fussent à ce point, murmura M. Charles, feignant une ignorance que démentait son trouble. Une visite n'engage pas à grand'chose... Régine désirait voir le parc et le château, qui sont superbes...

Espérant excuser ainsi sa faute, il s'échauffait :

— On n'a pas idée dans le pays de splendeurs pareilles. Partout des tapisseries, des tableaux, des objets d'art. Et le jardin, les serres, les écuries ! Quand on songe à ce qu'étaient ce vieux parc et ces vieilles ruines, il semble que pour transplanter là tant de luxe et d'élégance il ait fallu la baguette d'une fée.

— Une baguette d'or a suffi, répliqua sèchement M. Calvi. Je regrette, quant à moi, le désert et les ruines, et je n'aime pas à contempler l'image d'un malhonnête homme, fût-elle dans le plus beau cadre du monde.

— Évidemment, reprit M. Charles, découragé, je n'ai pas fait cette concession de gaieté de cœur. Grazan occupe du monde et dispose par conséquent de beaucoup de voix. D'un moment à l'autre je puis avoir besoin de lui.

Un silence se fit. Le vieux républicain de 48 qui avait remplacé M. Charles à la Chambre, et restait cher à ses électeurs par ses interruptions multipliées, — un moyen de faire inscrire très souvent son nom dans les comptes-rendus, — s'était épuisé à ce jeu. Il traînait un mauvais rhume et ne durerait guère plus qu'une session.

— Chacun a sa manière de voir, conclut M. Calvi. Es-tu bien sûr qu'un succès vaut une transaction avec sa conscience, si minime soit-elle?

M. Charles ne répondit rien et s'en alla la tête basse. Il trouva Régine radieuse.

— J'ai une dépêche de mon père, dit-elle. La place est libre...

Une forte quinte venait d'emporter la vieille barbe de 48: et, dans le délai prescrit, les électeurs de Saint-Médous furent convoqués à l'effet d'élire un nouveau député.

Ce fut un vertige, une fièvre, une course folle aux succès. Régine se décuplait. M. Charles lui-même, électrisé, allait de village en village, haranguait les foules, se posait comme le défenseur des intérêts ruraux, le protecteur des industries locales, traçait des chemins de fer et diminuait les impôts, laissant son programme politique dans une ombre vague, éclairée, par-ci, par-là, de phrases resplendissantes.

Ses promesses en patois touchèrent les cœurs paysans. On commençait à regretter l'Empire. Les récoltes se vendaient si mal sous la République! Le nom de Calvi-Segrais restait pour tous une garantie d'honorabilité et de religion. Le piquepoult coulait à flots, grâce aux libéralités de M. Alabert, et, dans les cabarets, de bons agents, survivants des illustres phalanges électorales de l'Empire, affirmaient, à grands coups de poing sur les tables, les mérites de leur candidat.

M. de Chauvelas déposa majestueusement dans l'urne, comme il l'avait fait de tout temps, un bulletin au nom de son ami, le marquis de Grandcroix, vaine cérémonie qu'accomplissaient, de législature en législature, un plus petit nombre de fidèles.

En revanche, les ouvriers de Grazan votèrent pour M. Charles comme un seul homme.

Et, un certain dimanche soir, à minuit, après une jour

née où il avait passé par toutes les alternatives d'angoisse et d'espérance qui peuvent agiter une âme de candidat, M. Charles, enfiévré, moite et tremblotant, l'œil allumé, les cheveux en désordre, les jambes défaillantes, les habits empoussiérés, entra comme une bombe dans la chambre de ses parents, qui n'étaient pas encore couchés.

— Ça y est ! s'écria-t-il oppressé, s'affaissant sur une chaise, la première qui le reposât depuis le matin. Mon élection est assurée. Il ne manque plus que les résultats de dix-sept communes, mais ça ne peut rien changer : je suis nommé! Régine s'est trouvée mal de joie sur la place de la mairie.

— Je suis bien heureux de ton succès, répondit grand-père, dont la voix posée contrastait singulièrement avec les allures désordonnées de M. Charles. Je sais que tu feras un bon usage de cette mission.

Grand'mère avait pris à deux mains la tête effarée de son fils, et l'embrassait en pleurant, de douleur ou de joie? C'est ce qu'elle n'aurait pu dire. Depuis ces dernières semaines, elle entrevoyait avec la même angoisse la possibilité d'un échec qui affligerait M. Charles, et celle d'un succès qui l'éloignerait forcément.

M. Charles s'était relevé d'une saccade.

— Où ai-je la tête? il faut que je m'en aille. Nos amis m'attendent.

Une voix douce l'interrompit :

— Qu'est-ce qu'il y a ? qu'est-ce qu'il y a?

Écartant les rideaux blancs de son petit lit, le bras rose de Marion apparut, puis sa tête blonde, et ses grands yeux qui s'ouvraient avec peine.

— Chut ! dit M. Calvi-Segrais. Papa est nommé député. Il est très content.

— Ah ! il est très content !

Les rideaux se refermèrent, et quand M. Charles les rouvrit pour embrasser sa fille, elle s'était rendormie.

— La pauvre petite! dit-il dans l'enivrement généreux de son triomphe, elle ne se doute guère des conséquences qu'aura cette journée pour son avenir!

X

L'élévation de M. Charles n'avait pas changé grand'chose jusqu'ici aux destinées de Marion. Le député, sa femme et son fils étaient à Paris, installés chez M. Alabert, laissant la toute petite au logis avec ses grands-parents. Lionel donnait bien assez de souci. Dans les lycées qu'il traversait successivement, il jouissait d'une belle réputation de cancre, « grâce à la détestable méthode d'enseignement de son père, » disait aigrement Régine.

Le malheureux député passait ses loisirs à aller faire amende honorable chez les proviseurs, ou à se livrer à d'interminables calculs pour subvenir aux folles dépenses de Régine, que grisaient le retour à Paris et la brillante situation de M. Alabert.

Elle voulait reparaître avec autant d'éclat qu'autrefois sur le théâtre de ses anciens succès, et le traitement du député ne couvrait pas le quart de ses dépenses.

— J'ai assez souffert, répondait-elle aux observations de son mari. Je veux profiter de mes dernières années de jeunesse et refaire notre situation dans l'intérêt de nos enfants ; si vous n'avez pas assez d'argent, gagnez-en comme mon père.

Peu à peu, M. Charles se laissait convaincre et entrait dans les affaires de bon papa, où il jouait un rôle voilé, mais actif. Il ne se sentait pas à la hauteur de ce rôle et, par moments, quand une grosse partie était en jeu, il lui prenait des sueurs froides, des terreurs folles, qui amusaient beaucoup Régine et bon papa, deux fortes têtes.

— Pas de montant, disait M. Alabert. Trembleur comme un notaire de village! Soyez crâne, mon cher, si vous voulez arriver à quelque chose. Voyez-moi donc! Est-ce que je ne retombe pas toujours d'aplomb? Et vos collègues de la Chambre, n'en connaissez-vous pas beaucoup qui ont un pied dans les affaires, sans compter ceux qui opèrent en catimini? Les plus forts, ceux-là! Être député ne sert pas à autre chose.

Qu'aurait dit grand-père de ces maximes, lui qui restait si bien persuadé de la hauteur de la mission acceptée par M. Charles et qui lisait tous les jours l'*Officiel* d'un bout à l'autre pour se rendre compte de la situation et s'assurer que son fils avait voté pour le mieux?

Bien des fois, l'idée de ces lunettes qui parcouraient attentivement les colonnes serrées du journal avait arrêté M. Charles dans la voie d'une compromission facile, d'une faiblesse avantageuse. Rougir devant grand-père eût été au-dessus de ses forces, et, politiquement parlant, sa conduite demeurait à l'abri de tout reproche.

Le reste passa inaperçu pour grand-père. Les influences mauvaises que subissait M. Charles dans le milieu d'affaires où on l'avait jeté, l'abaissement de principes qui s'imposaient insensiblement à sa faible nature se dissipaient dès qu'il touchait le sol natal. A Saint-Médous, il redevenait, comme par enchantement, l'homme bon et naïf qu'il était né, le fils aimant de grand-père et de grand'mère.

— Vous êtes toujours les mêmes, leur disait-il, joyeux,

à chaque voyage. Rien ne change ici, ni les maisons ni les visages.

Eux n'auraient pu lui retourner ce compliment. Sa tenue soignée, son importance reconquise, rappelaient l'homme heureux d'autrefois, mais il avait beaucoup vieilli, il devenait chauve et, de temps en temps, son œil prenait une expression égarée. Régine était très changée aussi ; son teint se plombait sous la poudre de riz ; de fines petites rides se croisaient autour de ses yeux, sa voix se faisait aigre et, en même temps qu'elle avançait en âge, ses toilettes et ses allures de plus en plus jeunes faisaient ressortir davantage le contraste entre ce qu'elle était et ce qu'elle voulait être.

Elle s'épuisait de plaisir et de souci, elle s'usait dans une agitation vertigineuse qui était devenue pour elle un besoin. A Saint-Médous même elle ne pouvait se reposer. Pendant les vacances, sa maison ne désemplissait pas. C'étaient des visites, des dîners, des garden-partys, des cavalcades, des pique-niques incessants, des amis de Paris auxquels on faisait admirer la belle situation qu'on avait dans le pays, des gens du pays qu'on éblouissait de ses relations parisiennes.

Lionel secondait admirablement sa mère. Il possédait déjà cette parfaite suffisance, cette langueur élégante, cette ardeur pour les bagatelles, ce dédain pour les choses d'un ordre élevé qui, joints à une assez jolie figure, à un bavardage facile, composent ce que beaucoup de gens appellent aujourd'hui un jeune homme charmant. Aussi regardait-il avec un mépris mal déguisé grand-père, grand'mère et Marion, qui se tenaient un peu à l'écart.

— Nous sommes trop vieux !

— Je suis trop petite !

Pensaient les vieillards et l'enfant, quand quelque chose les surprenait ou les froissait dans ce milieu si différent du leur.

C'était du reste très bien ainsi. Lionel devait briller,

prendre place dans le monde, et la tranquille solitude de Saint-Médous convenait à Marion, qui n'avait encore que ses leçons à apprendre. Aussi Régine, qui parlait toujours de l'emmener à Paris, remettait-elle de voyage en voyage ce projet qui avait causé à grand'mère bien des insomnies.

Les années s'écoulaient ainsi, très calmes à Saint-Médous, très agitées à Paris.

Plusieurs fois déjà, le mandat de M. Charles avait été renouvelé malgré les revirements de la politique.

Cette dernière avait fait à Saint-Médous une autre victime : Henri de Chauvelas avait démissionné au moment des décrets d'expulsion contre les ordres religieux, sacrifice qui parut fort naturel à son père et au vieux M. Calvi-Segrais. Cette fois, le vaillant garçon s'était cru libre de suivre son penchant et avait demandé à son talent les ressources que sa conscience lui enlevait.

Il travaillait pour les éditeurs, illustrait des livres, des journaux, des catalogues, des sujets pour la chromolithographie.

Sauf de rares et courts voyages à Paris, nécessités par ses travaux, il ne quittait plus guère Saint-Médous.

— Nulle part je ne travaille aussi bien qu'ici ! répétait-il.

On eût dit, en effet, que des ruines de l'abbaye, l'esprit de quelqu'un de ces moines artistes du moyen âge venait guider son pinceau. Il avait retrouvé l'originalité, la grâce, l'inépuisable richesse de leurs conceptions, et la rareté de ce talent spécial en faisait le prix.

Peu à peu la misère et même la gêne avaient enfin cessé d'étreindre le vieux M. de Chauvelas.

Le soir, quand Henri quittait sa table de travail, un rayonnement très pur illuminait ses traits, et une extase d'orgueil et d'amour animait ceux de M. de Chauvelas, quand, de ses mains maladroites, il maniait respectueuse-

ment à son tour le parchemin nuancé de fines couleurs et l'admirait avec une ignorance et une conviction touchantes.

— Peinturlurer des petites images pour vivre ! disait Régine avec horreur. Faut-il que ce garçon soit nigaud pour avoir donné sa démission !

Elle n'eût pas permis à M. Charles de tels scrupules.

XI

Aux dernières élections, il avait failli être battu par le candidat républicain.

— Les opinions marchent à Saint-Médous, marchons avec elles ! disait Régine.

Elle marchait, entraînant à sa suite son père et son mari, entraînée elle-même par Lionel, qui, lui, était bien de son temps.

Les affaires marchaient aussi, non plus de cette allure prudente et silencieuse des premières années, mais avec des bonds, des saccades terribles, de folles espérances, des déceptions redoutables, des succès enivrants.

M. Alabert était mort l'année précédente en pleine prospérité, mais ne laissant à peu près rien à ses héritiers

Comme le déclarait cet aimable vieillard, son ambition s'était bornée à retomber toujours d'aplomb : peu lui importait que le terrain fût solide sous les pieds de ceux qui viendraient après lui. Ils n'auraient qu'à s'y maintenir par les mêmes prodiges d'équilibre.

Malheureusement tout le monde n'est pas également apte au saut périlleux.

M. Charles s'usait dans de continuelles angoisses. Il fallait rester au même niveau, dépenser toujours de l'argent pour en gagner, et en gagner pour en dépenser. Une spéculation terminée en entraînait une nouvelle, tout de suite ; et après celle-là, il en viendrait encore. Les affaires s'entre-croisaient comme les fils embrouillés d'un écheveau dont on n'espère plus retrouver le bout. Toujours veiller, prévoir, se défendre, rester sur la brèche, prendre l'air souriant quand tout va mal, cacher son contentement quand tout va bien ; se soustraire aux pièges qu'on vous tend, et pour cela en tendre parfois aux autres, faire un tel assaut de tromperie et de faux-fuyants que la vérité et la délicatesse ne sont plus d'aucun côté ; changer incessamment d'alliés et d'adversaires, se garer des uns et des autres ; tourner, virer, guetter, poursuivre, se dérober, oser et craindre ; se laisser prendre dans cet engrenage au point qu'on n'a plus un moment ni une pensée à soi : telle était la vie que menait M. Charles, vie qu'il détestait et où, par la force des choses, il s'enfonçait chaque jour davantage.

Peu à peu, les principes que son éducation chrétienne avait si fortement gravés en lui s'émoussaient. La notion du bien et du mal devenait confuse dans son cerveau encombré de trop de préoccupations. A vivre parmi des gens sans scrupules, le niveau moral s'abaissait en lui et, à se voir beaucoup au-dessus d'eux, il ne s'apercevait pas qu'il descendait. Il n'avait plus pour son nom la même fierté jalouse, ne condamnait plus avec la même indignation les plus légères défaillances, et il n'était pas, pour ses propres actes, plus sévère que le monde.

On savait à la Chambre qu'il s'occupait d'affaires, et il n'en rougissait pas, parce que personne ne le lui reprochait ; seulement ses relations changeaient un peu. Des hommes qu'il dédaignait jadis lui paraissaient maintenant très estimables ou très acceptables.

D'autres, dont il avait partagé les opinions, n'étaient plus que des arriérés, des encroûtés, des timorés.

Un jour, à la grande stupéfaction de ses collègues, il vota, dans le sens désiré par le cabinet, une loi qu'il avait souvent déclarée mauvaise et dangereuse.

Le lendemain, une affaire de fournitures militaires qu'il négociait depuis longtemps, était enlevée au ministère.

— Vingt-cinq mille francs de commission ! s'était écriée Régine triomphante.

A Saint-Médous, en lisant l'*Officiel*, grand-père, laissant tomber ses lunettes, avait dit à grand'mère :

— Marie ! je ne conçois pas comment Charles a pu se méprendre ainsi sur son devoir. Il a mal voté.

XII

— Tu devrais donner ta démission, dit M. Calvi-Segrais à son fils, lorsque celui-ci revint à Saint-Médous aux vacances. Tu as besoin de repos, et quand je ne serai plus là, tu verras que le poste de chef de famille suffit à occuper la vie d'un homme. Je me fais bien vieux; reste avec moi !

M. Charles jeta sur son père un regard troublé. Il se faisait bien vieux en effet.

Assis en pleine lumière dans son grand fauteuil, il laissait voir les ravages que ces dernières années avaient accomplis dans sa robuste constitution. Un amaigrissement de mauvais augure creusait son visage d'ivoire et décharnait son corps voûté. Il se mouvait péniblement; de fréquents sommeils le prenaient pendant le jour.

— Jeune qui veille, vieux qui dort, près de la mort ! disait-il en souriant.

Il avait toujours aimé à parler de sa fin, et jamais sa lucidité n'avait été plus grande, plus complète que pendant ces mois qu'il sentait les derniers de sa vie, comme si son âme, avant de partir, eût rassemblé toutes ses forces pour achever sa tâche terrestre.

Ce déclin physique, lent et graduel, datait du jour où M de Chauvelas, tout en larmes, était venu lui dire :

— André, le roi est mort !

Jamais il ne s'était relevé de ce coup.

Une telle douleur ne peut être comprise que par les générations qui ont connu ce sentiment enraciné dans le cœur de nos pères : l'amour du roi, cette sorte de patriotisme, résumant la patrie en un seul homme, cette religion qui faisait de cet homme le représentant de Dieu et l'oint du Seigneur, cet attachement filial voyant en lui le chef de la grande famille française.

Illusion ou vérité, force ou faiblesse, beaucoup de nos aïeux en ont vécu, beaucoup en sont morts. De bonnes gens rendirent l'âme de douleur, dit la chronique, aux funérailles du Père du Peuple et à celles d'Henri IV ; et, sans parler de ceux que leur fidélité chevaleresque conduisit en Vendée ou sur l'échafaud, de combien de royalistes la guillotine du 21 janvier ne trancha-t-elle pas les jours ?

Notre France républicaine du XIXe siècle a vu s'accomplir le même phénomène. Qui ne se rappelle encore l'émotion universelle causée par la nouvelle qu'un prince qui n'avait jamais régné, qu'on n'appelait que le comte de Chambord, un prince calomnié par les uns, oublié par les autres se mourait là-bas, en Autriche, dans un exil dont quelques rares fidèles connaissaient seuls le chemin ?

Il était très loin, séparé de nous par bien des fleuves, des montagnes, et des plaines ; très loin aussi dans l'histoire, tant les révolutions avaient passé nombreuses entre l'époque où le rattachaient ses principes et la nôtre.

Et cependant, quand on l'eut enseveli dans son drapeau blanc, une stupeur se répandit ; le lien qui, pendant quatorze cents ans, avait attaché le roi au peuple, montra une dernière fois sa puissance en se brisant ; à voir le vide que laissait ce proscrit, on s'aperçut qu'il avait régné sur

les esprits; on sentit qu'une chose très grande venait de disparaître, qu'un poème, une légende sublime était terminée, et qu'une nouvelle page commençait dans l'histoire.

Il est impossible de décrire ce que fut cette mort pour les vieux légitimistes, dont l'espoir et le dévoûment restaient désormais sans base, qui perdaient tout, même le rêve.

— Nous n'avons plus de raisons d'être, disait M. Calvi-Segrais à M. de Chauvelas. Nos idées seront désormais incomprises, nos espérances irréalisables.

— Qui le sait? répondait M. de Chauvelas. N'avons-nous pas des fils?

M. Calvi se taisait: ce qui relevait le courage de son ami achevait d'abattre le sien. Non, il ne serait pas continué par ceux qui viendraient après lui, et qui brûleraient ce qu'il avait adoré... C'était l'œuvre des générations, la loi du progrès, sa raison le lui disait; mais son instinct l'avertissait que ses enfants allaient trop vite et qu'en quittant ses traces, ils s'engageaient dans des chemins hasardeux. C'est pourquoi lui, si plein d'abnégation, il répétait à M. Charles avec insistance :

— Ne t'en va plus, reste auprès de moi !

M. Charles n'aurait pas demandé mieux que d'obéir: une immense lassitude l'envahissait; mais Régine s'indigna.

— Quitter nos affaires! Renoncer à l'avenir de nos enfants! Tu es en vérité un bien mauvais père.

— Est-ce que je ne risque pas plutôt d'être un mauvais fils?

Elle haussa les épaules.

— Ton père arrivera à cent ans. Le médecin dit lui-même qu'il est encore très robuste. Ta mère le soigne, et pourvu qu'il ait sa petite Marion, il est heureux. N'est-ce pas déjà de notre part un dur sacrifice que de la lui laisser? Une grande fille de quinze ans qui ne connaît

rien et s'atrophie à vivre ainsi avec de vieilles gens ! A quoi servirais-tu ici ? C'est Lionel qui a besoin de toi, de tes avis, de ton expérience... Sans compter que tu ne peux abandonner ce conseil d'administration !.....

Une grande société se fondait à Paris pour l'exploitation des mines d'or de Colombie, une affaire colossale, et Grazan, l'un des principaux actionnaires, venait d'offrir à M. Charles de le faire nommer administrateur, place superbe qu'il aurait prise pour lui-même s'il ne se fût trouvé trop vieux. Au reste, il était assez riche : depuis longtemps la dot de sa fille était faite, une belle dot...

— Et la dot de ta fille, à toi, où est-elle ? demanda amèrement Régine.

M. Charles resta député et repartit pour Paris.

XIII

Saint-Médous avait revêtu un aspect très sévère.

Il pleuvait depuis huit jours. Les façades des maisons, la masse imposante de la vieille cathédrale, paraissaient toutes noires sur le fond terne du ciel gris.

Les contrevents battaient les murs, les girouettes grinçaient, les arbres sans feuilles se tordaient sous le vent.

On était à la fin de février, l'âge ingrat de la nature, saison déshéritée qui n'a plus les rigueurs superbes de l'hiver et n'a pas encore le charme du printemps. Cette tristesse austère s'harmonise avec le carême, placé vers cette époque et qui, à Saint-Médous, n'a rien perdu de ses droits.

On jeûne en conscience, on se refuse les rares distractions permises le reste de l'année et, sans cesse, les cloches de l'église tintent, appelant les fidèles à des offices très longs et très suivis.

L'année dernière, grand-père avait encore assisté aux ténèbres. Cette année, il n'en fut pas question. Ses jambes étaient très enflées ; le docteur lui défendait de bouger.

Grand'mère, elle-même, manquait souvent la bénédiction, ne pouvant se décider à le laisser seul.

Cependant il n'était pas malade. Il restait tout le jour dans son fauteuil, s'occupant, causant comme à l'ordinaire entre ses petits sommes. Un peu de faiblesse seulement.

On l'avait mis au jus de viande, qui le rétablirait vite. Il n'avait pas, comme grand'mère, un commencement de catarrhe.

— C'est cela qui est dangereux ! se disait avec une vraie joie la bonne vieille qui, depuis des années, se félicitait d'être toujours faible et souffrante, assurée qu'elle était ainsi de ne pas survivre à son mari si vert et si robuste.

Néanmoins, elle trottinait toujours. Trottiner, c'était sa vie. Ranger une armoire, fureter dans un grenier, descendre à la cuisine, préparer une petite surprise ménagère, mettre la main à tout, ainsi ferait-elle jusqu'à son dernier jour.

— Tu devrais aller aux vêpres aujourd'hui, conseilla grand-père ce dimanche-là.

Puis, un peu exigeant, il ajouta :

— Par exemple, je veux garder Marion ! Je m'ennuie trop tout seul.

Il en avait décidé ainsi. Donc, c'était le mieux.

La vieille dame alla chercher, dans son armoire, son chapeau de jais noir à plume violette, sa pelisse doublée de petit-gris et ses gants fourrés, mit ses caoutchoucs, prit son parapluie d'une main, sa chaufferette de l'autre, et bientôt, de la fenêtre du cabinet de grand-père où elle s'était postée, Marion la vit s'en aller, boitillant un peu, relevant sa jupe au petit bonheur et se retournant pour faire de petits signes d'amitié.

— Est-elle déjà entrée à l'église ? demanda grand-père de son fauteuil.

Marion se pencha un peu :

— Oui, et c'est bien heureux, car la pluie va recommencer.

Une averse formidable s'abattit, cinglant les vitres.

— Elle ne l'a pas reçue ! dit grand-père triomphant. Elle ne sera pas mouillée.

Marion était revenue vers la cheminée et, avec les pincettes, prenait délicatement les petits charbons pour les poser sur les grosses bûches.

Maintenant grand-père avait un bon feu.

Ne manquait-il plus de rien ?

Du coin de l'œil elle s'en assura.

Non... et il était occupé. Il avait tiré de sa poche deux lettres qu'il relisait attentivement.

Marion crut reconnaître l'écriture de son père et détourna les yeux. Rien n'est plus mal élevé que de remarquer ce qu'on ne vous montre pas. Elle s'assit près du feu, sur une petite chaise, et se mit à lire dans son paroissien.

Grand-père écrivait. A présent écrire le fatiguait beaucoup. Sa main tremblait et cela lui faisait de la peine de gribouiller ainsi, lui qui avait jadis une si belle écriture, si droite, si lisible !

Très péniblement, il traça deux pages, s'y reprenant à plusieurs fois.

— Grand-père, vous n'êtes pas raisonnable. Grand'mère ne vous laisserait pas travailler si longtemps.

— C'est justement pour cela que je profite de son absence ! dit-il gaiement. Voilà que j'ai fini.

Elle tourna la tête pour constater.

M. Calvi ouvrait un tiroir de son bureau, détachait d'un petit cahier long, que Marion ne connaissait pas, un papier avec des raies et des bordures extraordinaires et se mettait à écrire dessus.

— Assez ! dit-elle d'un ton suppliant.

— C'est fait ! Allume-moi une bougie.

Elle obéit et posa le chandelier sur le bureau de grand-père, puis resta un moment debout près de lui.

Maladroitement, il cacheta la lettre. L'empreinte était manquée, la cire faisait un bourrelet irrégulier.

— C'est égal ! dit-il en se renversant dans son fauteuil. Envoie-la à la poste tout de suite.

Marion s'acquitta de la commission.

En revenant, elle trouva le vieillard installé au coin du feu et s'assit tout près de lui, la tête sur ses genoux.

Malgré ses seize ans, frais éclos, elle était bien petite encore. De taille d'abord. La nourrice avait eu raison ; elle était de la petite race. Elle ne dépasserait pas la taille de grand-mère et resterait aussi toute menue avec des mains et des pieds de poupée.

Puis elle était très enfant, de voix, de geste et de manières. Une enfant sérieuse et timide comme elle l'avait toujours été, avec une lueur dans ses grands yeux de velours, mais s'amusant d'un rien, à sa façon discrète, n'entrevoyant d'autre horizon que le cercle étroit où elle avait vécu, connaissant de la vie ce que lui en apprenaient les récits et les discours de ses chers grands-parents et ne cherchant pas à en deviner autre chose.

Sa mère, Lionel, leur entourage, avaient passé devant elle comme des apparitions rapides et énigmatiques. Elle les écoutait sans les comprendre et les admirait sans avoir envie de les imiter. Ils lui semblaient appartenir à une autre sphère bien plus brillante que la sienne, mais où elle n'éprouvait aucun désir de monter. Les autres planètes sont beaucoup plus grandes que la terre et offrent sans doute des avantages bien supérieurs. Néanmoins, le voyage serait-il possible que nous ne le tenterions pas ; nous ne pourrions vivre dans leur atmosphère.

M. Calvi caressait les cheveux de Marion. Des souvenirs, vieux d'un demi-siècle, lui remontaient au cerveau en une bouffée de jeunesse et d'amour. Comme il trouvait jadis

beaux et doux les cheveux d'or de sa jeune femme, ces mêmes cheveux qui ornaient maintenant la tête de Marion, et comme elle avait un joli mouvement de joie et de confusion, tout pareil à celui de sa petite-fille quand il en faisait la remarque !...

Oh ! que tout cela était loin !... si loin que bientôt personne ne s'en souviendrait plus ; ceux qui avaient joué un rôle dans ces scènes évanouies allaient disparaître à leur tour, puis leur mémoire s'effacerait, et rien ne subsisterait plus de ce qu'ils avaient aimé ni d'eux-mêmes !...

La vieille maison durerait encore, les arbres se couvriraient de feuilles à chaque printemps, les coteaux verdiraient, la rivière coulerait, les montagnes superbes se coloreraient aux feux du soleil couchant.

D'autres yeux contempleraient cet horizon familier, d'autres êtres prendraient possession de ces lieux, y aimeraient, y vieilliraient, y mourraient pour faire place à d'autres encore... Et toujours ainsi ! Les existences se succédant les unes aux autres comme une chaîne sans fin entre le néant et l'éternité !...

Grand-père soupira. Mais il songea au but qu'il allait atteindre, à l'endroit béni où l'on se retrouverait, où l'on rejoindrait ses ancêtres, où l'on attendrait ses enfants ; et cette loi de création et de destruction, qui lui paraissait lugubre et mystérieuse, s'éclaira d'un jour nouveau.

— A quoi pensez-vous, grand-père ? demanda Marion, un peu troublée de son silence.

Cette voix le rappelait, de ses graves méditations sur un avenir éloigné, à des préoccupations plus prochaines.

— Je pense à toi, ma chérie.

— A moi ?

— A grand'mère, à tes chers parents, à Lionel...

En prononçant ce dernier nom, le vieillard fit une pause.

— Oui, je pense à vous tous, continua-t-il, et cette pensée m'obsède. J'ai peur de vous manquer.

— De nous manquer, grand-père?

— A toi surtout, ma chère petite... car enfin nous n'avons plus bien longtemps à rester ensemble.

— Plus bien longtemps ! s'écria Marion, qui, se relevant soudain, très pâle, crispait ses mains sur le bras du fauteuil de M. Calvi-Segrais.

— Il faut bien te résigner, ma pauvre enfant. L'heure de la séparation approche.

— Maman veut me reprendre?

Marion jeta ces mots comme un cri.

— Non, chérie, ce n'est pas cela, dit M. Calvi en détachant ses mains devenues toutes froides et en la faisant rasseoir. C'est moi qui devrai te quitter.

— Grand-père !!!

Elle avait compris.

Jamais elle n'aurait osé se dire ces mots terribles, mais, maintenant qu'un autre les prononçait, leur vérité s'imposait à elle et la glaçait jusqu'au fond du cœur.

Grand-père ne l'avait jamais trompée...

Dans ce moment, il lui sembla que déjà on le lui arrachait. Elle jeta éperdument ses bras autour de lui, sans pleurer, avec un sanglot rauque qui l'étouffait. Elle le fixa, les yeux dilatés par l'angoisse, et se tordit tout entière dans une douleur horrible, si horrible qu'il en eut peur.

— Calme-toi, ma chère petite ! Je me trompe peut-être ; peut-être le bon Dieu jugera-t-il que tu as encore besoin de moi. Mais peut-être aussi en a-t-il prononcé autrement. C'est l'ordre de la nature que les petits voient les vieux disparaître, et il faut nous y soumettre comme à tout ce qu'a ordonné le Créateur.

Marion pleurait maintenant comme si son cœur allait se rompre.

— Voyons !... Haut les cœurs ! reprit le vieillard d'une voix ferme. Ne penses-tu donc plus à la réunion, à la récompense, à ce qu'il y a au-delà de cette vie ? N'ai-je donc pas su faire de mon enfant chérie une chrétienne et une femme, qui doit m'aider et me soutenir quand j'ai besoin d'elle ? Essuie tes yeux et écoute-moi.

L'ascendant qu'il exerçait sur elle était si grand que ses pleurs s'arrêtèrent et qu'elle tourna doucement vers lui sa figure bouleversée.

— As-tu du courage ? J'ai besoin que tu aies du courage.

— J'en ai.

Elle parlait d'une voix presque inintelligible.

— Tu vas faire bien attention à ce que je vais t'expliquer ; tu le retiendras et, si l'occasion s'en présente, tu m'obéiras.

— J'obéirai.

Les cloches de l'église tintaient le *Magnificat*.

— Dépêchons-nous. Ta grand'mère va rentrer, et il est inutile de l'affliger par avance. Ne pleure donc plus. Elle verrait que tu as les yeux rouges.

M. Calvi-Segrais passa la main sur son front comme pour rassembler ses idées et commença :

— Je vais te parler d'affaires. Tâche de me suivre.

Les affaires tiennent une grande place dans l'existence. (Marion le savait par l'exemple de ses parents.)

Elles tiennent une place gênante dans deux cas : lorsqu'on s'en occupe trop, et lorsqu'on ne s'en occupe pas assez.

S'en occuper trop, c'est ne songer qu'aux moyens d'accroître sa fortune, tenir les biens matériels pour les seuls nécessaires, consacrer à leur poursuite toutes ses pensées, tous ses efforts et même le temps et les sollicitudes qu'on doit au service de Dieu et à ses autres obligations, leur sacrifier quelque chose de son devoir ou de sa conscience.

Ne pas s'en occuper assez, c'est négliger ou dissiper les biens que Dieu nous confie et dont nous lui devons compte comme du reste ; c'est ne pas songer au repos et à l'avenir des siens, attirer sur eux et sur soi beaucoup de malheurs et de dangers.

L'expérience seule peut nous enseigner à prendre le juste milieu, et l'on ne vit pas quatre-vingts ans sans en acquérir. Je veux que tu profites de la mienne, et j'ai beaucoup réfléchi aux conseils que je vais te donner. Borne-toi donc à les suivre, sans même réfléchir, car tu es trop jeune pour les bien comprendre ; qu'il te suffise de les savoir dictés par la tendresse et le dévouement.

— Tout ce que vous me direz de faire, je le ferai, toute ma vie, dit Marion avec la gravité d'un serment.

— Je ne sais ce qui se passera après moi. L'extrême sensibilité de ta grand'mère, le chagrin qu'elle éprouvera de ma perte, sa douceur naturelle, l'entraîneront à céder à toutes les exigences. Ces mêmes raisons lui feront plus vivement ressentir qu'à tout autre les moindres froissements. Je ne veux pas qu'après moi elle se trouve malheureuse, et je n'ai que toi pour me remplacer, pour te dévouer à elle. Tu ne la quitteras jamais ?

— Jamais.

— Ce n'est pas assez. Son indépendance matérielle doit être garantie et je ne puis compter, pour cela, sur une énergie suffisante de sa part. Ton père est le meilleur des fils, mais il est aussi le meilleur des pères. Il a subi bien des épreuves et est accablé de lourdes charges. Ton frère Lionel a été élevé dans le luxe et ne comprend pas bien notre situation. De là des dépenses inconsidérées qui sont pour ton père un grand souci.

Tout à l'heure encore, je viens de lui envoyer une somme considérable : six mille francs pour des billets souscrits par Lionel et qui allaient être protestés.

— Six mille francs !

Marion ne savait pas du tout ce qu'étaient des billets, mais l'énormité de la somme la consternait.

— Lionel est très jeune. Il se corrigera. Seulement je veux ne rien laisser à l'aventure. Je dois préserver ton avenir contre toute éventualité. C'est pourquoi, conjointement avec grand'mère, j'ai fait mon testament depuis plusieurs mois déjà. Je t'ai assuré à toi, personnellement, tout ce dont je puis disposer en ta faveur : cette maison et les deux métairies que nous avons près d'ici. Ta grand'mère en gardera la jouissance et tu en auras la propriété quand tu seras majeure, c'est-à-dire à l'âge de vingt et un ans. Ce que je voudrais que tu me promettes, c'est de ne jamais vendre la maison ni les terres, au moins tant que tu ne seras pas mariée.

— Vendre la maison ! votre maison ! Jamais, jamais, je vous le jure, répéta-t-elle avec énergie.

— Voilà qui est convenu, dit M. Calvi-Segrais, dont la physionomie était redevenue gaie. Nous n'avons plus besoin d'en reparler. Je vois que, quand l'heure sera venue, tu te souviendras, et tu tiendras ta parole. Cela me soulage d'un grand poids. La maison vous abritera, la terre vous nourrira, ce sont de vieilles amies. Faut-il l'avouer? Je les aime aussi et j'aurais eu de la peine qu'elles sortissent de la famille. Allons, chérie, reprends tes couleurs et ta jolie petite mine. Rien n'éloigne sa fin comme de la prévoir, et il faut que ta grand'mère ne se doute de rien. Entends-tu la bénédiction qui sonne?

Quand Mme Calvi-Segrais rentra cinq minutes après, confuse d'avoir été si retardée par la longueur du sermon, Marion avait repris son paroissien et M. Calvi-Segrais s'endormait à l'abri de la *Gazette de France.*

XIV

Y eut-il un printemps cette année-là ?

Marion n'aurait pu le dire.

Ç'avait été pourtant jusqu'alors une de ses grandes joies que de voir les petites fleurs s'ouvrir l'une après l'autre dans le jardin réveillé, la superbe floraison des arbres semer de bouquets gigantesques le parc et la pelouse.

Pour deux sortes de gens, les choses de la nature occupent dans la vie une place importante : ceux qui en subissent l'influence et ceux qui en comprennent le charme, les très rustiques et les très raffinés ; le paysan brûlé par le soleil ou mouillé par l'orage et le poète dont l'un ou l'autre élouit les yeux et fait vibrer l'âme.

Marion appartenait un peu à ces deux genres à la fois. Le beau ou le mauvais temps, c'était une grande affaire dans sa vie. C'était une journée de promenade ou de retraite, c'était la rêverie douce ou la distraction active, un panorama étincelant qui l'attirait vers la fenêtre, ou un frisson qui la rejetait au coin du feu ; une joie vive qui l'inondait parfois, sans qu'elle en sût la cause, arrivant dans un rayon de soleil : une petite mélancolie vague tom-

bant avec les gouttes de pluie, une légère variation dans les projets, un minuscule événement qui était pourtant le principal de son existence, unie comme un miroir.

Jamais elle ne s'était ennuyée ; elle ne savait pas ce que c'était que l'ennui. Aimer et travailler, cela suffisait bien à l'occuper.

Elle rêvait pendant des journées entières d'une jacinthe qu'elle ferait pousser dans un vase d'eau, d'une broderie qu'elle achèverait sur un banc du jardin pendant que les oiseaux chanteraient et que les petits moucherons voleraient autour de son aiguille, d'un livre que grand-père lirait tout haut le soir, et du dessin qu'Henri de Chauvelas finirait la semaine suivante.

Fleurs, ouvrages, livres, soleil, soudain tout lui était devenu indifférent. Il y avait des jours où elle ne savait pas s'il faisait froid ou chaud, si les Pyrénées se montraient ou se cachaient, si l'on était en mars ou en avril.

Ses yeux, son cœur, son intelligence, sa vie entière se concentraient autour du fauteuil où grand-père agonisait doucement.

Du jour où il avait parlé, un voile était tombé des yeux de sa petite-fille, et comme, au fond, elle était vaillante, elle ne s'était laissé aveugler de nouveau ni par les feintes du malade, ni par les illusions de grand'mère, ni par les encouragements des amis.

Marion déchiffrait, à présent, les regards du médecin. Elle apprenait à reconnaître sur la chère figure les signes fugitifs, les symptômes légers d'affaiblissement ou de lassitude.

Hier, il remuait plus aisément qu'aujourd'hui. La semaine précédente, ses sommeils étaient moins fréquents et plus courts...

Elle se taisait. Son instinct lui faisait comprendre qu'il n'y avait pas à lutter, qu'on ne rallume pas une lampe sans huile.

Les autres se taisaient aussi, soit parce qu'ils ne voyaient pas, soit parce qu'ils voyaient trop.

Grand'mère s'inquiétait bien un peu, mais jamais elle n'avait songé à une catastrophe. Toujours délicate, elle avait été si bien persuadée toute sa vie que son mari devait lui survivre, que, dans ses jours les plus sombres, elle se bornait à soupirer :

— Pauvre André ! s'il continue à s'affaiblir, s'il devient infirme, qui le soignera quand je n'y serai plus ?

M. de Chauvelas, toujours débordant de vie et d'activité, ne doutait pas de la guérison.

— Quatre-vingts ans ! Ce n'est pas un âge ! disait-il très sérieusement.

Et on eût pu le croire, à voir comme il portait gaillardement ses soixante-dix-huit hivers.

Henri était plus perspicace.

Il redoublait ses visites, parlant peu, de crainte de fatiguer le vieillard, et avec une voix si douce, si émue que dans chacune de ses paroles, même banales, il y avait une affection et une tristesse qui allaient au cœur de Marion.

Le dimanche de la Passion, M. Calvi-Segrais se sentit légèrement indisposé. Il avait pris froid au coin de son feu.

Il eut un rhume, un tout petit rhume !

Seulement il perdait l'appétit. Avec un sourire un peu découragé, il repoussait les bons petits plats que grand'mère s'ingéniait à lui composer.

Maintenant il ne sortait plus de la grande chambre, qui s'imprégnait d'une odeur de drogues ; la lecture lui était devenue impossible, la conversation le fatiguait. Il passait toute sa journée à somnoler dans son fauteuil.

Le lundi saint, il ne se leva pas.

Marion trouva que la grande chambre avait tout à fait changé d'aspect. Les rideaux de cretonne jaune pendaient

en plis désolés autour du lit, le fauteuil vide tendait des bras éplorés.

Les *Gazette de France*, sous bandes, encombraient les meubles, qui s'empoussiéraient un peu. Le jour et le feu semblaient moins clairs.

On marchait à petit pas, on parlait à voix basse.

— Le bruit le fatigue, avait dit le docteur.

Dans le silence on n'entendait guère que la petite toux du malade, si petite ! Puis son souffle reprenait, égal et léger. Il dormait.

Marion s'était assise au pied du lit et le regardait. De toute la journée elle ne fit guère autre chose. Vers le soir, Henri de Chauvelas vint, sur la pointe des pieds, savoir des nouvelles.

Grand-père se réveilla.

Il se trouvait mieux. Il demanda comment allait le travail et si les épreuves du livre qu'Henri venait d'illustrer étaient arrivées de Paris.

— Pas encore.

— Je voudrais bien les voir ! Tu me les apporteras.

— Demain, j'espère.

Tout en causant, M. Calvi-Segrais s'assoupissait de nouveau, et Henri se retira.

Marion le reconduisit jusqu'au bas de l'escalier, sans qu'ils échangeassent un mot.

A la porte d'entrée seulement, elle lui dit :

— Ne croyez-vous pas qu'il faudrait écrire à papa ?

— C'est fait depuis hier, répondit-il.

— Croyez-vous que?...

Elle n'acheva pas.

Il avait pris sa main.

— Ma pauvre petite, il faut prier, beaucoup prier !...

Dans sa loyauté, il ne pouvait trouver un mensonge, inutile, du reste, car tôt ou tard, il faudrait qu'elle sût la vérité.

Alors Marion comprit que le sacrifice était proche.

Elle s'y était préparée de longue date, mais elle croyait que jamais le moment n'arriverait.

— Je ne peux pas ! dit-elle en chancelant. Je l'aime tant !... Si vous saviez, Henri, comme je l'aime !

Elle s'appuyait contre le mur, les lèvres pâles et serrées, les traits tellement décomposés qu'il crut qu'elle allait s'évanouir.

Debout devant elle, Henri lui parlait. Il lui disait tout ce que la bonté peut dire à la douleur. Il lui rappelait ce qu'avait été grand-père, sa vie sans tache, les peines qu'il avait éprouvées, le bonheur qui l'attendait, les exemples de courage et de résignation, les devoirs qu'il lui laissait.

Ces derniers mots arrachèrent à Marion une parole longtemps attendue :

— Grand'mère ! Pauvre grand'mère ! dit-elle dans un sanglot.

Puis ses larmes débordèrent et l'étreinte de fer, qui tenaillait tout son pauvre être, se relâcha un peu.

Elle entendit et comprit tout ce qu'Henri lui disait. Elle lui répondit ; elle lui promit d'essayer de se soumettre et de songer que grand-père serait heureux sans elle auprès du bon Dieu ; d'être forte par obéissance pour lui et par amour pour les siens.

En disant cela, ses lèvres tremblaient et les larmes contenues l'étouffaient, tandis que tout son petit corps se raidissait dans un effort de volonté qui dépassait ses forces.

Henri la regardait : une rage le prenait de la voir subir cette torture et d'être impuissant à la défendre, inhabile à la soulager, de ne pas trouver les mots qui la consoleraient. Puis un immense attendrissement le saisit : l'envie de l'attirer à lui, de l'embrasser comme quand elle était petite, ou de se mettre à genoux pour la supplier de ne pas tant souffrir ou de le laisser pleurer avec elle.

et, tout d'un coup, une idée folle lui vint, qui le secoua des pieds à la tête ; des paroles lui montèrent aux lèvres qu'il retint juste à temps. Il s'éloigna d'elle, comme effrayé, murmura encore, machinalement :

— Du courage ! du courage !

Et s'enfuit, très vite, tandis que, trop absorbée dans son chagrin pour rien observer, elle remontait dans la chambre, et, reprenant sa place, au pied du lit, se remettait à contempler grand-père comme si le temps lui restait à peine de fixer dans son souvenir cette image chérie.

XV

Les cloches du jeudi saint, tristes, venaient de tinter pour la dernière fois. Leur silence indiquait le deuil de l'église. On ne les entendrait plus que le samedi, en joyeuses envolées, célébrant la résurrection.

Lentement, avec leurs dernières vibrations, l'âme de grand-père s'en allait.

Il ne souffrait pas. Le plus léger choc avait suffi à renverser sa frêle existence, qui s'éteignait sans secousse.

La nuit précédente, il avait eu un peu de délire. Il avait parlé à sa fille, morte depuis tant d'années, comme si elle était là ; puis, à trois ou quatre reprises, il avait prononcé le nom du comte de Chambord dans un balbutiement confus.

Dès le matin, le prêtre vint et, alors seulement, Mme Calvi se douta de la vérité.

Le malade avait repris toute sa connaissance, et il reçut les sacrements, répondant lui-même aux prières.

Ensuite il fit signe qu'on le laissât seul avec grand'mère. Il apprit à la pauvre femme que nul espoir ne restait plus et qu'ils allaient se séparer.

Elle l'écoutait, égarée, pétrifiée, ne pouvant croire à son malheur, si habituée à obéir qu'elle n'osait se révolter, si écrasée sous le coup que les paroles et les pensées lui manquaient.

— Ce ne sera pas bien long, disait grand-père. Nous nous retrouverons d'ici peu.

Il la remerciait du bonheur qu'elle lui avait donné et la bénissait. Il lui promettait de continuer à veiller sur elle. Il lui parlait de Charles, de Régine, de Lionel, la chargeait pour eux, s'ils arrivaient trop tard, de ses bénédictions, lui faisait mille recommandations touchant les plus petites choses, qu'elle écoutait machinalement, tâchant, selon son habitude, de bien comprendre ses ordres pour s'y conformer scrupuleusement.

Une syncope, qui le prit tout à coup, interrompit ce dernier entretien.

On accourut et on le ranima.

Le prêtre s'était rapproché. M. de Chauvelas et Henri arrivaient en toute hâte.

Maintenant c'était la fin.

Marion tenait la main du mourant, et grand'mère, à genoux, sanglotait éperdument :

— Charles ! Charles !...

— Il va arriver, lui disait Henri ; il sera là dans une heure.

Grand-père répéta aussi :

— Charles !...

Puis il tourna la tête vers Marion et il lui sourit.

Ses lèvres murmuraient quelque chose, et M. de Chauvelas, qui se penchait sur lui, entendit :

— Fidèle à Dieu !...

— Et au roi ! continua le vieux gentilhomme, le visage baigné de larmes.

— Et à ma dame !... acheva grand-père.

Il eut encore à l'adresse de sa femme un de ces petits

gestes gracieux et courtois dont l'ancienne génération a gardé le secret.

Ensuite il murmura quelques prières d'une voix qui s'affaiblissait, jusqu'à ce que, doucement, dans la paix, l'amour et l'espérance, son âme eut quitté les siens pour retourner à Dieu.

. . . .

Deux heures après, le comte et la comtesse Calvi-Segrais arrivaient à Saint-Médous.

Dès la première lettre d'Henri de Chauvelas, M. Charles avait voulu partir.

Le temps seulement de faire face à une grosse échéance : puis il pourrait demeurer auprès du cher malade, le soigner, le guérir peut-être, car, de loin, on ne voit guère les choses qu'en trop bien ou en trop mal.

Il fut foudroyé par la dépêche fatale qui l'appelait au chevet d'un mourant.

Il arriva par le premier train, — un train omnibus, — brisé de fatigue et d'angoisse, et s'évanouit sur le seuil en apprenant l'horrible nouvelle. La suprême consolation des derniers adieux lui était refusée, et rien ne pouvait calmer son désespoir.

Marion avait juré d'être forte. Ce fut elle, la pauvre petite, qui dut le soutenir et veiller sur grand'mère.

Grand'mère était devenue sa charge, sa chose, presque son enfant. Elle héritait d'une partie de l'autorité de grand-père et on eût dit que la pauvre femme le sentait.

Docile et confiante entre les mains de sa petite-fille, elle se soumettait à tout, mangeait et dormait parce que Marion l'exigeait, et s'essuyait les yeux quand on lui disait de ne pas pleurer.

Avec le cher compagnon de sa vie, une partie d'elle-même avait disparu. Ses regards, perdus dans le vague, le cherchaient, et elle remuait les lèvres comme si elle lui eût parlé tout bas.

Ce calme et ce silence même inquiétaient le médecin.

— Une réaction terrible se produira, disait-il, ou alors...

On se rappelait qu'après la mort de sa fille, la raison de la pauvre femme avait fléchi, et, sans qu'ils en parlassent, la crainte d'un malheur semblable agitait ses amis.

Quelquefois, d'un air étonné, elle froissait ses vêtements garnis de crêpe, paraissant ne plus se rappeler pourquoi elle les portait. Une fois, elle avait demandé à Marion, tout à coup, si grand-père allait bientôt revenir.

A d'autres moments elle se souvenait, et relatait les moindres événements des derniers jours, les moindres paroles de son mari, mais avec une tranquillité surprenante. On eût dit qu'il s'agissait d'un absent aimé dont la pensée est toujours présente et le retour attendu ; on eût dit qu'elle avait oublié ce qu'était la mort ou qu'elle l'entrevoyait sous un jour différent du jour habituel. Jamais elle ne parlait de son mari au passé. Elle ne disait pas : « il a fait ceci, il a désiré cela », mais : « il veut, il pense, il est d'avis... »

— C'est une grâce de Dieu ! répétait Marion, une grâce que grand-père a obtenue pour elle.

— Mon ami, la tête de votre pauvre mère s'en va, affirmait Régine à son mari. Il est urgent de prendre en main les affaires.

Il frémissait. Les affaires ! toujours !... Le poursuivraient-elles donc jusque dans les instants les plus poignants de sa vie, auprès de la tombe de son père, au milieu de sa amille désolée ?

Régine avait donné quelques semaines à son chagrin, un chagrin aussi vrai qu'elle pouvait l'avoir. Mais, ce délai expiré, le bon sens commandait, la nécessité exigeait, l'usage même prescrivait qu'on prît pour confidents de sa douleur des avoués et des notaires, qu'on étouffât sa peine sous des tas de papiers timbrés, qu'on s'emparât tout de suite de la place restée vide.

C'est horrible; et Marion, qui n'était pas au fait de ces habitudes barbares, effet de la civilisation la plus raffinée, ne pouvait voir sans dégoût les hommes de loi circuler dans la vieille demeure, inventorier tout ce qu'elle contenait et l'inscrire sur leurs vilains papiers, évaluer les meubles familiers, les objets consacrés par le souvenir de grand-père, fouiller ses tiroirs, lire ses lettres, parler tout haut et plaisanter dans cette chambre dont sa mémoire avait fait un sanctuaire.

Cette invasion sacrilège causait à Marion une insurmontable répulsion. Elle ne voulait pas que grand'mère en fût témoin et se réfugiait, avec elle, dans le coin le plus reculé de la maison, fermant toutes les portes et se bouchant les oreilles.

— Les gredins ! disait M. de Chauvelas, qui, selon la coutume des gens ruinés, professait une haine véhémente à l'égard des hommes d'affaires. Les triples scélérats ! Les corbeaux ! Ils ne mettront jamais chez moi le bout de leurs nez crochus. Cela me console de n'avoir rien à laisser !

Les « corbeaux » n'étaient pas contents.

Aucune difficulté à soulever, pas un centime de dettes, nulle contestation entre les héritiers.

La fortune des deux vieillards se composait d'environ deux cent mille francs.

La maison et les terres, évaluées au quart de cette somme, étaient données à Marion. Grand'mère reprenait cinquante mille francs représentant sa dot. Le reste allait à M. Charles.

Régine fut mécontente. Elle espérait davantage, et la clause au profit de Marion l'irritait.

— C'est notre fils qu'on dépouille, dit-elle, blessée.

— C'est notre fille qu'on enrichit, répliqua M. Charles.

— Entre nos mains cette petite fortune aurait fructifié !

— Ce n'était pas l'avis de mon père.

Pour faire « fructifier », Régine s'empressa de vendre les titres de rentes, les valeurs très sûres, acquises par son beau-père, et de payer les dettes de Lionel.

— Je n'aurais jamais cru qu'il devait autant ! dit M. Calvi-Segrais, étonné du peu qui demeurait de l'héritage paternel.

— Il a vingt-six ans, répliqua sèchement Régine, et l'on peut comprendre qu'un jeune homme de cet âge subisse quelques entraînements, surtout lorsqu'il est lancé comme Lionel, qu'il s'est fait une situation à Paris, une situation d'avenir ! Dans ce que vous appelez ses folies, il y a beaucoup de calcul. Qui ne risque rien n'a rien, et je crois que le pauvre enfant n'épargne pas sa peine. Il ne songe qu'à faire fortune, le pauvre petit ! C'est touchant !...

XVI

S'enrichir ! cette préoccupation inculquée de force dans le cerveau de M. Charles avait germé d'elle-même et trop prématurément dans celui de son fils.

Le travail et le talent sont des moyens lents, fastidieux, et qui, du reste, ne se trouvaient pas à la portée de Lionel. Il préférait de beaucoup essayer du hasard et de la chance.

— Voyez l'Amérique, disait-il à son père ébloui. Savoir manier l'argent conduit à tout. Qu'un décrotteur ait une bonne idée et le voilà millionnaire ! Les affaires, il n'y a que ça ! En France, nous commençons à nous y mettre. Avec un peu d'intelligence on arrive bien vite : le tout est de trouver un joint.

Le joint ne se présentait pas encore, malgré les recherches de Lionel, qui, depuis quelques années déjà, voltigeait comme un papillon de compagnies financières en sociétés de crédit, de découvertes heureuses en combinaisons géniales, effleurant l'industrie et le commerce, la science et la littérature, très enthousiaste de tout et très

apprécié partout au début, pour voir ensuite décroître sa satisfaction ou celle des autres.

Il avait été un an dans les assurances, six mois dans l'administration des transatlantiques. Il s'était occup pendant un été de l'organisation d'un casino ; pendant u hiver de l'établissement d'une laiterie danoise. Il avait gé pendant un trimestre un journal de Tunis. Il était allé e Amérique pour voir une machine, et revenu par la Russi pour la prôner ; toujours élégant, beau parleur, s'aidan de son nom et de son éducation pour s'insinuer, de l'expé rience et de l'adresse qu'il se croyait pour en venir à ses fins : jouant les naïfs, joué par les habiles, servant à ses mandataires de pavillon et de réclame, comme les mannequins des marchands de nouveauté qu'on fait faire de taille avantageuse et de figure engageante pour charmer le client ; réalisant enfin le type propre à notre époque de gentleman d'affaires, de courtier du grand monde, ayant toujours des amis titrés à la bouche, de l'or dans son gousset et une spéculation excellente à proposer entre les courses de Chantilly et le dîner de la baronne.

Ce métier lui valait pas mal de bénéfices et beaucoup de dépenses, de belles relations et de mauvaises intimités, l'admiration de certains, un peu de dédain de la part de quelques-uns, des succès par-ci, par-là, des affronts de temps à autres, des distractions fréquentes et des soucis constants.

Dernièrement, il avait réalisé un traité très avantageux pour la Compagnie des omnibus du Caire et, depuis, il se reposait sur ses lauriers.

Ce n'était que justice.

Il avait été passer à Nice le carnaval. On y rencontre beaucoup de monde, et il faut croire qu'il y faisait des connaissances utiles, car son séjour se prolongeait.

Brusquement rappelé à Saint-Médous par la mort de grand'père, il passa quelques jours dans sa famille.

Marion l'attendait le cœur tout ému, ayant besoin de consoler les autres et de pleurer avec eux le cher disparu, de répandre sur tous sa tendresse et son dévouement. Elle eut une grande déception. Les pensées de Lionel se trouvaient si peu en harmonie avec les siennes que la compagnie de son frère lui faisait l'effet d'une perpétuelle dissonance. Certes, il disait que la mort de son grand-père était un malheur, un très grand malheur; il manifestait l'émotion requise; il se rappelait, avec effort parfois, qu'il était triste ; mais sous cette mélancolie superficielle, des préoccupations accessoires perçaient à chaque instant: il ne demandait qu'à reprendre sa vie ordinaire, troublée par la catastrophe, à l'oublier tout doucement et à en retirer quelque profit.

— Pauvre grand-père ! répétait-il, en secouant la tête d'un air contrit.

Un moment après, il entraînait sa mère dans un coin pour lui parler d'un billet qui allait échoir, ou d'un petit compte qu'elle serait bien aimable de régler.

— Pauvre grand'mère! disait-il, prenant les mains de la vieille femme et lui adressant des paroles d'encouragement qui sonnaient faux.

Puis, il demandait à M. Calvi pourquoi elle avait la jouissance de ceci ou de cela, et s'il ne vaudrait pas mieux dans l'intérêt commun qu'elle renonçât à tel privilège.

— Nous ne changerons rien à ce qu'a fait mon père, répondait M. Charles, ferme pour la première fois.

Il éprouva un certain soulagement quand Lionel, ayant tiré le meilleur parti possible de la situation, reçut une dépêche de Nice qui le rappelait.

— Qu'est-ce qui t'occupe d nc là-bas? demanda Régine curieuse.

— Oh ! une combinaison à moi... une idée... vous verrez.

C'était un peu vague; mais le génie a parfois de ces mystères.

Quelques semaines tranquilles s'écoulèrent après le départ de Lionel.

La douleur de M. Charles, le deuil de Régine, les rapprochaient de leur fille, et dans cette intimité, la plus longue et la plus complète qui eût régné entre eux, ils lui découvraient des qualités passées inaperçues.

— Quelle douce et charmante nature, disait M. Charles, et comme je comprends ses goûts et ses idées! Quand j'aurai achevé ma tâche, là-bas à Paris, nous vivrons ici, tous ensemble. Je m'occuperai d'elle : nous nous promènerons, nous ferons la lecture ; elle me mènera à l'église, j'en ai un peu besoin. Je la marierai ici. Je me reposerai ; nous serons heureux.

La mort de M. Calvi-Segrais était trop récente encore pour qu'on pût faire des changements et des projets. L'existence de Marion continuait à peu près comme autrefois. Ses parents étaient presque toujours avec elle et grand'mère. Ils ne voyaient guère qu'Henri et M. de Chauvelas.

Le député et son ancien ennemi s'étaient cette fois rapprochés pour tout de bon dans leur commun chagrin.

Une lettre, timbrée de Monte-Carlo, vint troubler cette tranquilité relative, où se reposait un peu l'âme endolorie de M. Calvi-Segrais et la poignante douleur de Marion.

XVII

C'était le thème habituel aux jeunes gens que dévelop. pait l'épître de Lionel, thème qu'il avait déjà esquissé à maintes reprises, mais, jamais comme cette fois, à grand orchestre.

Monaco. Une perte au jeu, un ami trop confiant entraîné dans sa ruine ; c'était son seul regret en quittant la vie... car il allait la quitter. Survit-on au déshonneur ? Un petit délai permettant tout juste de répondre, puis, tout de suite, dans la tête, une balle de revolver...

Au fait, pourquoi ce délai et qu'attendait-il donc pour presser la gachette ? car il ne demandait rien, il ne voulait rien, il n'acceptait rien ! Il n'était qu'un malheureux ayant trop abusé déjà du cœur incomparable de sa mère, des trésors de l'indulgence paternelle !

Les présentes n'avaient pour but que de leur demander pardon, de leur dire adieu... de les préparer à leur malheur !

Car ils le regretteraient ! Ils étaient si bons ! si admirables ! Ils auraient des larmes pour l'enfant prodigue ! Ils songeraient que sans cette heure d'égarement, irréparable grâce à l'avarice de la Compagnie des omnibus du Caire,

leur fils aurait vécu, vécu pour expier, pour se relever, pour combler leur vieillesse de soins et d'amour !

Encore une phrase touchante sur Marion et grand'mère, une tache grise qui semblait un mélange d'encre et de larmes, une signature déchirant à force de douleur le papier froissé par les affres de l'agonie.

L'écriture tremblait, les lignes étaient cahotées ; il y avait des mots sans suite. Seule, l'adresse de l'hôtel, inscrite au commencement de la lettre et répétée à la fin, se détachait nette et lisible.

A Saint-Médous, on prend tout au sérieux. Jamais, dans sa jeunesse M. Charles n'avait écrit de lettres semblables à grand-père, Régine n'avait pas eu de frères. Le désastre leur apparut immense. Mains jointes, la pauvre Marion priait le bon Dieu, tout éplorée, répondant de son mieux aux questions de grand'mère, tandis que les parents affolés couraient chez le notaire et télégraphiaient dans toutes les directions.

En désespoir de cause, on consulta M. de Chauvelas.

Il lut en fronçant ses gros sourcils blancs, le visage si impassible, que Régine ne put s'empêcher de murmurer :

— Oh ! le méchant homme ! Il n'a pas de cœur ! Malheureuse mère que je suis... Personne ne me comprend !..

Quand il eut fini, M. de Chauvelas replia la lettre et dit fort tranquillement :

— Savez-vous, Madame, que j'ai bien lu une centaine de lettres dans ce genre, quand j'étais colonel ! il y en avait même de beaucoup plus émouvantes.

Elle le regarda interdite.

— Oui, continua-t-il, c'est le procédé habituel des jeunes gens pour arracher à leur famille une somme un peu ronde qui leur est utile, ou agréable. Dette de jeu ! l'honneur en péril ! Voilà le père hors de lui. Un revolver... La mère s'affole. Il faut payer tout de suite : on n'a pas le

temps de réfléchir. Vite un emprunt, une hypothèque, une vente désastreuse ! Il y va de la vie de ce pauvre enfant !

Le pauvre enfant a réussi : il recommence. Chaque sacrifice, en lui donnant une nouvelle preuve de la tendresse de ses parents, l'incite à y recourir encore. De gaieté de cœur, il se jette dans d'autres embarras... dont on le tirera encore, toujours... jusqu'à ce qu'il ait tout dévoré. Alors, au lieu d'un jeune homme compromis, il y a une famille ruinée, des parents sans ressources, des petites sœurs sans dot... A choisir, qu'est-ce qui vaut le mieux ?

Régine avait rougi, puis pâli de colère. Elle l'aurait interrompu cent fois si sa petite voix perçante avait espéré dominer l'organe formidable du vieux gentilhomme.

— Alors, Monsieur, s'écria-t-elle impétueusement dès qu'il eut fini, vous prétendez que mon fils joue une indigne comédie pour nous extorquer de l'argent ? Vous doutez de sa parole, de son repentir, de son désespoir ? Vous jugez que sa vie ne vaut pas une misérable somme ! Vous trouvez encore la force de plaisanter devant la douleur d'une mère !...

— Je ne plaisante pas, reprit M. de Chauvelas toujours prompt à s'enflammer. Je n'ai pas envie de plaisanter. Vous me demandez un conseil et je vous le donne, en honnête homme qui a de l'expérience. Une femme ne sait pas... une mère s'alarme... C'est tout naturel. Mais j'ai l'honneur de vous dire, moi, que vos inquiétudes sont vaines, que Lionel n'est pas un garçon à prendre des résolutions désespérées, que ceux qui font de ces choses-là se gardent d'en informer leur famille, et que, si vous donnez là-dedans, vous aurez encore plus d'une fois l'occasion de sauver la vie à votre fils. Et tenez ! je parie que cette lettre n'est pas la première de son espèce que vous recevez.

— Il est vrai que déjà, souvent... commença M. Charles, qu'arrêta un coup d'œil furieux de Régine.

— Et ce n'est pas la dernière non plus. Croyez-moi : allez à Nice, ramenez votre fils, tancez-le vertement, et coupez-lui les vivres jusqu'à nouvel ordre. Sans cela vous êtes perdus. Excusez ma franchise : je suis un vieil ours ; mais votre père, avec plus de ménagements, vous aurait parlé de même.

— Vous avez peut-être raison, murmura M. Charles.

Ces mots achevèrent d'exaspérer Régine. Tout à l'heure si abattue, elle se redressait maintenant, un sourire amer sur ses lèvres minces, une lueur d'acier dans ses yeux secs.

— Vous oubliez une chose, dit-elle, c'est que je tiens à la vie de mon enfant et que l'argent doit partir ce soir par le télégraphe. Je connais Lionel : il est fier, passionné, ardent, comme moi. Il ne survivrait pas à sa déchéance. Sauvons-le d'abord : nous lui ferons la morale après. Lui-même comprendra cette leçon. C'est une erreur passagère, mais au fond il est raisonnable, travailleur, dévoué... Il a un bel avenir devant lui.

— Dieu vous entende, Madame !

— Que voulez-vous dire ?

— Que je regarde, moi, la chose comme beaucoup plus grave ; que Lionel entre dans une mauvaise voie et que, si vous ne l'arrêtez à temps, il fera votre malheur et le sien.

Régine se retourna souple et frémissante comme une vipère.

— Enfin de quel droit venez-vous le blâmer ? cria-t-elle. Vous ai-je demandé votre opinion sur lui ? Est-ce que je ne le connais pas mieux que vous ? Pourquoi cet acharnement contre lui ? Est-ce à vous qu'il impose une gêne ou un effort ? Qu'avez-vous à redouter pour votre part ?

— J'ai à redouter des chagrins bien amers pour une

famille que j'estime et que j'aime, répondit M. de Chauvelas en rougissant violemment. En vous prévenant, j'ai cru remplir un devoir, un devoir très désagréable...

— Nous vous en sommes d'autant plus obligés, dit M. Charles.

Cette approbation porta la colère de Régine jusqu'à la folie. La douceur, la bienveillance, le vernis mondain qu'elle aimait à déployer, s'effaçaient subitement. Il n'y avait plus là qu'une femme furieuse, sans grâce et sans noblesse. Ses joues s'empourpraient, un rictus accusait toutes les petites rides de sa figure, et l'édifice de sa coiffure chancelait. Elle se campa devant M. de Chauvelas et lui cria, sur un diapason aigu :

— N'y a-t-il donc pour ruiner les familles que les folies des jeunes gens qui s'amusent ? Celles des pères de famille qui gaspillent sottement, ne sont-elles pas encore plus désastreuses ? Qu'est-ce qui vaut le mieux ? la légèreté à vingt ans ou l'imprévoyance à soixante ? Dissiper les économies de son père ou le patrimoine de son fils ?

Sous cette insulte directe, le vieux gentilhomme bondit. Jamais on ne l'avait touché à un endroit aussi sensible.

Un tourbillon de colère l'aveugla et lui coupa la parole. Il fit deux pas sur Régine, puis s'arrêta.

Une femme !

Il s'avança sur M. Charles, qui bégayait consterné :

— Ma chère amie !... M. de Chauvelas...

Puis il se souvint de son vieil ami, et s'arrêta net. André lui avait tant pardonné à lui !

Sans regarder Régine, il sortit brusquement en disant à M. Charles :

— J'ai redouté pour vous la ruine d'autant plus que j'ai moi-même expérimenté ses rigueurs et que je me suis fait amèrement les reproches que personne jusqu'ici n'avait songé à m'adresser. Dieu veuille qu'un jour vous n'en receviez pas de plus justifiés !

Toute la journée se passa en démarches, en agitations, en attaques de nerfs. Le notaire promit enfin la somme pour le lendemain et Régine télégraphia à Lionel d'attendre et de compter sur un prompt secours.

Point de réponse.

La nuit s'annonçait horrible. Une crise de sanglots avait interrompu le dîner ; puis Régine s'enferma à double tour dans son appartement et M. Charles arpenta sa chambre jusqu'à minuit.

A cette heure tardive, la sonnette de la rue fit sursauter tout le monde.

Un télégramme sans doute !

En un clin d'œil, Régine, en peignoir, et M. Charles, en pantoufles, se trouvèrent en bas. La porte s'ouvrit et deux hommes entrèrent dans le vestibule.

— Lionel, Lionel ! s'écria la mère défaillante de surprise et de joie.

— Mon ami, mon sauveur, dit Lionel en présentant son compagnon : Jonathan Hills !...

XVIII

Un Américain, rencontré à Nice.

Une connaissance de table d'hôte, peut-être de table de jeu, un inconnu il y a quelques jours, un étranger hier, un frère aujourd'hui.

C'était celui-là même qui, à Monaco, voyant la bourse de Lionel à sec, lui avait passé la sienne, sans façon, avec cette grandeur d'âme excentrique propre à sa race.

Au lieu de se rattraper, Lionel perdit encore et, le soir, il avait deux dettes d'honneur au lieu d'une.

C'est alors qu'il avait écrit la fameuse lettre.

A peine était-elle partie que M. Hills se présentait chez lui, impassible et souriant.

— Vous êtes absolument à bout de ressources. Je puis vous aider, mais il vaut mieux se tirer d'affaire soi-même. Il faut que le jeu vous rende ce que le jeu vous a pris : venez !

Ce singulier ange gardien avait ramené Lionel à la roulette, en lui disant :

— Voilà votre enjeu. Faites comme moi, je ne perds jamais !

La rouge et la noire semblaient, en effet, sortir à sa volonté. Lionel misa sur les mêmes numéros et gagna aussi invariablement qu'il perdait la veille.

Dès que le gain eut atteint le chiffre de ses dettes, M. Hills l'arrêta brusquement :

— Assez ! faites vos adieux à la roulette ; vous n'y reviendrez plus. Jurez-le moi !

Dans l'élan de sa reconnaissance, Lionel jura.

— Du reste, avait ajouté son protecteur, vous repartez ce soir. Je veux vous ramener moi-même à votre famille.

Le jeune homme avait obéi, subjugué, s'arrachant à toute autre influence.

Ce récit amplifié et dramatisé à l'usage des parents, produisit à Saint-Médous une sensation profonde.

— L'excellent ami ! le brave cœur ! répétait Régine dont les nerfs fatigués se détendaient en une joie bruyante. Parle-moi de lui... encore !...

Lionel ajouta quelques détails sur M. Hills. Il avait à Nice une réputation un peu singulière.

Très correct, dépensant beaucoup, connu de tout le monde sans fréquenter intimement personne, rencontré partout, sans qu'on sût au juste d'où il venait, il parlait plusieurs langues, possédait une instruction étonnante, était doué d'une habileté extraordinaire à toutes choses. Il avait remporté le premier prix au tir aux pigeons, battait les Anglais au golf, les Français et les Italiens dans les salles d'armes, passait pour un des meilleurs gentlemen riders, se faisait aimer par toutes les miss sans en courtiser aucune, jouait rarement et gagnait toujours.

Les uns disaient qu'il avait une martingale, d'autres une amulette. On le suspectait par jalousie, mais il était impossible de rien trouver à reprendre dans ses actes ni dans ses paroles.

Les calomnies mêmes restaient absolument vagues.

On lui reprochait de parler peu de son passé, de n'être lié avec personne.

La vérité c'est que sa supériorité, sa richesse, ses succès, excitaient l'envie, et que la noble conscience qu'il avait de son mérite le rendait un peu dédaigneux. Il ne prodiguait ni son affection, ni sa confiance, et les avoir obtenues d'emblée n'en était que plus flatteur pour Lionel.

— Vous m'avez plu tout de suite, avait répondu M. Hills aux excuses et aux remerciements de son obligé. Je me sens pour vous de la sympathie et je vous offre mon amitié.

— Et tu nous l'as amené ainsi... sans le connaître du tout ?... hasarda M. Charles.

Une tempête de récriminations l'assourdit.

Quelle horrible ingratitude! Se défier d'un homme qui vous a sauvé l'honneur! Un homme qui, par ses bons conseils, a rappelé au bien l'enfant prodigue et qui a voulu le ramener lui-même, converti et repentant, dans les bras de sa mère !

La rare noblesse d'âme qui dictait des actions aussi généreuses, ne garantissait-elle pas le caractère de M. Hills et son origine américaine ne légitimait-elle pas suffisamment ce que ses allures pouvaient avoir de bizarre?

Régine passa une bonne partie de la nuit à vanter les mérites de cet homme admirable et le reste à attendre impatiemment l'heure où elle le verrait d'un peu plus près.

La veille il s'était fait tout de suite conduire à sa chambre pour se dérober aux effusions de reconnaissance et ne pas troubler les épanchements maternels.

On avait à peine distingué ses traits et sa tournure sous la casquette et l'ample manteau de voyage dont il s'affu-

blait, et Régine était trop heureuse, trop émue pour l'avoir remercié en termes convenables.

La matinée s'écoula lentement à son gré.

Marion stupéfaite et grand'mère indifférente écoutèrent le récit de la surprenante aventure qui était venue terminer les perplexités de la veille.

— Que ce monsieur doit être bon ! disait la jeune fille, tout heureuse de ce dénouement.

La vue de M. Hills lui causa une légère déception.

Ce n'était pas qu'il fût affligé d'une laideur remarquable. Au contraire ; rien de saillant ne caractérisait son type un peu banal. Une taille moyenne, une tournure assez distinguée, un front légèrement dégarni, un nez droit, une barbe d'un roux indécis, taillée en pointe.

Ce qui donnait à sa physionomie quelque chose de vague, d'indéfinissable, de gênant à la longue, c'était peut-être le lorgnon à verres fumés qu'on eût dit fixé à demeure sur ses yeux, et qui en dissimulait la couleur et l'expression.

— Une habitude, une manie ! disait Lionel, plaisantant là-dessus son ami.

M. Hills parlait avec lenteur, d'une voix inégale, aux inflexions bizarres, — un effet de sa prononciation étrangère. — En revanche, il connaissait à fond toutes les finesses de la langue française. Il savait du reste aussi bien l'anglais, l'allemand, l'italien et l'espagnol.

— D'autres langues encore, peut-être, car il cache ses talents avec un soin, une modestie ! disait Lionel, fier des mérites de son ami.

Une grande réserve semblait, d'ailleurs, le fonds du caractère de M. Hills.

Lionel lui-même ne connaissait pas encore exactement la partie de l'Amérique où il était né, sa famille, son passé ni son âge, presque impossible à définir.

A certains moments, on lui eût donné trente ans à

peine; à d'autres, il en paraissait au moins quarante. Son air, sa figure se transformaient avec une mobilité surprenante, et toujours il restait en lui quelque chose de vague, d'insondable, qu'on ne pouvait pénétrer jusqu'au fond.

— Qu'il est laid ! avait dit grand'mère, quand elle l'avait vu pour la première fois, exprimant ainsi une impression défavorable qu'elle ne pouvait analyser.

Marion se raidissait contre cette même impression.

Elle comprenait mieux que grand'mère le service rendu à Lionel et ne devait pas juger sévèrement celui qui avait fait du bien à son frère.

M. Hills, qui paraissait décidé à ne pas abandonner encore son protégé, se laissait retenir à Saint-Médous par les instances de M. et de Mme Calvi. Régine s'était prise pour lui d'un véritable engoûment. Un homme de génie qui comprenait son Lionel !

D'abord elle lui parla de son fils à cœur ouvert, puis, touchée de la manière délicate dont il entrait dans ses vues, elle en vint à d'autres confidences.

En affaires, il était d'une entente prodigieuse. M. Charles avait un petit procès au sujet duquel son avocat lui adressa une consultation. M. Hills, mis au courant, déclara que la consultation était absurde.

— Voilà ce qu'il faut faire, expliqua-t-il, citant de mémoire les articles du code, entrant dans les détails de procédure, comme s'il eût vécu toute sa vie au Palais.

— Comment se fait-il que vous ayez étudié si à fond la loi française ? demanda M. Charles émerveillé.

— Il faut bien savoir un peu de tout !

C'était sa réponse, évasive et modeste, chaque fois qu'on s'étonnait de ses connaissances approfondies sur les sujets les plus divers.

On suivit son conseil et le procès fut gagné. En même

temps, M. Calvi-Segrais tentait et réussissait, sur ses avis, une opération de bourse très fructueuse.

L'Américain avait abasourdi Grazan, par ses remarques en visitant la fabrique.

Au bout d'un quart d'heure, il la connaissait aussi bien que le propriétaire lui-même.

Ceci était bien, cela médiocre : telle machine comportait un perfectionnement, telle autre nécessitait un trop grand nombre d'ouvriers.

Il louait ou blâmait avec l'impartialité d'un connaisseur, il mettait le doigt sur les observations que Grazan avait faites souvent à part lui, et résolvait d'un mot des problèmes que l'industriel roulait dans sa tête depuis longtemps.

— Ah ça ! mais vous êtes donc de la partie ? ne put s'empêcher de crier celui-ci.

M. Hills déclina cet honneur avec son éternel sourire plein d'énigmes.

Il était aussi « de la partie » quand il causait avec les vignerons et les laboureurs, quand il visitait les tuileries et les manufactures des environs, quand il parlait médecine avec le docteur, archéologie avec les membres de la société des « Amis des Arts » d'Auch, banque avec le banquier, guerre avec le général et même théologie avec le curé.

— Mais comment, si jeune, avez-vous eu le temps d'apprendre tant de choses ? lui demandait Régine.

— J'ai commencé de bonne heure !

Elle n'osait insister et bâtissait un roman. Il avait dû rester orphelin dès l'enfance, éprouver de grands malheurs qu'il n'aimait pas à rappeler.

Jamais il ne parlait de ce qu'il ferait en quittant Saint-Médous. Évidemment il n'avait pas de « home », pas de famille.

— Nous lui en tenons lieu, pensait Régine. C'est pour-

quoi il s'est attaché à nous si vite. Les Américains n'ont pas de préjugés. Qu'importe qu'on se soit rencontré tardivement dans la vie, quand on se convient? L'amitié a-t-elle donc besoin pour naître de plus de temps que l'amour, et les amis les plus anciens sont-ils toujours les meilleurs?

M. Hills était depuis deux mois à Saint-Médous et on ne pouvait l'entendre parler de départ. Que deviendrait-on sans lui?

Avec l'Américain la paix et la prospérité étaient entrées dans la maison : Régine ne faisait plus de scènes, Lionel ne faisait plus de sottises. Une autorité invisible paraissait guider tous les esprits et même agir sur les événements.

Tout réussissait à cet homme et on ne s'étonnait plus quand il disait flegmatiquement :

— Je ne me trompe jamais !

— Je commence à croire à la martingale et aux amulettes, répétait M. Charles, plaisantant à moitié.

Son hôte le fascinait et l'effrayait à la fois.

La manière brusque dont il s'était introduit dans son existence, la place qu'il y avait prise, sans aucun titre, lui causaient un vague malaise.

Peut-être aussi l'intelligence prompte et sûre de M. Hills excitait-elle un peu sa jalousie masculine. Mais sa faiblesse se trouvait bien de cette direction qui s'imposait à lui ; il ne savait plus s'y soustraire, il aurait eu de la peine à s'en passer.

Quant à Lionel, il ne jurait que par M. Hills. Son amitié allait jusqu'au fanatisme, sa soumission jusqu'à l'esclavage.

Un mot de l'Américain, un désir à peine exprimé modifiaient instantanément les opinions, les théories, les goûts et les habitudes de son disciple.

Plaire à M. Hills, être approuvé par M. Hills, lui ressembler, le copier dans les moindres détails était devenu la seule ambition du jeune homme.

Il trouvait Saint-Médous charmant, puisque M. Hills y prolongeait son séjour, il se levait à cinq heures du matin parce que M. Hills était matinal, ne fumait plus, parce que celui-ci tenait le tabac pour malsain, devenait sérieux, et tâchait de graver dans sa pauvre petite tête les multiples connaissances de son ami.

A voir cette transformation, il était incontestable que l'exemple et l'amitié de M. Hills fussent salutaires à Lionel.

Chez grand'mère, l'étranger n'était pas apprécié à sa valeur.

— Quand donc s'en ira-t-il ? pensait Marion, avec une ingratitude qu'elle se reprochait, car elle eût été bien embarrassée de formuler une plainte contre lui.

Elle le voyait peu, ne quittant guère la vieille maison, et il se montrait toujours très aimable pour elle et pour grand'mère.

Une ou deux fois il avait rencontré les Chauvelas et, d'emblée, le vicomte l'avait pris en grippe.

— Ne le mettez pas sur mon chemin ! disait-il avec cette énergie féroce qui caractérisait ses moindres discours. Je lui ferais sauter son lorgnon de dessus le nez ! Un homme dont on n'a jamais vu les yeux ! A vous dire ma franche pensée, ce ne peut-être qu'un chevalier d'industrie.

— N'aurait-il pas fait un pacte avec le diable? se demandaient les domestiques, très méfiants, en retournant avec suspicion les pièces d'or que M. Hills semait parmi eux à profusion, comme si elles eussent coulé de source. Au fait, de quelle religion est-il?

Personne n'aurait pu le dire au juste.

M. Hills appartenait évidemment à une des sectes innombrables engendrées par la Réforme et qui, en Amérique, se sont divisées et accrues à l'infini de toutes les conceptions bizarres qui peuvent fermenter dans un

cerveau cherchant la vérité hors de l'unique voie où elle se trouve.

Une fois seulement, M. Hills avait visité l'église, en curieux, sans grande attention, comme pressé d'en sortir.

— Je n'aime pas ces vieilles basiliques, avait-il dit à M. Calvi qui voulait lui en faire admirer les curiosités. Ce que vous appelez le beau, je l'appelle l'inutile : l'art est une absurdité, l'idéal une folie. Rien n'est vrai, que ce que l'on voit, ce que l'on touche, ce que l'on utilise. Tout le reste n'existe pas.

— Seriez-vous matérialiste ?

— Je ne dis pas cela.

Jamais il ne se rangeait dans un parti, jamais il ne soutenait une cause déterminée, jamais il ne discutait avec personne.

Il était trop poli ou trop indifférent.

En province, cela plaisait. Son originalité amusait sans froisser et son intelligence supérieure en imposait.

On ne voit pas tous les jours dans le Gers un étranger de cette distinction, un homme qui connaît tout, qui a été partout, qui raconte des histoires capables de défrayer pendant six mois les conversations du département et qui est, en outre, jeune, aimable, riche à millions.

L'imagination gasconne allait son train.

M. Hills était un de ces Crésus d'Amérique qui ont remplacé, dans la légende dorée, le milord traditionnel : un nabab échoué à Saint-Médous par un heureux et singulier caprice.

On comptait sur lui pour faire la fortune du pays ; on lui prêtait l'intention d'acheter toutes les terres qui étaient en vente, d'épouser toutes les demoiselles à marier. Dans cette contrée pauvre, ses largesses multipliées faisaient un grand effet.

La vérité est qu'il ne refusait jamais l'aumône à un

mendiant et récompensait généreusement le plus petit service ; qu'il avait fait venir à Saint-Médous sa charrette anglaise et deux chevaux de selle, et qu'il reconnaissait l'hospitalité reçue en comblant ses hôtes d'attention et leurs amis de politesses.

Patronné par les Calvi-Segrais, il recevait partout le meilleur accueil.

Bien que peu de mois se fussent écoulés depuis la mort de grand-père, Régine éclaircissait deja son deuil et rouvrait son salon. Elle ne pouvait faire mourir d'ennui son hôte et son fils. Elle était trop heureuse que Lionel s'accommodât de la vie de famille, pour la lui rendre insupportable en privant ce pauvre petit des plus innocents plaisirs.

Devant ces raisons, M. Charles s'était incliné. Il s'efforçait de ne pas se détacher en noir dans la gaieté générale, de recevoir de son mieux les invités dont on l'embarrassait, et de s'amuser dans les parties où on le trainait et où l'image de grand-père le suivait constamment. On s'assemblait chez lui, on dînait, on riait, on jouait au lawn-tennis sur sa pelouse.

A travers la haie qui séparait les deux jardins, Marion voyait de chez grand'mère les robes claires s'agiter sur l'herbe verte, les camps se former, M. Hills et Lionel, en costume de flanelle blanche, discourir au milieu des groupes et distribuer les raquettes. Puis les balles s'élevaient en l'air au milieu des hourras ou des exclamations dépitées. Quelques-unes, franchissant la clôture, roulaient jusqu'aux pieds de la jeune fille.

Cette gaieté lui faisait mal. Aucune convoitise enfantine ne l'attirait là-bas, où l'on s'amusait. Elle avait beau se raisonner, il lui semblait que la mémoire de grand-père devait souffrir de cet oubli si prompt.

Il lui avait fallu des prodiges d'habileté et de gentillesse

pour rester à l'écart de ces plaisirs bruyants sans froisser personne.

— Tu ne peux cependant, à ton âge, t'ensevelir indéfiniment dans des crêpes, disait sa mère. Il faut que je te mène dans le monde.

— Elle est encore bien jeune, alléguait M. Calvi. Et puis, qui donc s'occuperait de ma mère en son absence?

L'argument était sans réplique. Personne ne se souciait de tenir compagnie à la vieille dame, qui avait maintenant de véritables exigences d'enfant gâté, et dont sa petite fille seule pouvait venir à bout.

On laissa Marion tranquille jusqu'à l'automne dans sa robe noire qui lui donnait un air grave et doux de petite religieuse, la faisait encore paraître plus frêle et plus menue, et accusait le ton doré de ses cheveux et les nuances délicates de son teint de blonde.

Mais, par une belle matinée de septembre, Régine arriva triomphante et radieuse, suivie de sa femme de chambre qui portait un grand carton.

— Cette fois, je t'enlève, c'est décidé! Nous avons un lunch : M. Hills a organisé des tableaux vivants. Tu t'amuseras comme une reine. Si tu continues à te cacher, on croira que je te séquestre, comme les mères qui ont peur que leurs filles ne les vieillissent. Une si petite fille que toi, quand j'ai mon grand Lionel !

Régine riait, mais son ton n'admettait pas de réplique.

— Ton deuil est fini depuis avant hier et je t'ai fait la surprise d'une toilette de Paris. Voilà qui fait sourire les jeunes filles.....

Elle fit une pause ; mais Marion ne souriait pas.

— Vous êtes trop bonne, maman, je vous remercie, je vous remercie beaucoup.

Grand'mère tendait les bras vers le paquet.

— Montrez-moi!...

La femme de chambre déballait avec une dextérité

professionnelle, une robe de foulard mauve très élégante qu'elle étala complaisamment.

Marion fut habillée en une minute.

— C'est que cela lui va très bien, répétait Régine avec une surprise peu flatteuse pour sa fille.

Grand'mère passait ses doigts sur l'étoffe soyeuse.

— C'est bien joli... mais j'aime mieux ta robe noire.

— Moi aussi, murmura Marion, quand sa mère fut partie, en se blottissant dans les bras de grand'mère, sans crainte de froisser les dentelles de son corsage.

A l'heure dite, elle se trouva chez sa mère. Quelques personnes étaient déja arrivées.

— Va, mon enfant, lui dit Régine en la baisant au front avec une agitation inaccoutumée. Monsieur Hills, donnez-lui donc le bras pour entrer au salon. Amuse-toi bien, et surtout sois très aimable pour Mlle Camille Grazan.

— Oui, Mademoiselle, répéta M. Hills, appuyant fortement sur les mots avec son accent étranger, soyez très aimable pour Mlle Grazan. Cela ne vous sera pas difficile.

XIX

Marion connaissait à peine la fille de Grazan.

Malgré son aplomb naturel et le titre que lui créaient ses relations avec M. Charles, l'industriel n'avait jamais osé se présenter chez le vieux M. Calvi-Segrais. Celui-ci, bien que très tolérant et très charitable, ne se serait pas prêté à un rapprochement. Marion le savait : elle savait que son grand-père n'estimait pas M. Grazan, et, sans se demander pourquoi ses parents le recevaient, elle mettait ses soins à l'éviter. Du reste, ce gros homme apoplectique, aux manières triviales et à l'œil faux, lui inspirait une répulsion involontaire.

Elle ne se sentait pas attirée non plus vers Mme Grazan, très vieille, très fardée, très prétentieuse, ni vers Mlle Camille, une grande fille de vingt-trois ou vingt-quatre ans, aux épaules carrées, aux cheveux tirant sur le roux, au visage coloré, aux traits gros et communs. Avec des toilettes tapageuses et une dot considérable, Mlle Grazan passait cependant pour une beauté, et elle avait trouvé déjà nombre d'épouseurs riches ou titrés.

Mais jusqu'ici, poursuivant un rêve mystérieux, Mlle Camille avait repoussé tous les prétendants.

Élevée dans une pension de Paris, elle avait vécu très peu à Saint-Médous ; assez toutefois pour s'apercevoir du discrédit qui s'attachait à son nom.

Les Grazan étaient venus à Saint-Médous avec une réputation louche, et depuis, maintes histoires avaient circulé sur leur compte. Bien qu'ils habitassent le pays depuis vingt ans, cette malveillance générale subsistait toujours, mais on la leur témoignait moins. L'âge avait atténué le mauvais genre de la femme, et le mari ne professait plus aussi haut ses opinions démagogiques et antireligieuses. Depuis quelque temps même, ils avaient changé d'attitude et semblaient s'efforcer de désarmer l'opinion publique à force de politesses et de courbettes. Ils s'enrichissaient tous les jours et nombre de bonnes familles s'appauvrissaient depuis le krach de l'Union générale. Ils avaient rendu quelques services et essayaient de s'insinuer partout. A les voir se mettre en avant, on s'habituait à eux. L'exemple des Calvi-Segrais autorisait les concessions. Personne n'estimait les Grazan, mais beaucoup les toléraient, et Régine pouvait les inviter maintenant sans craindre qu'on leur fît un affront public.

Quand Marion arriva au bras de M. Hills, Mlle Camille Grazan était mêlée à un groupe où se trouvaient très peu de femmes et plusieurs hommes. On eût dit qu'elle avait reçu la même consigne : « être aimable » car, tout de suite, elle quitta ses interlocuteurs et s'en fut au-devant de Marion la main tendue.

Avant que Marion eût fini une petite phrase gentille, Mlle Grazan lui débitait déjà mille gracieusetés. Elle était si heureuse de la voir ! On l'avait tant réclamée cet été ! C'était bien mal de se cacher ainsi ! Aimait-elle le lawn-tennis? Mlle Camille venait d'en faire installer un chez son père. Elle comptait sur Marion pour l'étrenner.

Et, tout en parlant, elle gardait dans sa main épaisse et large les petits doigts de Marion, surprise de tant de cordialité et ne sachant comment y répondre.

— Allons, je vois que vous serez bonnes amies, dit Lionel qui passait.

Les bras croisés, M. Hills assistait à ce tournoi de politesse.

Bienveillance ou raillerie, il semblait s'en amuser infiniment.

Cette figure sans regard gênait Marion. Pourquoi restait-il là ? Elle fit un pas pour s'éloigner, suivie de Camille qui s'accrochait à elle.

Bientôt Camille aussi l'embarrassa. D'abord elle était trop grande : Marion ne lui arrivait qu'à l'épaule et ne lui parlait qu'en levant la tête avec effort. Ensuite elle était vraiment trop aimable. Elle étourdissait sa compagne de protestations, de récits et, déjà, de confidences, dans un coin du boudoir où elle la tenait prisonnière.

Plusieurs petits salons, affectés à différents usages et communiquant entre eux par des baies ou des portières, avaient remplacé, grâce à l'ingéniosité de Régine les trois vastes pièces dont se conposait jadis le rez-de-chaussée. C'était plus commode pour les réceptions d'aujourd'hui où chacun n'a d'autre souci que de rejoindre les personnes de sa connaissance, de former de petites coteries, de se réserver des *a parte* et de filer à l'anglaise; où la maîtresse de la maison, flattée de ce qu'on agisse chez elle comme dans un endroit public, est déchargée du soin de veiller au bien-être de ses hôtes et, pour cela, de les tenir sous son coup d'œil vigilant.

D'un côté, les hommes péroraient, de l'autre, les mamans cancanaient et, un peu plus loin, jeunes gens et jeunes filles minaudaient chacun dans leur genre.

Régine avait convié tout ce qui, à quinze kilomètres à

la ronde, était susceptible de figurer dans un salon : son « cercle intime » comme elle disait.

Marion connaissait de vue chaque invité, presque personne en particulier. Depuis que les grands-parents étaient devenus vieux, leur maison, toujours un peu fermée, ne s'ouvrait plus qu'à de rares amis, et Marion avait été jusqu'alors une si petite fille qu'on ne songeait guère à s'occuper d'elle.

A force de vivre dans le silence et la solitude, elle étai devenue un peu sauvage.

Il y avait maintenant autour d'elle trop de monde, trop d'agitation, trop de frou-frou. Le bruit des conversations entrecroisées lui faisait bourdonner les oreilles, l'empêchait de suivre ce que disait Camille Grazan et de trouver quelque chose à lui répondre. Elle n'osait la quitter et craignait, en se laissant ainsi accaparer, d'être malhonnête pour les autres invités. Et puis, de la porte où M. Hills était adossé, elle voyait toujours ce lorgnon noir braqué sur elle, ce qui lui causait un malaise insurmontable.

Enfin quelqu'un s'arrêta devant elle et l'accosta. C'était le marquis de Grandcroix, l'ami de M. de Chauvelas : très pur dans ses principes, mais vieux garçon, aimant le mouvement, la gaîté et ne se refusant jamais une distraction innocente.

— Comment c'est vous, ma petite Marion ! Mademoiselle Marie ! veux-je dire. Je vous croyais définitivement cloîtrée, comme la Belle au Bois-Dormant. Par quel heureux hasard vous êtes-vous donc décidée à nous honorer de votre présence aujourd'hui ?

Cette voix franche dissipa l'espèce d'engourdissement qui s'emparait de Marion. La figure souriante du marquis s'interposait entre elle et le lorgnon de M. Hills. Camille Grazan, rendant à peine au nouveau venu son salut léger, s'en allait, majestueuse mais l'air un peu gêné.

On l'entendit bientôt rire avec de grands éclats dans un groupe très animé.

Les Grazan comptaient M. de Grandcroix parmi les irréconciliables, dont on ne pouvait se venger que par un dédain apparent.

— Vous avez l'air fatigué ! disait paternellement le marquis à Marion.

— J'ai un peu mal à la tète.

— Déjà !... C'est la société de Mlle Grazan ! Quel genre, mon Dieu !... quelle toilette !... On dirait un paon faisant la roue.

Marion ne put s'empêcher de trouver aussi que Mlle Camille, avec sa robe de soie bleu criard, constellée de pastilles jaunes et son corsage pailleté de jais multicolore, rappelait un peu l'oiseau en question.

— Venez rejoindre mes nièces, ajouta le marquis, la conduisant près de deux bonnes joufflues en robes de mousseline blanche, très simples, un peu rustiques, qui l'accueillirent avec des transports de joie.

Leur naturel, leur gaîté naïve la remirent tout à fait. Elles s'amusaient de si bon cœur que Marion finit par s'amuser aussi pour leur faire plaisir.

Les tableaux vivants, organisés par M. Hills, les émerveillèrent quoiqu'elles ne comprissent pas très bien les sujets de plusieurs, empruntés à des pièces de théâtre d'actualité.

Camille Grazan se distingua.

Elle figurait dans presque tous avec de splendides toilettes et un superbe aplomb.

— Qu'elle est belle ! disaient les joufflues, sans malice.

Elles admirèrent aussi beaucoup Lionel, qui, en général, faisait pendant à Camille.

On le vit à ses genoux dans *Roméo et Juliette*. Il lui plongea son épée dans le cœur dans *Carmen* et dansa la pavane avec elle à la cour de Henri III.

— Comme ils sont habiles ! répétaient les joufflues.

Régine mit le comble à leur enthousiasme en leur apprenant que M. Hills avait préparé tous les décors, dessiné tous les costumes et confectionné de ses mains, de ses propres mains, la coiffure russe que portait Camille au sixième tableau.

— Mais c'est un homme universel ! s'écriaient les joufflues. Es-tu heureuse, Marion, de l'avoir sous la main ! Je voudrais bien qu'il vînt chez nous. Il nous apprendrait toutes sortes de choses. C'est un trésor !

Le succès de M. Hills égala donc presque celui de Camille et de Lionel. Modeste, il recevait les félicitations, promettait de faire mieux une autre fois, donnait des explications, des conseils, très écouté, très entouré, tandis que M. Charles errait comme une âme en peine, faisant de son mieux pour se mettre à l'unisson de tout cet entrain, et sentant, du reste, sa place de maître de maison remplie par un autre à la satisfaction générale.

On discutait les tableaux vivants.

— Parfait ! disait M. de Grandcroix, sauf une réserve. Votre Samson était trop petit.

— Je le savais bien, affirmait Lionel. On m'a pris faute de mieux, mais je ne suis pas de taille à faire un Samson.

— Tu es pourtant d'une taille au-dessus de la moyenne, observa Régine, piquée.

— Bah ! s'écria le marquis, il lui fallait une tête de plus. Il fallait un homme très grand, très fort ;... comme qui dirait Henri de Chauvelas...

Il avait parlé sans réfléchir dans l'excitation de la causerie. Il n'ignorait pas que M. de Chauvelas était en froid avec les Calvi-Segrais, et qu'Henri ne se serait jamais prêté à jouer la comédie avec Mlle Grazan.

Elle aussi le savait et ce nom seul la fit rougir de dépit.

— M. Henri de Chauvelas ! répliqua-t-elle d'un ton iou-

cereux. Oh ! on n'aurait pas pu lui demander cela ! Il lui serait pénible de figurer en public. Un estropié ! Un infirme !

Marion eut un sursaut : la sensation qu'elle venait de recevoir un soufflet

Elle trouva subitement Camille Grazan affreuse et méchante, lui lança un regard indigné et fit de son côté un mouvement brusque. Elle ouvrait la bouche pour lui répondre, quand tout près d'elle une voix railleuse chuchota :

— Allons ? ne prenez pas les choses si vivement, dès qu'il s'agit de votre ami. Pouvez-vous contester d'ailleurs qu'il ait un bras en assez mauvais état ?

Marion se retourna, mais déjà M. Hills s'éloignait.

Comment cet homme avait-il du deviner ce qui se passait en elle ? Une terreur superstitieuse la prit et lui coupa la parole. D'ailleurs, on parlait déjà d'autre chose, et la phrase de Camille avait passé inaperçue dans ce brouhaha.

Malgré les efforts des joufflues, Marion resta triste tout le reste de l'après-midi.

Le souvenir d'Henri de Chauvelas la hantait. Elle pensait de lui des choses qu'elle n'avait jamais pensées.

On ne réfléchit guère sur ceux qu'on a toujours vus et qui font partie intégrante de votre existence. On sait à peine, surtout quand on est jeune, si ses parents, ses frères et sœurs sont beaux ou laids, spirituel ou stupides, ordinaires ou ridicules.

Ils sont siens ; on les respecte ou on les aime, on ne les juge pas plus qu'on ne se juge soi-même, et il faut, pour dissiper cet aveuglement, heureux ou malheureux, beaucoup de temps ou des circonstances particulières.

Marion, qui considérait Henri de Chauvelas comme un frère, l'aimait sans rechercher ses titres à cette affection ; maintenant, pour la première fois, elle envisageait tout ce que l'existence d'Henri avait eu d'anormal, de pénible et

de méritoire. Elle le comparait à ces hommes qui l'entouraient, et elle s'apercevait qu'il ne leur ressemblait pas. Elle cherchait en vain chez eux cette distinction naturelle, cette noble simplicité de langage et de manière, cette bonté intelligente, perçant dans chaque parole, que, chez lui, elle n'avait pas encore songé à admirer.

— Qu'importe qu'il ait été blessé à la guerre, qu'il ne soit pas riche, qu'on ne s'occupe pas de lui ? il n'y a personne qui le vaille, personne qui ait fait tout ce qu'il a fait, qui soit capable de le faire, personne qui soit doué d'un pareil talent, pas même M. Hills ! se disait-elle avec un sentiment d'orgueil qui la consola de l'affront de tout à l'heure et lui sembla, envers Henri, la secrète réparation de l'injure ignorée.

Quand cette fatigante après-midi fut enfin terminée, que les Grazan, restés les derniers, furent repartis dans leur voiture à huit ressorts. Marion, qui rentrait pressée chez grand'mère, eut l'agréable surprise d'y rencontrer les Chauvelas.

Elle serra la main d'Henri avec une émotion inaccoutumée. Il lui semblait devoir à son ami une consolation à des chagrins qu'elle devinait, un témoignage d'admiration pour des vertus qu'elle venait seulement d'apprécier.

— Comme il a dû souffrir, et qu'il a de mérite ! pensait-elle, ne pouvant détacher ses yeux de la figure d'Henri où elle croyait découvrir, une expression soucieuse.

— Que tu as été longtemps absente ! qu'as-tu fait ? demanda grand'mère plaintive.

Marion entama un récit confus. Elle ne pouvait s'empêcher d'observer Henri et de continuer ses remarques, ce qui la troublait.

Il s'en aperçut.

Lui aussi la regardait avec une attention particulière. Il ne lui avait pas vu encore le teint si animé, les yeux si brillants.

Il devint silencieux ; elle se taisait aussi, et grand'mère, d'un accent monotone, disait des choses décousues.

M. de Chauvelas discourait avec véhémence sur le marquis de Grandcroix, les réunions de jadis et l'ennui de rencontrer certaines gens dans le monde.

Il continua, pour l'édification de son fils, tandis que tous deux regagnaient leur logis, et conclut :

— Cette pauvre Marion ! Ce cher petit ange ! Cela me ait mal de penser qu'on place auprès d'elle des gens comme ces Grazan... comme leur monsieur Hills.

Henri tressaillit, et d'une voix altérée :

— Cet homme, mon père... moi, je le déteste !

XX

Les chevaux piaffaient dans la cour.

Trois fois déjà, M. Charles s'était soulevé puis rassis sur son fauteuil, avait repris puis reposé ses gants et son chapeau à haute forme.

Comment se trouvait-il là, habillé, prêt à partir, engagé pour ainsi dire d'honneur à ne plus reculer.

Les choses s'étaient précipitées de telle sorte qu'il en restait encore étourdi.

Le mois dernier, il entrevoyait...

La semaine précédente, il redoutait...

Ce n'étaient que des projets en l'air, et il jugeait encore inopportun de les discuter, comptant sur les circonstances pour les déjouer sans son entreprise, et se réservant de faire montre d'autorité quand le moment serait venu.

Le moment était venu, tout à coup.

Deux jours auparavant, Régine et Mme Grazan, dans une effusion subite, s'étaient comprises à demi mot.

Hier, Lionel avait fait sa déclaration à Camille.

Aujourd'hui, M. Calvi devait aller demander à M. Grazan la main de sa fille.

Pris par surprise il s'était cabré d'abord.

Il avait fait la veille une scène épouvantable qu'il commença en parlant de ses droits, de son autorité, de son véto, et que Régine finit en le traitant de fou, de père dénaturé, de tyran et de nigaud.

Puis elle lança cette apostrophe pathétique :

— Ils s'aiment !!

Respectueux, mais ferme, tenace et persuasif, larmoyant au besoin, Lionel seconda sa mère admirablement.

Son père semblait affectionner les Grazan : comment deviner que leur alliance lui répugnât ? Il était trop tard pour rompre maintenant ; son cœur et sa parole se trouvaient engagés.

M. Charles se sentait faiblir : il demanda du temps, il en appela à M. Hills.

Conciencieux et désintéressé dans le conflit, l'Américain répondit flegmatiquement :

— Si c'est bien, dites oui ; si c'est mal, dites non. Une nuit suffit pour toutes les réflexions. Vous savez mieux que personne à quoi vous en tenir et vous avez la responsabilité du malheur ou du bonheur de votre fils.

Cette réponse accrut encore les incertitudes de M. Calvi-Segrais.

Refuser était grave ; consentir, hors de question ; temporiser impossible.

Il passa la nuit à réfléchir et à s'adresser des reproches. Depuis quelques années, il s'était laissé arracher des concessions, des petites lâchetés qui lui répugnaient, mais qu'il excusait ainsi :

— Cela n'engage à rien.

Qu'importait de voir Grazan, de le couvrir de son indulgence et d'user de lui en retour ?

Mais le faire entrer dans sa famille, unir leurs noms, leurs réputations, descendre à son niveau pour un intérêt

vil... car Lionel n'aimait pas, ne pouvait pas aimer cette jeune fille commune et mal élevée !

Dans les veines de M. Charles, le sang de grand-père et de ses aïeux, ce sang si pur de bons chrétiens et d'honnêtes gens, se révoltait, protestant contre cette honte.

Il supposait aisément et se répétait ce qu'aurait dit et pensé grand-père. Dans le calme et le silence de la nuit, son devoir de chef de famille lui apparaissait clair, absolu, nettement tracé par ses devanciers, et il jura de s'y conformer.

Il comptait sans le jour qui revenait, sans la figure inflexible de Régine, l'éclat d'acier de ses prunelles bleues, l'âpreté de ses paroles, la fatigue de ses raisonnements intarissables.

Il avait abdiqué sa liberté depuis trop longtemps : il n'était plus de force à la ressaisir, à lutter contre la mère et le fils, ligués ensemble contre lui. Ces voix impérieuses ou suppliantes étouffaient la voix qui parlait au-dedans de lui-même. Ces volontés subjuguaient et remplaçaient la sienne, le persuadant et le contraignant à la fois, ne lui laissant plus la faculté de réfléchir ni de se rendre compte.

A présent encore, à la dernière minute, il essayait de reculer.

— Non... pas aujourd'hui... Je ne veux pas !

— Allons, mon ami, les chevaux s'impatientent !

Une protestation qu'il avait dans la gorge ne sortit pas et il laissa Régine passer son bras sous le sien et l'accompagner jusqu'à la voiture.

Elle souriait, et Lionel, s'approchant, dit à M. Calvi-Segrais :

— Mon père, mon bon père... que je vous remercie !

Penché à sa fenêtre, M. Hills qui s'était tenu discrètement à l'écart pour ne pas gêner ces discussions de famille, lui faisait un petit signe d'encouragement.

Machinalement, M. Charles monta en voiture.

A peine avait-il fait quelques tours de roue qu'il eut envie de donner ordre au cocher de revenir.

Oui, mais que dirait Régine? Quelles scènes! Quelles tempêtes! Quel scandale, peut-être! Lionel était majeur, bien décidé : il se passerait de son consentement.

Il hésita.

Comme les chevaux allaient vite, ce jour-là !

Déjà, il se trouvait devant le château Grazan.

Debout sur le seuil, le maître de céans paraissait l'attendre, et, au débarqué, avec une étreinte particulièrement affectueuse :

— Mon cher voisin, dit l'industriel d'un ton significatif, qu'est-ce qui me vaut le plaisir de cette bonne visite ?

. . . .

Pâle comme un mort, M. Calvi rentra chez lui moins d'une heure après.

— Tu as échoué ! s'écria Régine en le voyant.

— J'ai réussi ! répondit-il.

Puis, s'enfermant dans sa chambre devant le portrait de grand-père, il sanglota comme un enfant.

. . . .

M. Hills félicitait Régine et Lionel.

Jusqu'alors, la discrétion lui imposait le silence, mais, à présent que le sort en était jeté, il pouvait louer hautement leur indépendance d'esprit, leur sens pratique, leur énergie persévérante.

Eux savouraient ses éloges, fiers de leur œuvre, ne s'apercevant pas qu'ils s'étaient bornés à mettre en pratique les théories d'un autre, à recevoir ses inspirations, à se laisser diriger par une main adroite et invisible.

Régine triomphait.

Son fils atteignait le but qu'elle avait poursuivi en vain pendant sa vie entière; il aurait de l'argent, beaucoup d'argent tout de suite... plus encore après son beau-père.

— Et celui que je gagnerai avec le sien! continuait Lionel dévoré de la même folie, de cette soif qui augmente à mesure qu'on la satisfait. Nous ne réussissions à rien parce que nous n'avions pas la mise de fonds indispensable pour les grosses affaires. N'est-ce pas, Hills? Maintenant, vous verrez!

— Camille a cinq cent mille francs de dot, dit Régine avec orgueil.

— Oui, soupira Lionel, mais Grazan garde le capital et n'en sert que la rente.

M. Hills eut un geste imperceptible et répondit tranquillement.

— Cela ne m'étonne pas. J'ai toujours pensé que votre futur beau-père était un homme sage, prudent..... et apoplectique, ajouta-t-il, à part lui, avec son sourire de *méphisto*, comme disait M. de Chauvelas.

. . . .

Restait à informer grand'mère et Marion, et, sans savoir pourquoi, Régine remettait cette communication de jour en jour.

Elle finit par en laisser le soin à M. Calvi-Segrais, qui lui-même hésita pendant quarante-huit heures.

— Avez-vous une mauvaise nouvelle à nous dire, papa? demanda Marion, dès qu'il eut entamé de vagues préliminaires.

Elle le trouvait depuis plusieurs jours défait, abattu, et s'inquiétait.

— Non... une bonne nouvelle au contraire. Chère maman, notre Lionel se marie.

Le cœur de grand'mère se réveilla à ces paroles.

— Il se marie? répéta Mme Calvi, tandis que, pour la première fois depuis la mort de grand-père, une lueur d'intérêt rendait à sa physionomie l'ancienne expression. Il se marie! avec qui donc?

— Avec Mlle Camille Grazan, balbutia M. Charles.

— Qu'est-ce que tu dis ? reprit grand'mère, prêtant l'oreille qu'elle commençait à avoir un peu dure.

— Il épouse Mlle Camille Grazan.

— La fille de M. Grazan ?

— Sa fille...

— C'est impossible.

Grand'mère s'était levée toute droite, laissant tomber son tricot.

Son teint pâle se colorait, une flamme vacillait dans ses yeux éteints.

L'intelligence se ravivait.

— Tu me trompes, tu te fais un jeu de te moquer de moi.

Un moment rappelée par son devoir maternel, l'âme de grand'mère était revenue de ces parages mystérieux où elle errait maintenant à la recherche du cher disparu.

— Explique-toi, reprit-elle sévèrement.

M. Charles se crut retourné au temps lointain de son enfance, où, lorsque cette douce voix prenait des accents sévères, il se sentait bouleversé, car, pour que sa mère le grondât, il fallait qu'il eût commis une bien grande faute.

A quatorze ans, un jour, entraîné par de mauvais camarades, il s'était laissé aller à franchir le seuil prohibé du café Saint-Médous. Il avait frissonné quand elle lui demanda compte de son temps ; ce frisson le reprenait.

Mais la lueur s'éteignait déjà.

Grand'mère retomba dans son fauteuil disant encore avec beaucoup d'énergie :

— Grand-père ne le veut pas, il le défend !

Elle répéta plus faiblement :

— Il le défend.....

Puis elle se tut dans une désolation confuse, ne sachant

même plus pourquoi un flot de larmes baignait son vieux visage.

Et M. Charles s'en alla, navré de cette douleur inconsciente, saisi de pressentiments funestes, n'osant plus regarder en face sa vieille mère et sa petite Marion qui pleuraient en silence.

XXI

Il avait bien fallu que M. Hills restât encore à Saint-Médous pour veiller au contrat, choisir la corbeille et accompagner son ami à l'autel.

Mais, malgré tous ses soins ingénieux, la noce ne fut pas très gaie.

Le deuil récent servait de prétexte au petit nombre des invités. En général, le mariage de Lionel avait causé une surprise pénible et beaucoup de gens ne voulaient pas y assister.

Le marquis de Grandcroix allégua sa goutte ; M. de Chauvelas, auprès duquel M. Charles vint tenter une réconciliation, refusa net de servir de témoin, jeta feu et flamme et dit carrément au malheureux père sa façon de penser.

Les petites gens de Saint-Médous, si respectueux pour grand-père, témoignaient avec un sans-gène tout méridional qu'ils regardaient cette union comme une déchéance.

— Si le pauvre vieux monsieur avait vu ça ! De son vivant, jamais chose semblable ne serait arrivée, disait-on jusque sur les marches de l'église.

Le luxe même et la richesse de Grazan rendaient l'opinion plus sévère.

— S'abaisser ainsi pour de l'argent... pour de l'argent mal acquis !

L'épousée portait une rivière de diamants et des dentelles de reine. Le chœur de l'église était tout garni d'orangers amenés à grand frais, et des artistes, venus de Bordeaux chantèrent pendant la messe.

Néanmoins, quand il entra donnant le bras à Mme Grazan, plus fardée que jamais, M. Charles avait la tête basse, comme si le mépris public l'eût accablé.

Régine ne le sentait pas, ou prenait plaisir à le braver et elle s'appuyait avec complaisance sur Grazan.

Ce vilain gros homme n'était-il pas la base de ses espérances, le soutien de sa fortune ?

Grazan lui aussi triomphait.

Chacun convoite ce qu'il n'a pas ; cette alliance avec une des familles les plus honorables du pays était son rêve, à lui, l'ancien usurier, l'homme perdu de réputation qui croyait acheter ce jour-là de ses deniers l'honneur des Calvi-Segrais.

Henri de Chauvelas, qui assistait à la messe de mariage — probablement pour atténuer la brusquerie des procédés de son père, — avait devancé auprès de Marion M. Hills, qui fut forcé de se rabattre sur grand'mère.

Toutes deux, conduites à leur place, se tenaient bien tranquilles, priant dans leurs livres sans tourner la tête. Mme Calvi ne manifestait plus aucune émotion et ce qui se passait autour d'elle la laissait indifférente, Marion était un peu pâle. Un poids étrange lui oppressait le cœur. Elle n'avait jamais cru que le jour du mariage d'un frère causât cette impression de cauchemar.

Il lui tardait que tout fût fini, et, cependant quand Lionel dut prononcer le oui décisif et que le prêtre eut dit sur les deux fiancés les paroles solennelles, Marion eut

comme un étourdissement, la conscience d'un malheur qui s'accomplissait. Les orangers, les lumières, les toilettes, les chants prirent pour elle un aspect lugubre ; un bizarre assemblage de souvenirs lui donna l'illusion qu'elle assistait pour la seconde fois aux funérailles de grand-père, célébrées à cette même place si peu de mois auparavant et que l'aïeul se dressait entre ces jeunes époux, triste et sévère, le regard chargé de reproches, se plaignant d'être oublié.

— Oh ! pas par moi ! disait Marion, cachant son visage dans ses mains et retenant ses larmes.

Elle dompta cette défaillance, et personne ne s'en aperçut, sauf peut-être Henri de Chauvelas et aussi M. Hills qui, de sa place, à côté du marié dont il était le garçon d'honneur, ne quittait pas de l'œil le rang de chaises où se détachait la frêle silhouette de Marion.

Le dîner fut luxueux mais maussade ; on se sépara de bonne heure, prenant occasion du départ des mariés pour l'Espagne.

Le voyage de noces fut très court : à la fin d'octobre, le jeune ménage revint à Saint-Médous. Camille était pressée de jouir de la revanche qu'elle se promettait depuis si longtemps.

Dans ce mariage elle n'avait entrevu qu'un moyen d'entrer de force dans la société qui la repoussait, d'acheter l'honorabilité et la considération publiques dont elle était avide.

L'éclat d'un titre ou d'une situation ne la tentait pas : ce qu'elle voulait c'était un nom inattaquable, forçant l'estime, et elle épiloguait avec une sévérité comique les familles de ses prétendants, ne trouvant jamais leur origine assez pure, leur passé assez irréprochable, leur respectabilité assez complète.

Elle avait fini par rallier ses parents à ses idées et un instant, ils jetèrent leur dévolu sur le nom et le blason des

Chauvelas, oubliant, avec un cynisme naïf, la haine jalouse dont Grazan avait si lâchement poursuivi le vieux gentilhomme.

— Je ne leur en veux pas, moi ! répétait l'industriel. Rien de tel qu'un mariage pour remettre tout le monde d'accord !

Par malheur, aucun intermédiaire n'avait voulu se charger de transmettre cette offre généreuse au vicomte ni de recueillir ses premières impressions.

Alors, les Grazan se rabattirent sur Lionel et tendirent patiemment les filets où l'adroite Régine crut les prendre, au grand amusement de M. Hills, témoin de ce double manège qu'il pensa devoir favoriser.

C'était encore pour la fille de Grazan un triomphe que de pénétrer dans cette vieille bourgeoisie, antique et vénérée à l'égal de la noblesse, aussi scrupuleuse sur la pureté de ses traditions et la dignité de sa vie.

Que de fois, dès l'enfance, Camille avait jalousé Marion ! Elle ne pouvait lui pardonner d'avoir un grand-père si distingué, une grand'mère si respectable, une vieille maison qui ne s'ouvrait qu'aux honnêtes gens, un regard si limpide, une grâce simple et naturelle qui plaisait sans efforts.

Maintenant encore, cette petite fille lui portait ombrage.

Avec son nom, elle n'avait pas pris sa douceur, sa distinction, ses sentiments élevés, tout ce qu'on aimait en elle. Loin de s'y appliquer et craignant dans son orgueil, qu'on ne l'accusât de faire des concessions à sa nouvelle famille, la jeune femme accentua la note criarde de ses toilettes, l'extravagance de ses allures, défiant l'opinion qui lui était contraire, et répondant par l'outrecuidance à la froideur.

Puis, quand elle crut avoir assez fait pour éblouir Saint-M[illegible]us, elle se déclara fatiguée de végéter en province et alla s'installer définitivement avec son mari dans la villa que Grazan possédait à Neuilly.

Presque en même temps, M. Hills repartait pour Paris, suivant de près M. et Mme Calvi rappelés par la réouverture de la session parlementaire.

Régine était au comble de ses vœux.

— Un fils riche, un ami habile, nous avons tout pour réussir, pensait-elle en voyant disparaître à l'horizon le vieux clocher et les maisons éparses de Saint-Médous. Nous en avons fini avec la province, la gêne et l'obscurité. C'est à présent que je vais pouvoir réaliser le rêve de ma vie !

XXII

L'aube tardive d'un jour de novembre ne paraissait pas encore, et déjà Marion était levée.

Elle s'approcha doucement du lit de grand'mère et, à la clarté de la veilleuse, vit qu'elle dormait encore d'un sommeil paisible avec une petite moue de bien-être.

Alors, sans bruit, Marion sortit de la chambre.

Un jour gris éclairait à présent l'escalier, baignant chaque objet d'une lueur diffuse.

Elle descendit lentement et parcourut le rez-de-chaussée, ouvrant les fenêtres à l'air vif du matin.

La lueur pâle augmentait d'intensité et chaque chose reprenait sa forme et sa couleur.

Marion errait, non pas vive et diligente comme les autres matins, mais rêveuse et les mains inactives.

Tout, d'ailleurs, était dans un ordre parfait, cet ordre sévère, presque lugubre, qui semble dénoter dans une maison l'absence de vie, et faire porter aux objets le deuil des habitants.

Un voile de gaze blanche enveloppait les glaces, les pen-

dules et les chandeliers, les armoires étaient fermées à clef, les meubles se cachaient sous des housses, les tapis et les rideaux étaient enlevés, les livres, les journaux, les ouvrages, les mille riens de la vie ordinaire avaient disparu.

Cela faisait froid au cœur. La vieille maison familiale et hospitalière devenait méconnaissable sous cet aspect morne et inanimé.

— On dirait qu'elle aussi est triste ! pensa Marion.

Elle fit le tour de la salle à manger, de la table trop grande qui semblait toujours attendre de nouveaux convives, et s'arrêta un instant à la place qu'occupait jadis l'aïeul, et où personne, depuis sa mort, ne s'était assis.

Quel charme il apportait dans ces réunions de famille, avec sa gravité douce, qui donnait aux actions les plus simples un sens élevé, et sa gaîté sereine qui répandait autour de lui la paix et la joie franche des consciences tranquilles !

Ensuite, elle alla voir le cabinet de travail de grand-père et les gravures jaunies qu'il lui expliquait si patiemment quand elle était petite, l'émerveillant des fastes de la royauté, ou la faisant s'attendrir jusqu'aux larmes avec l'histoire du pauvre petit Louis XVII, puis la consolant avec des sucres d'orge dont le tiroir de gauche de son bureau paraissait contenir une réserve inépuisable.

Mais déjà les souvenirs tristes l'assaillaient.

C'est là que le premier coup avait été porté à son paisible bonheur, qu'elle en avait pour la première fois entrevu la fin.

Avec une netteté singulière, elle se rappelait chacune des paroles de grand-père et des expressions de figure qui les accompagnaient. Il avait laissé quelque chose de lui dans ces lieux, témoins de son existence, et, à tous les pas, elle le retrouvait.

Le long des allées du jardin il n'y avait pas un arbre, pas

un arbuste qui ne parlât de lui : il se mettait à cette place pour regarder les beaux soleils couchants : là, il cherchait l'ombre, ici le soleil. La marque de ses pas semblait incrustée dans ce sol qu'il avait foulé si longtemps et, depuis qu'il n'était plus là, un vide demeurait ; les fleurs s'ouvraient moins colorées, les oiseaux chantaient plus bas ; tout encore se souvenait et portait son deuil.

— Oh ! nous en aller d'ici, c'est le quitter une seconde fois ! pensait Marion.

Le vent soufflait très fort, secouant des feuilles mortes ; une rosée froide étincelait dans l'herbe, et les feuilles transies se balançaient, pâles et tremblantes, sur leurs tiges jaunes.

Le jour s'était levé complètement, un jour brumeux où le soleil, encore vigoureux luttait avec les nuages, déjà très épais, sans qu'on pût dire à qui resterait la victoire.

Néanmoins, Marion ne se lassait pas de parcourir le jardin maussade, mouillant ses petits pieds dans les endroits boueux, visitant chaque coin, et les bancs, et la tonnelle, et le pigeonnier, et la petite fontaine près de laquelle Henri de Chauvelas lui avait autrefois arrangé, avec des rocailles, une minuscule grotte de Lourdes abritant une jolie Vierge à ceinture bleue.

Marion cueillit quelques roses, les dernières, et en fit un bouquet à sa patronne, le dernier.

Grand'mère et elle partaient dans quelques heures pour Paris.

Depuis un an, Régine réclamait sa fille et tous les sursis étaient épuisés.

— J'ai besoin de toi, je te veux ! Si ta grand'mère ne peut se passer de toi, qu'elle t'accompagne, avait déclaré la mère en dernier ressort.

Éloigner la vieille Mme Calvi de Saint-Médous parut d'abord une chose impossible, mais, à bien réfléchir,

l'éloigner de sa petite-fille paraissait plus impossible encore.

— Est-ce que je la ramènerai? demandait, le cœur déchiré, Marion, qui avait maintenant l'expérience du malheur.

— Vous ne la retrouveriez certainement pas, répondit Henri de Chauvelas.

— C'est inhumain ! grommelait le vicomte, exaspéré par ce dilemme.

Avec beaucoup de peine on décida — car elle-même ne pouvait rien décider — que grand'mère partirait.

M. Charles devait venir chercher les voyageuses.

Mais, au dernier moment, il se trouva retenu, et M. Hills s'offrit à le remplacer.

Une année entière n'avait fait qu'augmenter la sympathie de l'Américain pour ses amis et leurs obligations à son égard. Rien d'étonnant à ce qu'il y ajoutât un nouveau service.

Il était arrivé la veille et, comme son temps était précieux, on devait prendre l'express de midi.

A la hâte, Marion continuait son pèlerinage.

Adieu ! adieu !... à tout ce qu'elle avait, jusque-là, connu et aimé... Sous les ressouvenances du passé, devant les incertitudes de l'avenir, elle sentit son courage s'abattre.

— Si je souffre ainsi, que souffrira grand'mère? Qu'aura-t-elle, là-bas, pour lui tenir lieu de ce qu'elle laisse ici ?

Les cloches de l'église se mirent à sonner et Marion crut entendre la réponse que lui faisait sa vieille amie la basilique.

Ce qu'aurait grand'mère là-bas, ce serait la protection et le secours de Celui qui est partout où on l'invoque, qui prend soin des passereaux dans leurs nids et ne délaisse jamais quiconque a mis en lui son espérance.

Les cloches sonnaient plus fort.

Marion voulut assister à la messe et, très vite, sortit dans la rue.

Dès qu'elle eut pénétré dans la nef, presque déserte, et qu'elle se fût agenouillée, les angoisses qui la bouleversaient depuis plusieurs jours s'apaisèrent subitement.

Là encore les souvenirs vinrent l'assaillir en foule : mais ils étaient sans amertume. Elle revoyait les belles cérémonies, principales fêtes de sa pieuse enfance, et grand-père, tout droit, dans son banc, son gros livre à la main, accompagnant de sa voix juste et grave, les psalmodies des chantres, et elle-même, toute petite, ne comprenant rien encore, mais contemplant déjà d'un œil tendre et charmé le petit Jésus qui souriait dans les bras de sa mère sur l'autel de la Vierge, et les beaux anges adorateurs prosternés des deux côtés du tabernacle.

Et, plus tard, le jour radieux et serein de sa première communion.

Puis, par un enchaînement d'idées, elle se mit à penser obstinément à une image qu'Henri de Chauvelas lui avait donnée à cette occasion, et qui dès lors, suspendue à son chevet, frappait ses regards chaque matin au réveil.

Sur une feuille de parchemin qu'on aurait crue detachée d'un missel du moyen âge au milieu d'un fouillis charmant d'arabesques et de fleurs, de beaux anges, les ailes déployées, planaient dans l'azur d'un ciel radieux, tandis qu'au bas de la page, dans un reflet d'aurore, un laboureur poussait sa charrue, commentaire éloquent de cette devise inscrite en grandes lettres gothiques :

« Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! »

N'était-ce pas là tout le programme d'une vie chrétienne et de l'éternité qui la couronne, l'emblême touchant de l'humilité des devoirs et de la splendeur de la récompense !

Sans savoir pourquoi, Marion se redisait ses paroles, les

premières qu'entendirent près de la crèche de Bethléem, les humbles disciples de la nouvelle loi, et le courage lui revint.

Quoique faible et petite, elle se sentait de si bonne volonté qu'elle ne douta pas que cette promesse ne la concernât.

Au milieu d'un profond silence, le prêtre articulait à demi voix les prières de la messe. Les verrières avaient, au soleil matinal, des reflets doux ; une atmosphère purifiée entourait Marion. Des préoccupations de la vie, deux choses seulement lui apparaissaient : le devoir et la Providence, l'effort de l'homme montant vers Dieu, la bonté de Dieu descendant vers l'homme.

— Je ferai tout ce que je pourrai, tout, et le bon Dieu fera le reste !... se dit-elle, joignant les mains avec ferveur.

En rentrant à la maison, elle trouva grand'mère réveillée, contemplant avec surprise les allées et venues de la servante et refusant obstinément de se lever.

— Chère grand'mère, vous le savez, nous devons partir aujourd'hui.

La vieille femme secoua la tête.

— Je ne veux pas partir.

— Mais pour aller retrouver papa ?

Elle secoua encore la tête.

— Pour venir avec moi ? Vous vous souvenez bien de ce que grand-père a dit : je ne dois jamais vous quitter.

Mme Calvi se laissa habiller. Son esprit, trop las pour suivre une idée, avait des intermittences d'invincible obstination et de soumission aveugle.

Tout se passa assez bien jusqu'à l'heure du départ.

M. de Chauvelas s'était dérobé à ces adieux trop pénibles pour sa sensibilité farouche.

— J'étranglerais ce Hills dans un moment d'attendrissement ! disait-il. On aura beau dire, cet individu est au fond de tout. Je parierais ma tête que c'est lui qui a inventé ce

stupide mariage pour Lionel et, pour cette pauvre Mme Calvi, ce départ qui la tuera. Dieu sait quel mal il fera encore dans cette famille ! Cet homme-là est le diable en personne !

Henri se raidissait contre son inclination à partager les haines paternelles.

— Il est assez naturel que M. et Mme Calvi désirent savoir leur fille auprès d'eux, et le rôle de cet étranger, pour être inopportun, n'en est pas moins insignifiant.

Son antipathie pour M. Hills le faisait se défier de ses impressions. Il voulait cacher aussi, même à son père, le chagrin que lui causait ce départ et ses appréhensions touchant ce qui en résulterait.

La voiture qui devait conduire les voyageurs à la gare attendait, et M. Hils, en tenue de voyage, sacoche en bandoulière, indicateur à la main, pressait le mouvement. Les domestiques pleuraient. Les voisins, accourus malgré la consigne, se lamentaient très haut. On embrassait grand'-mère, affolée par cette agitation qu'elle ne s'expliquait pas.

— Nous allons manquer le train ! dit M. Hills en tirant grand'mère vers la sortie.

Alors elle comprit. Elle comprit qu'on voulait l'emmener, l'arracher à son chez elle, à son pays, à son indépendance. Et, avec des gémissements, des cris sourds, elle se cramponna aux meubles, elle dit qu'elle ne voulait pas partir, qu'elle ne partirait pas.

— Eh bien ! dit froidement M. Hills, usant d'un subterfuge comme avec un enfant rétif, nous allons vous laisser toute seule, car il faut que j'emmène mademoiselle.

Pour compléter la feinte, il faisait mine d'offrir son bras à Marion.

Les cris de grand'mère devinrent aigus. Elle courut à sa petite-fille, l'enlaça désespérément, tremblant de tous ses membres, appelant Henri de Chauvelas à son aide.

Il fallait abréger cette scène pénible. Les voisins officieux entraînèrent la vieille dame et la mirent en voiture. Elle ne criait plus, lançait autour d'elle des regards farouches et tenait toujours, serré entre ses doigts, un pan du manteau de Marion,

C'est à peine si celle-ci eut le temps de dire adieu à Henri et d'entendre ce dernier murmurer :

— Si jamais vous avez besoin d'amis dévoués à la vie à la mort, n'oubliez pas que nous sommes là !

M. Hills refermait la portière qui ne laissa plus voir que sa figure impassible, avec une crispation des lèvres, rictus ou sourire, il fit à Henri de Chauvelas un grand salut, ironie ou politesse.

XXIII

Elles arrivèrent à Paris, le lendemain matin, à six heures, brisées de fatigue.

Une fois en wagon, grand'mère s'était apaisée dans une morne stupeur, subjuguée par la force des choses ou ahurie par leur nouveauté.

Il y avait cinq ou six ans qu'elle n'était montée en chemin de fer, et jamais Marion n'avait voyagé plus loin qu'Auch.

Mais les circonstances du voyage enlevaient tout l'intérêt qu'il aurait pu avoir pour la jeune fille. L'abattement et l'air lassé de grand'mère l'inquiétaient horriblement et elle s'épuisait en vain à la distraire.

Mme Calvi-Segrais ne voulait pas dormir, ne voulait pas manger et, tous les quarts d'heures, en revenait à la même question gémissante :

— Quand arriverons-nous ?

Les prévenances de M. Hills, loin d'adoucir la situation, paraissaient redoubler la mauvaise humeur de la vieille femme et l'embarras de sa petite-fille.

Rien qu'à le voir en face d'elle, Marion se sentait plus nerveuse et plus gênée.

Lorsqu'enfin à la nuit grand'mère se fut assoupie, Marion ne put dormir elle-même, rouvrant toujours involontairement les yeux pour voir si ce lorgnon immobile était encore à la même place.

Elle n'éprouva un peu de soulagement qu'en trouvant son père à l'arrivée.

Il fut très tendre, très heureux de les revoir, et Mme Calvi eut un éclair de satisfaction en l'embrassant.

Puis, elle se serra contre lui, effarée et grelottante.

Il faisait très froid dans le petit jour gris.

Les cheveux défaits, les vêtements en désordre, oubliant leurs sacs dans le wagon, les deux femmes se traînaient à travers la gare, en proie au malaise qui suit une nuit de fatigue, étourdies par les cris et les courses des voyageurs, les « par ici ! » des employés, les « gare à vous ! » des camionneurs, les sifflets des locomotives, la trépidation des trains qui s'ébranlaient.

Ce bruit, cette confusion, ces heurts, les falots rouges qui s'agitaient, les disques verts qui se montraient, les appels stridents ou les mugissements sourds de la vapeur, ces formes humaines fourmillant dans la pénombre, cet accueil de la grande ville familier et presque joyeux pour ceux qui en ont l'habitude, paraissait tout bonnement, à la petite échappée de Saint-Médous, un avant-goût de l'enfer.

Jamais elle ne s'était figuré rien de pareil et, sans la vigilance de M. Hills, elle aurait dix fois perdu de vue ses compagnons. Le froid l'envahissait et elle frissonnait des pieds à la tête.

Vint ensuite l'interminable attente dans la salle des bagages.

Enfin Marion se trouva dans un fiacre en face de grand'mère qui se rendormait sur l'épaule de M. Charles, et si

engourdie elle-même qu'elle ne pensa pas à remercier M. Hills, de lui avoir rapporté son sac, ni à prendre congé de lui.

— N'oubliez pas que vous venez dîner demain ! cria M. Charles, comme l'Américain s'en allait, pressé de regagner, lui aussi, son domicile.

Le fiacre roulait en cahotant et, à travers les vitres humides, Marion regardait Paris qui dormait dans le brouillard.

C'est son heure la plus maussade.

Les étoiles et les becs de gaz sont éteints et le soleil ne se lève pas encore. Veilleurs acharnés et travailleurs matineux reposent également. Les omnibus n'ébranlent pas les rues et les voitures de maître ne brûlent pas le pavé, cédant la place aux fiacres attardés, aux charrettes de maraîchers et de fruitiers qui vont du côté des Halles.

Le jour se levait bas et terne.

Marion, qui avait laissé l'automne à Saint-Médous, trouvait ici l'hiver précoce.

A sa droite et à sa gauche s'élevaient, dans la brume, les masses confuses et sombres des grandes maisons à six étages, et ces géantes, ainsi entrevues, lui faisaient presque peur.

De ce Paris, gai et brillant, l'immensité seule lui apparaissait et la frappait de surprise. Les rues succédaient aux rues, les boulevards aux boulevards et, chemin faisant, son père lui désignait les monuments devant lesquels on passait. Les noms et les explications s'embrouillaient dans sa tête fatiguée, et un grand découragement la prenait ; elle pensait qu'elle n'arriverait jamais et que les malles entassés sur le fiacre avec un merveilleux équilibre allaient tomber d'une minute à l'autre.

— Voici la Madeleine, dit M. Charles.

Marion se pencha et aperçut nettement, cette fois, la

silhouette carrée d'un temple immense entouré de colonnes.

Le brouillard se dissipait et, en passant, elle vit quelques personnes gravir les degrés du péristyle.

Cette vue lui fit du bien sans qu'elle sût pourquoi. L'église, réveillée déjà, souhaitait la bienvenue à la petite voyageuse et cela lui parut d'un bon augure.

Baignés dans un rayon pâle, apparaissaient la rue Royale, la perspective de la place de la Concorde et le Palais-Bourbon.

Mais déjà la voiture s'éloignait dans une autre direction.

Encore un boulevard à perte de vue, large, planté d'arbres et bordé de hautes maisons.

A droite, une église encore.

— Saint-Augustin ! dit M. Calvi-Segrais.

Très peu de minutes après on arriva.

M. et Mme Calvi-Segrais habitaient, boulevard Malesherbes, un de ces beaux immeubles neufs qui se sont si vite élevés dans le quartier du parc Monceau.

Une porte cochère imposante, un vestibule au carrelage polychrome, des massifs de plantes vertes au pied de l'escalier, décoré d'une rampe forgée et recouvert d'un tapis rouge.

— Sa maison te plaît-elle ? demanda M. Charles.

— Oui, papa.

Mais, si beau que fût l'escalier, les jambes de grand'mère fléchirent dès le second étage et le souffle lui manqua.

Son fils dut presque la porter jusqu'au troisième au-dessus de l'entresol où était situé son appartement.

Au milieu des exclamations joyeuses de Régine et des embrassements de l'arrivée, Marion aperçut vaguement un vestibule orné de vitraux aux tons clairs et une salle à manger dans les teintes sombres, puis un couloir très

étroit menant à la chambre de grand'mère qui donnait sur la cour.

Tout de suite, la vieille dame voulut se coucher et s'endormit de lassitude ; mais il n'en fut pas de même de Marion.

Elle se retournait dans le petit lit qu'on avait installé pour elle à côté de celui de grand'mère, harcelée par la vision de tant d'objets nouveaux qui avaient passé devant ses yeux, se réveillant en sursaut pour se demander où elle était, et ayant peine à se le rappeler.

Quand le jour fut assez fort pour pénétrer à travers les rideaux, elle inspecta d'un regard surpris sa nouvelle demeure.

C'était très joli, bien plus joli qu'à Saint-Médous. Des tentures fraîches, des meubles neufs, une vrai bonbonnière ! Mais, dans cette bonbonnière, Marion éprouvait une sensation pénible d'étouflement et de gêne. Ce tout petit oiseau était habitué à une très grande cage. Le plafond bas, l'étroitesse de la fenêtre, les hautes murailles qui resserraient la cour, lui retranchaient de sa provision accoutumée d'air et de lumière.

Où étaient les hautes pièces, les vastes horizons, la surabondance de soleil et d'espace de Saint-Médous?

Marion eut de la peine à se faire à changement d'existence. Elle ne pouvait s'occuper à rien dans cet appartement luxueux, dont les habitants, trop rapprochés les uns des autres, se coudoyaient et se gênaient à chaque minute au milieu des allées et venus des visiteurs.

Camille et Lionel, qui habitaient à Neuilly la villa de Grazan, venaient chaque jour. M. Hills dînait presque tous les soirs. Puis c'étaient des messieurs qui s'occupaient d'affaires, des dames qui faisaient des visites, un défilé de figures nouvelles où Marion ne rencontrait pas un visage ami.

Pendant les premiers jours, on s'occupa d'elle, on la

présenta partout, on lui fit les honneurs de Paris. Mais ces courses au dehors lui laissaient comme un éblouissement. Tant de choses passaient devant elle avec une rapidité de fantasmagorie, qu'il lui fallait du temps ensuite pour se les rappeler et les classer dans son esprit.

L'activité prodigieuse de sa mère était pour elle un sujet constant d'admiration et de surprise. A la suivre pendant une demi-journée à travers les magasins et les salons, Marion rentrait la tête lourde, les oreilles bourdonnantes et les genoux brisés, se demandant où Mme Calvi trouvait chaque matin la force et l'entrain nécessaires pour mener une vie pareille.

— Ce n'est plus ici l'existence de Saint-Médous ! disait Mme Calvi avec complaisance. Comme tu dois trouver cela gai ?

— Très gai, maman, répondait Marion en étouffant un soupir.

Une tristesse l'avait prise qui s'accroissait chaque jour. Le sauvageon ne s'acclimatait pas. Cendrillon regrettait son coin du feu.

Dans cette société nouvelle, où on l'introduisait, elle avait bien des étonnements, bien des moments de trouble.

Régine et Camille voyaient énormément de monde et, quand on tient uniquement à réussir et à s'amuser, on ne doit pas être trop difficile. Des noms sonores, de grandes fortunes, voilà ce qu'il faut rechercher.

Certaines de ces princesses étrangères ne réalisaient nullement le type que, dans son ignorance, Marion s'était forgé d'une grande dame ; beaucoup de ces personnages de la haute finance lui paraissaient terriblement communs

Elle se demandait parfois avec stupeur :

— Qu'aurait pensé grand-père de cette théorie? Qu'aurait-il fait si, en sa présence, on se fût permis telle ou telle chose ?

Elle restait souvent gênée, malheureuse, dépaysée dans ces milieux qui ne lui plaisaient pas, toujours inquiète de ce que devenait grand'mère en son absence.

D'abord on se moqua d'elle; puis on la laissa faire à sa guise et, comme on était très occupé d'autre part, on l'oublia peu à peu, trouvant assez commode de se décharger sur elle des soins à donner à l'aïeule. Et Marion sentait involontairement que toutes les deux elles étaient de trop.

La pauvre Mme Calvi, avec ses regards vagues et ses discours souvent incohérents, était gênante, et l'on avait l'habitude de se passer de Marion. Régine ne vivait que pour Lionel et se laissait maintenant accaparer par Camille à laquelle l'unissait une certaine conformité de goûts et d'ambition.

Camille ne manquait jamais de faire ressortir les divergences qui séparaient Marion du reste de sa famille et de rire des scrupules, des naïvetés, des étonnements de sa petite belle-sœur : et celle-ci, étrangère à la vie commune, inutile à tout le monde, avait l'instinct vague que sa mère l'aimait peu, que Camille ne l'aimait pas du tout et qu'il n'y avait plus de place pour elle parmi les siens.

Toute l'ardeur de son dévouement s'épanchait sur sa chère grand'mère. Elle ne la quittait presque pas. Leur principale distraction était de faire ensemble de courtes promenades à pas lents, se garant soigneusement des voitures, les jours où le temps et la santé de grand'mère le permettaient.

Ces jours devenaient rares. L'hiver, cet hiver sans soleil dur aux méridionaux, se déchaînait dans toute sa rigueur.

— Comme il fait froid ici ! Mon Dieu ! comme il fait froid, répétait grand'mère en agitant douloureusement ses mains enflées par les rhumatismes.

A peine si ses pauvres doigts pouvaient encore tenir les

aiguilles à tricoter : elle passait la majeure partie de ses journées à regarder par la fenêtre les pavés de la cour, mouillés par la pluie, couverts de neige ou salis par la boue, et à revenir vers la cheminée à la prussienne de sa chambre en disant :

— Que les cheminées sont petites ici, que les bûches sont courtes, que les feux sont maigres !

Sa voix avait pris un son plaintif qui navrait Marion, et elle s'amaigrissait, se ratatinait, diminuant de volume d'une manière incompréhensible.

— Grand'mère est malade ! Il faut que nous repartions, avait dit Marion suppliante à son père.

— Si elle est malade, raison de plus pour rester, déclara Régine. Ici, au moins, elle aura tous les soins possibles.

Le médecin vint, un très bon médecin, tout autre chose que le pauvre docteur de Saint-Médous. Il regarda la patiente d'un clin d'œil, lui tâta le pouls du bout des doigts, s'enquit de son âge, gribouilla deux mots d'ordonnance et s'en alla.

Ce n'était rien. L'hiver ! L'anémie ! A soixant-dix-sept ans, il faut s'y attendre. Elle n'entendait plus de l'oreille gauche. On devait compter que bientôt l'oreille droite se prendrait aussi. Que voulez-vous !

En même temps que la surdité augmentait, un voile plus épais s'étendait sur l'esprit de grand'mère, Elle avait maintenant des caprices, des grogneries, des manies indomptables, des antipathies farouches.

Elle détestait M. Hills qui acceptait philosophiquement sa disgrâce, et, surtout, Camille qui s'en montrait fort piquée.

Grand'mère ne pouvait, ou ne voulait pas comprendre — car elle avait ses ruses — que la jeune femme faisait partie de la famille. On ne put jamais obtenir qu'elle l'appelât autrement que « madame », et elle répondait à

ses avances par des mots tout à fait hors de propos ou si à propos que Marion en frémissait.

Puis, lorsque Camille, qui était très violente, s'en allait en tapant les portes, grand'mère triomphante marmottait :

— Je suis bien contente ; je l'ai bien mise en colère ! Elle est laide ! Elle est commune ! elle est méchante, et puis elle n'aime pas ma petite. Je le sais.

Rien ne pouvait lui ôter cela de la tête, et Camille se vengeait en disant presque assez haut pour être entendue :

— La pauvre vieille est tout à fait en enfance.

Ce qui donnait toujours à Marion le même sursaut que le jour où Camille avait traité Henri de Chauvelas d'estropié.

Mme Calvi s'apaisait quand son fils était auprès d'elle, et il lui consacrait tous les instants dont il pouvait disposer ; mais ces instants étaient bien courts.

La Chambre seule n'absorbait pas son temps et ses pensées.

Par l'influence de Grazan, qui en était l'un des principaux actionnaires, il avait obtenu la place d'administrateur trésorier d'une importante société de crédit pour [illegible]-loppement de l'Industrie coloniale, la *Métropole*, déjà très prospère malgré sa fondation récente.

Il avait de gros appointements, que dépensait Régine, et un travail d'autant plus accablant pour lui qu'il s'y trouvait moins d'aptitude. Il rentrait le soir exténué, et grand'-mère, lui passant la main dans les cheveux, s'exclamait :

— Comme il les a blancs ! presque aussi blancs que grand-père.

D'autres fois, touchant ses mains brûlantes, elle le grondait de se rendre malade, comme elle l'aurait fait au temps où il était collégien, et ce retour aux habitudes de son enfance leur faisait du bien à tous deux.

Grand'mère oubliait, avec les années écoulées, les

peines qu'elles avaient apportées, et la touchante erreur de sa vieille mère reposait un peu M. Charles de l'implacable raison de sa femme.

Elle ne le harassait pas de ces éternelles questions d'argent, ne lui demandait rien que d'aimer et de rester auprès d'elle, ce pourquoi il était né. Il fallait que Régine vînt le relancer à plusieurs reprises pour qu'il se souvînt que sa tâche quotidienne n'était pas accomplie et qu'il lui restait encore des lettres à écrire, du monde à recevoir ou une soirée à passer au dehors.

— Pourquoi vient-elle toujours le chercher? murmurait la vieille mère.

Elle avait aimé sa bru plus par volonté que par entraînement et, à mesure que l'esprit baissait, le cœur reprenait son penchant naturel.

A défaut de raison, il lui restait une sorte d'intuition qui l'éclairait plus sûrement peut-être.

— Toujours elle me l'a pris! et ce n'est pas pour le rendre heureux. On n'est pas heureux ici, répétait en hochant la tête grand'mère, qui, au fond, disait vrai

XXIV

Non, personne n'était heureux : ni M. Charles dans sa prospérité fragile, ni Régine dans ses convoitises insatiables, ni même Lionel et Camille qui, tous deux, éprouvaient des déceptions.

Camille avait enfin trouvé à Paris les relations faciles et brillantes qui sont à la portée de toute personne riche, ayant un nom honorable comme passe-partout. Mais elle ne pouvait occuper toujours la première place ; la fortune dont elle jouissait n'était pas à la hauteur de ses prétentions, et sa susceptibilité vaniteuse avait encore, par-ci par-là, quelques froissements. De loin, sa pensée se reportait avec une amertume jalouse vers la vieille maison pleine de souvenirs où chacun s'honorait d'aller frapper, où l'on faisait peu de cas du luxe et de l'argent, où l'aïeule et l'enfant vivaient tranquilles et dignes sans désirs et sans déconvenues.

Troubler cette paix, fermer cette maison, détruire quelque chose du passé dont elle voulait faire oublier les principes, amener grand'mère et Marion à Paris où elles seraient inconnues, dépaysées, ridicules, les voir au-des-

sous d'elle, les dominer, les réduire à rien, dans la famille comme dans le monde, telle avait été la vengeance grossière rêvée par la fille de Grazan.

A force de déplorer l'avenir de sa petite belle-sœur, une pauvre enfant, pas jolie, misérablement dotée, enterrée dans un trou de province où l'on ne trouverait jamais à l'établir, Camille avait fini par éveiller les scrupules de M. Charles et par décider Régine à reprendre sa fille avec l'approbation de M. Hills.

Mais Camille ne réussit pas au gré de ses désirs. Vainement elle essaya d'inculquer à Marion ses idées, de la modeler à sa fantaisie, de lui tourner la tête. Elle la retrouva à Paris telle qu'elle était à Saint-Médous, tranquille, un peu sérieuse, conservant sous ses cheveux blonds le charme discret de sa physionomie sereine.

— Quelle grâce ! quelle fraîcheur ! une vraie petite fleur des champs, dirent quelques personnes plus poétiques qu'avisées.

Brusquement, Camille changea d'attitude. Elle cessa de s'occuper de Marion, presque de lui parler. Une hostilité sourde succéda aux manifestations affectueuses des premiers jours et la jeune femme ne cessa de poursuivre Marion d'insinuations perfides et de pièges constants.

Lionel temoignait à sa sœur une froideur croissante. Élevé loin d'elle et dans des idées différentes, habitué par les adulations de sa mère à se considérer comme infiniment supérieur, il s'était jusque-là laissé aimer par elle en la comptant pour peu de chose. Il était trop égoïste et trop intéressé pour ne pas voir dans une petite sœur quelqu'un qui lui enlevait une part de l'affection et de l'héritage de ses parents, et il s'indignait de bonne foi de la place que tenait Marion et des dispositions prises en sa faveur, par leur grand-père.

Volontiers il faisait retomber sur elle la mauvaise humeur que lui causait sa situation. Son mariage lui

semblait, somme toute, un marché médiocre. Il trouvait qu'en comparaison des sacrifices accomplis, les vingt-cinq mille livres de rente de Camille étaient peu de chose ; il avait espéré mieux.

Grazan, dont la santé s'affaiblissait, venait de vendre sa fabrique et de s'établir dans la maison de Neuilly, où Camille le supportait par raison d'économie et parce qu'il n'était pas gênant. On consignait Mme Grazan à Nice tout l'hiver, sous prétexte qu'elle avait la poitrine délicate et le bonhomme ne se produisait jamais dans le monde, sachant bien qu'il y ferait piètre figure. Il se distrayait bien mieux à tripoter par-ci par là de petites affaires, par habitude, pour le plaisir de gagner, et aussi de faire perdre aux autres, et toujours en catimini, gardant même avec les siens le plus profond secret sur ses opérations, se bornant à geindre que rien ne rapportait, qu'on ne le payait pas, et à servir strictement, mais non sans tirage, la rente promise à sa fille.

Lionel ne cessait de pester contre cette avarice.

— Penser que ce maniaque est tout fier de tirer de son argent du dix pour cent et que moi, en quelques années, avec les conseils de Hills, je décuplerais ses capitaux. Mais non ! des occasions superbes me passent sous le nez ! j'ai à peine de quoi vivre avec le train que je mène. Je fais des dettes et ce vieux ladre ne me donne pas un sou de plus que ses malheureux vingt-cinq mille francs ! Ah ! si j'avais su qu'il serait si dur à la détente !...

Régine n'était pas plus satisfaite, quoique l'affaire dont s'occupait M. Charles marchât à merveille, et elle se lamentait avec son fils.

— Quel malheur que de n'avoir point de capitaux ! Nous ne pouvons même prendre en suffisante quantité ces actions de la *Métropole* qui montent tous les jours, disaient-ils, insatiables, rêvant davantage à mesure qu'ils avaient plus, atteints de cette folie des millions qui dure jusqu'à

ce que, l'existence, dévorée tout entière, on s'aperçoive à la dernière heure qu'on a oublié, dans ces profonds calculs de vivre et d'être heureux.

Marion ne comprenait rien à ce qui s'agitait autour d'elle, mais instinctivement elle avait peur quelquefois.

Les affaires lui semblaient fatales à son bonheur, et les paroles de grand-père hantaient sa mémoire. Elle ne pouvait entendre sans peine Régine s'écrier dans les moments de crise :

— Si mon beau-père n'avait pas fait cet absurde testament !... Sans cette stupide immobilisation de notre petite fortune...

Elle trouvait son père vieilli et fatigué, elle entendait des éclats de voix annonçant une discussion, et voyait, sans savoir pourquoi, les mines soucieuses ou revêches. Elle n'osait rien demander mais elle remarquait que ces phénomènes se produisaient souvent après des conférences avec M. Hills.

XXV

En public, l'Américain restait un homme aimable et léger, hôte discret, joyeux convive, apportant des anecdotes curieuses ou discourant avec esprit sur des sujets indifférents sans autre but que d'intéresser ou d'égayer son entourage.

Seul avec Régine, M. Charles ou Lionel, il se transformait, abordant les questions les plus intimes et tranchant de tout, presque en maître, déguisant à peine maintenant son autorité absolue.

Comment se l'était-il arrogée? Aucun d'eux ne le savait et il les avait si adroitement habitués à plier que la chose leur semblait toute naturelle. On les aurait fort surpris en leur demandant à quel titre cet étranger était entré dans leur vie, où mainteuant il leur paraisssait indispensable.

Régine n'aurait pas plus songé à se séparer de cet excellent Hills que de son mari, et M. Charles eût plutôt mis son fils à la porte. Pour Lionel, c'était un être sacré; Camille n'avait pas tardé à partager cette idôlatrie et le bonhomme Grazan même se laissait séduire.

Rudesse opportune ou flatterie adroite, bons offices ou

mauvais conseils, vérités ou mensonges dispensés à propos avec un art inouï, maniement habile des qualités et des défauts d'autrui, était-ce donc là le secret de la fascination qu'exerçait cet homme? Était-il de la race des hommes supérieurs qui s'imposent ou des êtres serviles qui s'insinuent, un dompteur de lions ou un charmeur de serpents? Fallait-il, comme les gens de Saint-Médous, chercher dans les légendes du moyen âge un anneau mystérieux ou une bagnette magique à lui attribuer ou, tout bonnement, reconnaître une fois de plus par son exemple, le pouvoir rationnel d'une âme forte sur des esprits faibles? Et n'était-ce pas extraordinaire que l'inexpérience de Marion et l'affaiblissement moral de grand'mère échappassent seuls à son action dominatrice?

— Fi ! le vilain ! murmurait quelquefois devant lui grand'mère, devenue enfant terrible, en agitant dans sa direction un petit poing maigre et ratatiné, comique et pitoyable.

Marion la grondait tout doucement et se grondait très fort elle-même de partager au fond ces préventions injustes

— Pourquoi m'avez-vous en horreur? lui demanda un jour M. Hills à brûle-pourpoint. Je ne vous ai jamais fait de mal.

Elle fut si embarrassée qu'elle ne trouva rien à répondre : alors il se mit à rire, de son rire silencieux et s'en alla sans rien ajouter, la laissant pénétrée de remords, car il disait vrai. Jamais il ne lui avait fait de mal, au contraire. Il s'efforçait toujours de lui être agréable et d'abonder dans son sens quand elle était en jeu.

Vers le mois de mai, grand'mère se remit un peu. Elle faisait de longues stations au parc Monceau, s'amusant à voir les roses fleurir et les moineaux voleter sur le sable des allées. Elle admirait les corbeilles, magnifiques chefs-d'œuvre de jardinage, qui s'épanouissaient dans l'herbe

veloutée des pelouses, chaque plante irréprochable, savamment alignée, dépouillée au fur et à mesure de ses feuilles jaunes, de ses fleurs fanées, remplacée par une autre dès qu'elle se flétrissait. Elle regardait attentivement les colonnes gracieusement ruinées, entourées d'un lierre artistiques se mirant dans l'eau claire du bassin et les arbres si habilement disposés pour faire mutuellement ressortir leurs teintes et leurs formes, et les échappées de vue ménagées au travers, les courbes si jolies des allées où courent les enfants légers et bien vêtus comme des papillons, et les proportions majestueuses des grandes avenues où se croisent les voitures élégantes.

Mais cette nature en toilette, souriant indistinctement à chacun, appartenant à tous et à personne, banale dans son raffinement, ne donnait à Mme Calvi et à sa petite-fille qu'une demi-illusion de leur coin de terre perdu, de l'air pur et des arbres verts de là-bas; et, en se promenant à petits pas, appuyée l'une sur l'autre, ou en s'asseyant sur un banc, côte à côte, elles se disaient souvent:

— Je voudrais bien savoir si le petit lilas d'Espagne, près de l'écurie, a fleuri cette année!

— As-tu écrit au jardinier de semer des balsamines?

— Croyez-vous, grand'mère, que la gelée aura fait du mal aux pommiers?

— Qui fera le reposoir pour la Fête-Dieu?

Toujours elles en revenaient à ces souvenirs paisibles de leur chez elles, et plus ils s'éloignaient, plus ils prenaient de charme. Il semblait à grand'mère qu'elle avait quitté Saint-Médous depuis un temps infini et que c'était si loin, si loin, qu'y retourner était presque un rêve.

L'été vint, très chaud.

Marion, habituée au plein air, supportait avec peine cette réverbération blanche des rues, ces émanations brûlantes qui, dès les premières chaleurs, s'échappent des

trottoirs, cette raréfaction de l'air dans les pièces trop étroites des hautes maisons où l'on vit les uns sur les autres.

Dès le commencement de juin, cela devint insupportable. Grand'mère ne dormait plus la nuit et perdait l'appétit.

Régine, au contraire, n'avait jamais été plus active. On touchait à la fin de la saison et on se hâtait d'épuiser le reste de ses forces, de s'amuser encore, de terminer ses affaires.

— Vous aimeriez à retourner bientôt à Saint-Médous? demanda un jour indifféremment M. Hills à Marion.

Elle crut que son cœur cessait de battre, et, pendant une minute, elle aima M. Hills.

Le soir même, à dîner, M. Charles dit:

— Il faudra songer à vos quartiers d'été.

— Pas encore, s'écria Régine, les dernières semaines sont les plus animées. Paris a maintenant sa saison de printemps comme Londres.

— Mais il serait urgent de s'occuper un peu de nos terres.

— Oh! moi, je ne m'en mêle pas, et cette année, je n'irai certainement pas à Saint-Médous! J'accompagnerai Lionel et Camille à Dinard.

— Fort bien, mais ma présence là-bas est indispensable. J'y passerai les vacances avec ma mère et Marion.

Il réfléchit et ajouta:

— L'air du pays leur fera du bien. Elles pourraien partir dès le mois prochain.

— Pourquoi pas la semaine prochaine? observa M. Hills. Il fait si chaud à Paris!

— Va pour la semaine prochaine.

Un torrent de joie inonda l'âme de Marion, et se penchant vers grand'mère qui mangeait son riz au lait sans mot dire:

— Vous entendez, grand'mère. Voulez-vous que nous partions la semaine prochaine ?

Grand'mère sourit, puis son sourire s'effaça et elle demanda de sa voix dolente :

— Est-ce que le voyage sera aussi long pour s'en aller que pour venir?

— Apparemment, répliqua Régine, avec un haussement d'épaules.

La vieille femme resta songeuse, les yeux au fond de son assiette et, quand on se leva de table, Marion remarqua plus nettement qu'à l'ordinaire combien Mme Calvi-Segrais déclinait depuis l'automne dernier.

— Pourvu qu'elle puisse encore supporter le voyage, murmura M. Hills, avec commisération, faisant évidemment la même remarque.

On rappela le docteur qui se prononça pour la négative. Mme Calvi était trop faible pour supporter actuellement seize heures de chemin de fer. Plus tard, on verrait.

En attendant, un petit déplacement, pas fatigant, serait très favorable à sa santé. Une plage de Normandie, par exemple.

Elle ne murmura pas. Depuis les chaleurs, une sorte d'atonie s'était emparée d'elle, la laissant indifférente à tout, hormis aux sensations physiques ; mais Marion éprouva un chagrin amer. Fallait-il espérer que l'état de la malade s'améliorât et qu'elle revît jamais la terre natale?

Un à un, avec une minutie fastidieuse, les gens et les choses de là-bas, même ceux qui à Saint-Médous n'occupaient que rarement sa pensée, défilaient en une vision interminable devant les yeux de Marion, comme pour lui dire adieu.

Elle avait espéré voir Henri de Chauvelas au moment du Salon, époque ordinaire de son séjour à Paris ; mais, retenu par une indisposition de son père, il ne vint pas. Rien désormais ne la rapprocherait plus du passé si cher ;

c'en était fini avec son enfance et sa première jeunesse. Elle était définitivement transplantée dans un sol nouveau où elle ne prenait pas racine.

Languissamment, elle entendit décider de son sort : on les enverrait toutes deux à Honfleur. C'était près et assez économique. Camille avait déclaré que sous aucun prétexte, elle ne voulait traîner à Dinard cette vieille grand'mère et cette petite fille maussade, et Régine préférait, comme toujours, la société de Lionel à celle de Marion.

Elle pressait maintenant avec une hâte fébrile le départ de sa fille. Le médecin avait dit que grand'mère souffrait; mieux valait l'emmener tout de suite, et, le dimanche suivant, M. Charles et Marion furent dépêchés à Honfleur pour arrêter un logement.

XXVI

Ils partirent dès l'aurore, par un temps superbe, et cette journée aurait été pleinement heureuse pour eux sans le souci que laissait à l'un ses affaires, à l'autre sa chère malade.

En tête-à-tête, le père et la fille se retrouvaient et se comprenaient. Marion reprenait son enjouement naturel, sa confiance d'enfant aimée. M. Charles se redressait tout surpris d'être écouté et obéi.

Ils aimaient la nature et se laissaient bonnement aller à la franchise de leurs impressions. Ils regardaient ensemble la mer que Marion n'avait jamais vue, et qui lui causait une indicible admiration, ils parlaient tout doucement des splendeurs d'ici et des beautés de leurs montagnes là-bas, du passé de grand-père, et aussi de l'avenir quand on retournerait dans la vieille maison.

D'un commun accord ils se taisaient sur le présent, car chacun d'eux avait des amertumes secrètes qu'il voulait cacher à l'autre ou des douleurs communes inutiles à réveiller.

Le nom de Camille ne fut pas prononcé.

Quoique vivant extérieurement dans les meilleurs termes avec sa belle-fille, M. Calvi-Segrais, lui aussi, avait déjà eu beaucoup à souffrir du caractère et des allures de la jeune femme, effrontée, jalouse et grossière qui, à la moindre observation, lui jetait à la face cet argent mal acquis dont elle avait payé son nom.

Régine s'y était faite, tant la richesse gardait de prestige à ses yeux, mais lui avait des moments de révolte où ses instincts d'autrefois se réveillaient, et où il se demandait, comme au sortir d'un cauchemar, si c'était bien lui qui avait accepté Camille Grazan pour sa belle-fille, et jusqu'où irait sa patience.

Bientôt il retombait accoutumé au joug, écrasé par le fardeau trop lourd qu'on lui imposait, et murmurant :

— Je mettrai ordre à tout cela quand j'aurai fait fortune... une fortune qui me permettra de lever la tête !

On lui avait si bien persuadé que l'argent fait partie du bonheur et même de l'honneur qu'il le croyait, et ne voyait pas d'autre issue à son rude labeur que ce succès toujours poursuivi et toujours reculé.

Près de Marion, ses nerfs se détendaient délicieusement. Il revoyait en elle grand-père, grand'mère, sa propre jeunesse ; il était fier de ses cheveux d'or, de son front si pur, de son clair regard, ému de ses caresses, et touché jusqu'aux larmes quand il la trouvait à genoux, faisant sa prière du matin ou du soir. Elle réalisait, à son sens, le type idéal de la jeune fille, et il ne regrettait pas pou elle ces qualités brillantes, ces succès du dehors, qu Régine lui reprochait tant de ne pouvoir conquérir.

Tout le jour, ils coururent ensemble à travers Honfleur, joyeux comme des échappés de collège, et ils eurent bientôt découvert un petit logement propre et gai, ayant la vue de la mer et, par derrière, un petit jardin planté de pommiers.

— J'irai vous y voir tous les dimanches, dit M. Charles avec espoir.

Ils regagnèrent Paris par un train qui arrivait dans la soirée.

— Déjà ! s'écria Régine en les voyant.

Leur première question fut :

— Comment va grand'mère ?

Une nuance d'embarras parut sur les traits de Régine.

— Elle va bien... c'est-à-dire qu'elle a été un peu fatiguée... et insupportable ! Non, vraiment, elle a été par trop insupportable !...

Ces derniers mots furent lancés avec une telle énergie que Marion sourit presque.

— Pauvre maman ! c'est que vous n'êtes pas habituées l'une à l'autre ! Est-elle déjà couchée ? Je vais la rejoindre ; nous lui rapportons une boîte en coquillages.

— Ne la réveille pas pour cela ! reprit Mme Calvi-Segrais avec humeur. Il serait trop heureux qu'elle dormît !

Accompagnée de sa mère, qui était prise d'une sollicitude inaccoutumée, Marion entra doucement dans la chambre de la vieille femme.

Celle-ci ne bougea pas à leur approche, n'ouvrit pas les yeux et se mit à souffler plus fort quand Marion demanda très bas :

— Dormez-vous, grand'mère ?

— Laisse-la tranquille ! Ne la réveille pas, viens donc ! dit impatiemment Régine, entraînant sa fille.

Elle la garda jusqu'à une heure avancée de la soirée, lui faisant redire à satiété les moindres détails de son court voyage, et racontant elle-même avec une volubilité inouïe, les petits incidents de la journée, jusqu'à ce que M. Calvi se fût endormi sur sa chaise.

Revenue dans la chambre de grand'mère, Marion fit aussi peu de bruit que possible. Elle avait le pas léger et les mouvements doux des gardes-malades et ne réveillait

jamais grand'mère. Celle-ci, cependant, aussitôt la porte fermée, se retourna dans son lit avec agitation.

— Dormez-vous ? dit encore Marion dans un souffle.

— Non, répondit-elle presque aussi bas.

La jeune fille s'approcha du lit, et, se penchant, embrassa l'aïeule, mais le visage de Mme Calvi-Segrais était si brûlant qu'elle eût peur.

— Êtes-vous souffrante, mère chérie ?

Nulle réponse ne venant, Marion prit ses mains enfiévrées.

Alors, écartant les rideaux, elle regarda le visage de la malade et fut terrifiée.

Personne n'avait songé a remettre en papillottes les boucles de la vieille dame et, sous son bonnet posé à la diable, les mèches blanches de ses cheveux s'échappaient en désordre, ce qui ajoutait à l'effarement de sa pauvre figure. Ses traits étaient tirés comme par une longue maladie ; ses yeux exprimaient l'angoisse, elle avait un tremblement dans les lèvres qui l'empêchait presque de parler.

— Mais, grand'mère, qu'avez-vous ? demanda anxieusement Marion.

Mme Calvi se taisait, la fixant toujours de ses yeux égarés, puis, soudain, d'un mouvement convulsif, elle lui jeta les bras autour du cou, la serrant avec une force qu'on ne lui aurait pas crue et lui disant tout bas :

— Ne t'en va plus ! Ne me quitte plus ! Pourquoi m'as-tu laissée ?

Ce reproche perça le cœur de Marion.

— Il le fallait bien, chère grand'mère. Il fallait bien que j'aille vous choisir une jolie petite maison à votre goût. Si vous saviez comme elle est jolie ! Me voilà revenue et je ne partirai plus sans vous. Nous irons ensemble au bord de la mer que vous aimez tant. Vous m'en parliez toujours quand j'étais petite.

— Pourquoi m'as-tu laissée ? répéta grand'mère sans vouloir rien entendre.

Un léger bruit se produisit dans la pièce voisine et la pauvre femme, reprise d'une folle terreur, enlaça plus étroitement sa petite fille qui entendait son cœur battre à gros coups désordonnés.

— N'ayez pas peur ! Calmez-vous... je suis là ! disait Marion que cet effroi gagnait. Dites-moi ce que vous craignez.

— Eux... eux tous ! haleta grand'mère. Régine, Camille... Lionel... et surtout le méchant... tu sais, avec ses lunettes noires !...

Une sueur froide lui venait au front à ce souvenir, et elle ne se rassura un peu que lorsque Marion eût fermé la porte à double tour et fût revenue s'asseoir sur le bord du lit, tenant sa main dans la sienne.

La jeune fille commençait à craindre que quelque chose d'anormal ne se fût vraiment passé en son absence, et elle essaya de tirer de grand'mère des explications, ce qui ne fut pas facile.

Mme Calvi entamait un récit très diffus qu'elle interrompait par des exclamations indignées ou craintives, puis son esprit sautait à une autre idée ; il fallait recommencer pour s'égarer encore et, au travers de ces phrases sans suite, il y avait des mots qui effrayaient Marion.

Elle essaya de procéder par questions.

— Voyons, que vous a fait Lionel ?

— C'est lui qui a commencé à me parler de l'argent...

— Que voulait-il ?

— Oh ! je ne me rappelle pas !... cinquante mille francs... dix pour cent... bourse... couverture... je serais riche...

Elle passa la main sur son front avec accablement.

— Mais il n'y a pas de mal à cela.

— Si ! si ! puisque grand-père le défend ! Il dit toujours : « Tu ne dois rien signer. » Et moi j'ai désobéi.

Mme Calvi-Segrais poussa un gémissement et, se cachant la figure dans ses draps, répéta :

— J'ai désobéi à grand-père !

— En faisant quoi, chère grand'mère ? Répondez-moi, que je comprenne !

— J'ai désobéi à grand-père ! répétait la pauvre femme avec une douleur infinie.

— Vous avez donc donné une signature ?

— Oui !...

Ce fut dit si bas que Marion entendit à peine, et, cependant, elle frissonna.

— Qu'avez-vous donc signé ?

— Je ne sais pas ! Ils étaient là tous autour de moi comme des diables. Lionel parlait doucement, ta mère aussi, mais Camille criait : elle était toute rouge, elle disait que j'étais une vieille folle, qu'elle saurait bien me faire marcher... N'est ce pas que je ne suis pas folle ?

— Certes non, mère chérie ! C'est elle qui est folle de dire des choses pareilles. Aussi vous ne l'avez pas crue...

— Elle en a dit bien d'autres ! s'écria la vieille femme, ranimée par la colère et se dressant sur son séant. Elle a dit qu'il fallait me faire enfermer, que j'étais une plaie pour la famille, que je n'aimais pas mes enfants... moi !

Mme Calvi étendait ses bras vers Marion comme pour la prendre à témoin de ce blasphème.

— Et ensuite ? demanda la jeune fille pressée de profiter de cet intervalle lucide.

— M. Hills l'a fait taire ; il a dit que je n'étais pas folle, que j'aimais mes enfants et que j'allais bien le prouver. Il m'a expliqué beaucoup de choses : que ce n'était rien de signer, que c'était pour toi, pour te rendre heureuse, que si grand-père était là il le ferait lui-même... Et toujours il poussait le papier devant moi, il me mettait la plume dans la main. Je ne voulois toujours pas... je n'aime pas cet homme... Mais tous les autres se sont remis à crier.

Camille me faisait peur!... Alors il a dit tout haut que j'étais libre, que je ferais à ma volonté : et il m'a dit tout bas que si je les mettais en colère et que si je ne signais pas, ils vous empêcheraient ton père et toi, de revenir... que je ne vous verrais plus!...

La voix de grand'mère s'éteignit dans un sanglot piteux.

— J'ai fait ce qu'il a voulu ! Je ne sais pourquoi, mais je ne pouvais pas résister.

Le sang de Marion bouillonnait. Elle avait compris. C'étaient les cinquante mille francs de Mme Calvi, sa dot, toute sa petite fortune qu'on venait de lui arracher. Tous s'étaient ligués contre sa faiblesse en l'absence de ses défenseurs naturels, et la jeune fille éprouvait, devant cette lâcheté, l'ardeur d'indignation, la puissance de révolte qu'inspirent les mauvaises actions aux seules âmes droites et nobles.

Il lui fallut, pour surmonter la violence de ce premier mouvement, regarder grand'mère bouleversée, affaissée sur son oreiller trempé de pleurs. Le plus pressé était de calmer, d'atténuer l'impression horrible laissée par cette scène.

— Ils m'ont prise dès que vous avez été partis, dit-elle encore, et depuis, j'ai été malade, bien malade !

Se remettrait-elle d'une pareille secousse ?

Cette alarme fit oublier tout le reste à Marion. La jeune fille en vint à affirmer à grand'mère que grand-père lui pardonnait, que la chose ne tirait pas à conséquence et que M. Charles arrangerait tout.

Le son de sa voix, autant que le sens de ses paroles, apaisa la pauvre femme qui s'endormit enfin à une heure très avancée de la nuit, sans lâcher la main de sa petite protectrice.

XXVII

Marion ne dormit pas un instant et, pendant, cette nuit; subit un vrai martyre.

L'acte commis lui paraissait si abqminable qu'elle essayait parfois de douter des récits de grand'mère. Ne se pourrait-il pas qu'elle eût mal vu et mal compris ?

Mais ses explications étaient trop précises. Jamais d'ailleurs, même depuis son affaiblissement mental, un mensonge n'avait effleuré ses lèvres, et Marion dut s'avouer qu'elle n'accusait point à tort.

Son seul soulagement était de rejeter toutes les responsabilités sur Camille et sur M. Hills. Lionel et sa mère, endoctrinés et contraints eux-mêmes, se bornaient évidemment à servir de comparses, mais Marion frémit en songeant aux suites que pouvaient avoir pour eux de telles influences.

Elle s'expliquait maintenant son peu de sympathie pour sa belle-sœur. Elle n'en voulait pas à Camille de la haine sourde que celle-ci lui portait, mais elle prévoyait que cette jeune femme serait fatale aux siens: qu'avec ses idées de libre-penseuse, ses principes relâchés, ses ambitions vulgaires, un élément de dissolution avait pénétré dans

la famille et en sapait lentement les fondations de foi et d'honneur, les seules capables d'assurer la paix et la prospérité.

Et M. Hills? Quel rôle jouait cet étranger? D'où venaient ses droits? Où tendaient ses projets? Ami ou ennemi, conseiller sage ou vil corrrupteur, quel homme cachait ce masque impassible et quel lien l'attachait si étroitement aux destinées des Calvi-Segrais?

Toutes les apparences parlaient pour lui jusque-là: M. et Mme Calvi-Segrais l'aimaient, il avait fait du bien à Lionel, il leur semblait dévoué. Mais sa conduite envers grand'mère venait justifier les méfiances invincibles de Marion, et elle se disait maintenant, avec l'implacable rigueur de l'innocence:

— Celui qui a fait cela est un malhonnête homme!

Elle se promit de tout raconter à M. Charles. Jugeant son père d'après elle, nul doute ne lui vint qu'il ne partageât son indignation. Elle craignit même qu'il n'allât trop loin dans sa colère.

— N'importe, mon devoir est de rien lui cacher! conclut-elle.

Elle aurait voulu lui parler dès le lendemain, mais Régine, qui errait dans les corridors, se trouva toujours entre eux.

M. Charles sortit de bonne heure, rentra au moment du déjeuner et repartit tout de suite après. Sa figure, si épanouie et si ouverte la veille, était blême et gênée. Il ne fit paraître aucune surprise de ne pas voir grand'mère à table, et demanda à peine de ses nouvelles.

De toute la journée il ne reparut pas, et, le soir, fit dire qu'il dînait à Neuilly avec Lionel et M. Hills.

L'absence de ce dernier fut pour Marion un soulagement; et une amélioration, survenue dans l'état de grand'mère, la rassura un peu.

Elle attendit son père qui revint le soir très tard, et

courut au-devant de lui dans le vestibule. Au lieu d'être, comme à l'ordinaire, content de la trouver là, il eut un moment de contrariété mal dissimulé sous un sourire équivoque.

— J'ai quelque chose à vous dire, papa ; puis-je vous parler maintenant ?

— Ah ! vraiment... des confidences ! Je suis à ton service, mais pas ce soir, chérie. J'ai un mal de tête fou, je suis excédé !

Sa mine défaite confirmait ses paroles.

— Demain !... demain matin !...

Elle lui dit bonsoir un peu tristement. Elle ne serait tranquille qu'après avoir rendu au chef de famille le compte qu'elle lui devait.

Lorsqu'elle entra le lendemain de bonne heure dans le cabinet de travail où M. Calvi-Segrais dépêchait déjà sa correspondance, il l'accueillit avec une légère grimace de surprise.

— Déjà levée !

— J'étais impatiente de vous voir.

— Ah ! c'est fort aimable.

Il semblait avoir tout à fait oublié la promesse de la veille et continuait à écrire.

Une froideur s'établissait entre eux. Il n'était plus le même que pendant ce jour de voyage, et elle éprouva de la gêne à lui dire :

— Papa, j'ai besoin de causer avec vous.

— Je suis bien occupé.

— Il s'agit d'une chose importante.

— Mon Dieu ! qu'y a-t-il encore? s'écria-t-il en jetant sa plume de côté si brusquement qu'elle tressaillit. Jamais on a vu un pauvre homme aussi tourmenté que moi par tout le monde ! Parle, parle, puisque tu veux parler ! Je t'écoute.

Il tambourinait, agacé, sur son bureau, et Marion, qui

ne l'avait jamais vu ainsi, restait toute déconcertée devant cette colère.

— Finissons-en, reprit-il, de plus en plus énervé.

Tout en racontant, Marion regardait son père, cherchant dans sa physionomie un reflet de ses propres impressions, attendant une exclamation surprise ou indignée.

Mais il la laissa aller au bout de son récit sans l'inter rompre, et quand elle eut terminé, il s'écria :

— Eh bien ! que veux-tu que j'y fasse ? Tâche de remonter ta grand'mère, de lui faire oublier cette scène que je n'aurais jamais permise, si je m'étais trouvé là. Je désapprouve les procédés de Lionel, quoiqu'il ait eu de bonnes intentions ; mais ce qui est fait est fait et, après tout, cela vaudra peut-être mieux. Ta grand'mère n'a aucun besoin de cet argent qui, dans nos mains, lui donnera un revenu bien plus élevé et que nous lui garantissons, ton frère et moi.

— Alors, vous saviez ?...

— Ta mère m'a raconté tout cela dès mon arrivée et j'en ai déjà la tête cassée. Est-ce une vie que de subir à la fois les luttes du dehors et les tracas de l'intérieur ? On me rendra fou avec ces histoires ! Jusqu'ici ta grand'mère et toi vous m'aviez épargné. Ne venez pas, maintenant, ajouter un nouveau poids à mon fardeau, car je crois que je ne le supporterais plus !

Il s'exaltait, comme les gens très fatigués, et Marion se borna à lui dire :

— Mais, papa, ne seriez-vous pas plus tranquille si aucun étranger ne venait se placer entre nous?

Il la regarda comme s'il ne comprenait pas, et elle reprit, s'enhardissant :

— Je ne me permets ni de donner mon avis ni de juger personne : je suis trop jeune et trop ignorante pour cela.

Mais ne trouvez-vous pas que M. Hills a très mal agi, qu'il donne de mauvais conseils à mon frère et qu'il vaudrait mieux ne pas le voir si souvent?

— Hills ! répéta-t-il avec stupeur, Hills ? Tu es folle.

Puis sa langue se déliant tout à coup :

— Hills est l'homme le meilleur et le plus intelligent que je connaisse ! Tu n'as pas idée des services qu'il nous rend, de son dévouement, de ses capacités. Quel autre intérêt peut-il avoir que son amitié pour s'attacher ainsi à nous, pour prendre mes affaires aussi à cœur que les siennes ? Il me dit souvent : « J'ai juré de faire de vous un millionnaire, et je tiendrai ma parole. » Si tu voyais quelle imagination, quelle audace et quelle prudence à la fois il apporte dans ses opérations, sa finesse, sa prévoyance, son flair, qui tiennent de la seconde vue ! Ma parole ! il m'émerveille moi-même, moi qui pratique Paris depuis vingt ans ! Que ferions-nous sans lui ? Je l'avoue, il a été un peu sans-gêne, un peu brutal... C'est de son pays, où l'on va droit au but sans s'arrêter aux considérations accessoires. Il n'a agi que dans notre intérêt, dans le tien aussi, et quand je lui ai fait des reproches, sais-tu ce qu'il m'a répondu ? « Votre fille va avoir dix-huit ans et il ne faut pas tarder davantage à lui gagner une dot. Dans quinze jours ce sera fait. » Il prévoit tout, il pense à tout, hormis à lui-même. Puis-je lui faire un crime de son trop de zèle, de ses manières d'agir qui choquent parfois nos habitudes et nos usages ? Sapre-bleu ! il est Américain, et ceux d'entre nous qui, pour ses petits défauts, oublieraient ses grandes qualités, seraient bien ingrats !...

Il parlait très fort et comme s'il eût cherché à se monter la tête pour une résolution prise.

Marion vit que dans ce moment il n'entendrait rien et, à pas lents, elle s'en alla, très triste, très abattue, avec la sensation décourageante que son dernier protecteur

l'abandonnait et qu'elle se trouvait égarée sans défense au milieu de périls inconnus.

Au pied de son lit, elle avait suspendu, ainsi qu'à Saint-Médous, l'image peinte par Henri de Chauvelas. Le soleil d'or brillait aussi vif sur les têtes nimbées des anges et, dans le rayon rosé du jour levant, le petit laboureur poussait sa charrue minuscule.

La Providence était toujours là veillant sur la vieille grand'mère et sur la petite Marion, prête à les soutenir si les autres les délaissaient et à les conduire, au travers des orages, à cette paix promise, dès la terre, à leurs humbles efforts.

XXVIII

Grand'mère fut souffrante toute la semaine. Sa faiblesse était si grande qu'elle pouvait à peine quitter son fauteuil, et le départ pour Honfleur se trouva indéfiniment ajourné.

Elle n'avait pas reparlé de l'histoire des cinquante mille francs, qui cependant laissait dans son esprit une très forte impression, à en juger par le trouble que lui causait la présence de Régine, de Lionel ou de Camille.

Eux aussi l'évitaient le plus possible. M. Hills, lui, continuait à l'accabler de ses politesses ordinaires qu'elle recevait avec une sorte de terreur en se serrant contre Marion dès qu'il approchait.

M. Charles ne remarquait rien, ou feignait de ne rien remarquer. C'est à peine s'il trouvait, par ci, par là, un quart d'heure à consacrer à sa mère. En dehors de ses affaires particulières et politiques, il avait à préparer, pour la Métropole, les comptes trimestriels qu'il devait rendre dans la quinzaine, et il passait la majeure partie de ses journées au siège de la société.

A la maison, il était très abattu et Régine très nerveuse, comme si quelque chose de grave se trouvait en jeu.

Camille et Lionel, évidemment dans le secret, venaient souvent deux fois par jour. On échangeait des demi-mots, des signes ; on chuchotait dans les coins avec M. Hills qui restait seul imperturbable et souriant. Les conversations ne cessaient qu'en présence de Marion.

Cette défiance l'attristait. Qu'avait-elle fait pour être regardée comme une étrangère. Elle se sentait parfois atteinte d'une lassitude triste qu'elle avait peine à surmonter.

Les premières chaleurs étaient passées. Quelques jours de pluie avaient rafraîchi l'atmosphère, et une brise douce tempérait l'ardeur du soleil radieux. Les arbres du boulevard, très verts, égayaient la vue et, dans l'air pur, le tumulte de la grande ville montait gai, plein de vie et de joie à la fenêtre de Marion.

Avec ses dix-huit ans, elle se prenait à penser qu'ici elle aurait été heureuse si une main amie l'avait guidée, si un cœur affectueux l'avait réchauffée, si elle ne s'était pas trouvée seule et abandonnée dans cette ville immense.

Oh ! ce Paris si beau, cette merveille d'art et de génie, pourquoi n'en voir que les côtés mauvais ? Pourquoi n'y chercher que les périls et les tentations, quand on peut y trouver des distractions si intelligentes, des exemples si propres à élever l'âme.

Il y avait beaucoup de choses qu'elle aurait désiré voir : des églises, des musées, où sa mère ne trouvait jamais le temps de la conduire, aimant beaucoup mieux courir les magasins, les expositions, les endroits qui avaient un intérêt d'actualité et dont il fallait pouvoir dire :

— J'y suis allée.

Son père lui promettait de la mener partout dès qu'il serait libre, et elle attendait patiemment, trop peu égoïste pour formuler jamais un désir. Le matin, elle allait à la messe avec la femme de chambre : c'était souvent sa seule sortie.

Elle s'étiolait un peu, à vivre ainsi renfermée avec des pensées tristes. Bah ! qu'importe ! Puisque son devoir le voulait ainsi.

Toujours on la retrouvait avec un sourire aux lèvres.

— Son sourire imbécile, disait Camille, car enfin, la vie a des hauts et des bas et il faut être stupide pour accepter tout du même front !

Personne ne voyait ce qui se passait dans ce pauvre petit cœur, gonflé parfois jusqu'à éclater. Avec quelle angoisse Marion guettait une bonne parole, un bon regard des siens ; avec quelle tristesse elle se voyait déçue ! Elle avait été tant aimée par grand-père et par grand'mère, et les avait tant aimés aussi, qu'elle s'était habituée à vivre de tendresse et à regarder le bonheur intime comme la principale chose d'ici-bas, après le salut. Elle était toute désorientée de voir qu'autour d'elle on s'occupait aussi peu de l'une que de l'autre.

— Mes parents m'aiment à leur manière, pensait-elle pour se consoler. C'est probablement la bonne.

D'autres fois, elle attribuait leur froideur à ses défauts.

— Je ne sais pas les contenter ; je ne leur fais pas honneur. Je suis sotte, gauche, ignorante...

Et elle s'appliquait à mieux faire, avec de grands efforts qui passaient inaperçus.

— Ils sont trop absorbés pour s'occuper de moi. Mon tour viendra, se disait-elle.

A la fin de la semaine, elle se figura que son tour était venu.

Son père rentra un soir le visage épanoui et vint tout droit chez grand'mère. L'expression lassée des jours précédents avait disparu ; il parlait beaucoup, plaisantait sur tout et riait hors de propos. Il avait fait asseoir Marion près de lui et la main dans la sienne la regardait avec ce même regard attendri qu'elle lui avait vu pendant son voyage à Honfleur.

Régine arriva quelques instants après, la figure éclairée, débordant elle aussi d'une joie un peu fébrile.

Grand'mère les écoutait et les contemplait tous les deux, très intriguée de ce brusque changement.

— Qu'est-ce que vous avez donc? demanda-t-elle enfin.

— Nous avons reçu de bonnes nouvelles. Charles est content de ses affaires, dit Régine.

— Ah ! les affaires; ce n'est que cela, murmura grand'-mère, avec une moue dédaigneuse.

Elle retomba dans son silence méditatif et refusa obstinément de venir dîner, ayant entendu le coup de sonnette qui annonçait l'entrée de M. Hills.

— Laisse-la ; nous serons plus à l'aise, murmura Régine à l'oreille de son mari.

Camille et Lionel arrivaient, eux aussi, un peu en retard.

— C'est M. Grazan qui en fait des siennes, dit Lionel pour s'excuser, en trouvant ses parents, Marion et M. Hills déjà réunis à la salle à manger. J'ai crû que nous ne pourrions jamais venir.

— Est-ce qu'il est malade ? demanda M. Hills avec intérêt.

— Non, répondit Camille, un peu souffrant comme d'habitude. L'été ne lui réussit pas ; et, ce qu'il y a de pire, c'est qu'il est d'une humeur...

— Oh ! d'une humeur ! appuya Lionel. J'ai cru que nous allions nous disputer pour tout de bon. Il n'épargne personne.

— Croiriez-vous, reprit Camille très aigre, qu'en mon absence il a été mettre à la porte deux de nos domestiques.

— Sous le prétexte qu'ils volaient...

— Un valet de chambre remarquable.

— Une cuisinière qui n'a pas sa pareille.

— Me voilà réduite à prendre, en attendant mieux, une cuisinière à la journée...

— Et moi, à me passer de service !

— Ma mère, qui est repartie pour Spa, a emmené la femme de chambre. De sorte que la maison se trouve complètement désorganisée. Heureusement que nous partons pour Dinard le mois prochain !

— N'importe, reprit Lionel, M. Grazan me le paiera. Je n'aime pas qu'on se mêle de gouverner ma maison.

L'exclusivisme de Lionel au sujet de la maison qui appartenait à Grazan et des domestiques que le bonhomme payait, était tel qu'il oubliait tout le reste.

— Allons, dit gaiement M. Charles, laissons de côté ces petites misères. Tu sais les bonnes nouvelles ?

— Oui, reprirent en chœur Camille et Lionel dont les mines se détendirent.

Et comme Marion, discrète, se tenait un peu à l'écart, son père l'appela d'un geste.

— Je n'ai rien voulu te dire encore, ma chère petite, pour te laisser la surprise complète. Remercie M. Hills.

Marion ouvrit de grands yeux étonnés sans s'avancer vers M. Hills qui se redressait souriant, attendant l'effet de sa gratitude.

— Grâce à cet excellent ami, continua M. Charles, prenant l'Américain par le bras et le forçant à s'approcher, nous venons de réaliser un bénéfice considérable à la bourse. Nous avons presque doublé en quelques jours les cinquante mille francs de ta grand'mère.

A ces derniers mots, qui ravivaient des pensées désagréables, Marion fit involontairement un pas en arrière. M. Charles éprouva peut-être la même impression, car il continua très vite :

— Encore quelques chances pareilles et nous pourrons aller tranquillement planter nos choux. Mes pauvres enfants ! je verrai donc votre avenir assuré !

Un enrouement attendri lui montait à la gorge, et Marion avait envie de lui sauter au cou, de le remercier

de ses soucis paternels, et de lui dire en même temps qu'il ne devait pas pour elle se consumer en de tels efforts, qu'elle ne voulait rien autre chose que sa tendresse et avait pour unique ambition de le voir heureux et tranquille.

— Eh bien ! tu ne trouves rien à dire à M. Hills? répéta Régine avec impatience.

Non, elle ne trouvait rien, et ses remerciements se bornaient à un murmure confus.

— Laissez, mademoiselle, dit M. Hills, s'inclinant avec une courtoisie parfaite. Nous n'avons encore rien fait pour mériter vos faveurs. Attendez au moins pour reconnaître mes faibles services que je sois parvenu à vous mettre dans une situation digne de vous et de votre famille.

Régine tout émue serrait une des mains de M. Hills et Camille s'emparait de l'autre, tandis que Lionel, très attendri, lui donnait de petites tapes dans le dos en s'exclamant :

— Ce bon ami ! c'est notre providence. Il est incroyable. Il ne se trompe jamais. Moi, tous ces jours-ci, j'étais dans mes petits souliers. Vous aussi, papa. Lui ne bronchait pas : il était sûr du succès. Que n'ai-je des millions à lui confier ! Ah ! si j'avais cent mille francs de plus dans ce moment.

— Vous seriez millionnaire d'ici peu, reprit sérieusement M. Hills. J'ai une combinaison...

Et, tout le long du dîner on ne parla que de bordereaux, de couvertures, d'ottomans, de russes, de portugais, de hausse et de baisse, d'une quantité de choses absolument dénuées de sens pour Marion, mais qui faisaient palpiter d'intérêt chacun des autres convives, oubliant déjà la satisfaction du gain d'aujourd'hui dans l'espoir du gain de demain.

Marion était un peu triste. Ses parents n'avaient semblé plus heureux et plus aimants que parce que la Bourse avait monté ou baissé — elle ne savait au juste lequel des deux — et, ainsi que grand'mère, elle avait envie de dire :

— Comment ! ce n'est que cela ?

XXIX

Le lendemain, qui était un dimanche, chacun s'éveilla de très bonne humeur.

Marion seule fut assaillie, dès le réveil, d'une pensée mélancolique. Ce jour était le jour de la Fête-Dieu, resté dans ses souvenirs d'enfance si cher et si brillant qu'elle s'étonnait encore de le voir passer comme les autres, de ne plus ressentir l'émotion joyeuse qu'il lui apportait autrefois.

Il y a déjà longtemps que, sous prétexte de respecter les croyances de ceux qui n'en ont pas, on a supprimé à Paris ces belles processions qui, depuis les origines de la France chrétienne, se déployaient dans les rues, touchantes manifestations de la piété populaire.

Par tolérance on laisse circuler librement l'armée du salut, égayant ceux qu'elle ne scandalise pas, exploitant par un charlatanisme grotesqne, les noms sacrés et les maximes saintes, et entraînant dans ses extravagances ces faibles d'esprit qu'on trouve toujours chez nous, prêts à grossir tout parti nouveau. Mais on ne promène plus, pendant les calamités publiques, la châsse de sainte

Geneviève qui, tant de fois, venant encore à l'aide de ses chers Parisiens, a éloigné l'invasion ou arrêté les épidémies ; on oublie le vœu de Louis XIII, on regarde comme un danger les fêtes religieuses si heureusemont instituées par l'Église pour donner au peuple une salutaire et paisible distraction, relever son courage et lui inspirer de nobles et hautes pensées.

A Paris, une seule de ces processions a échappé au sort commun. Le jour de la Fête-Dieu on voit encore, sous le péristyle de la Madeleine, le déploiement des bannières, l'étincellement des habits sacerdotaux, la blancheur des voiles, le flamboiement des cierges. Le cortège restreint circule à travers les colonnes, fait le tour du temple et, lorsqu'il est revenu à son point de départ sous le porche, le prêtre, du haut des degrés, bénit la foule qui vient, respectueuse et pressée, contempler ce dernier reflet des pompes d'autrefois.

Sur la place, les voitures s'arrêtent à ce moment, les chapeaux se soulèvent ; jamais une protestation : rarement un mot déplacé.

Le peuple de Paris donne, ce jour-là, un démenti formel à ceux qui croient le flatter en le faisant passer pour impie quand, somme toute, il est peut-être un des plus religieux qui soient au monde.

Au bras de son père, Marion était venue assister à la cérémonie et lorsque la procession fut rentrée dans l'église, ils remontèrent vivement le boulevard Malesherbes, pressés par l'heure du déjeuner, et prirent le tramway qui passait devant chez eux.

Le silence, imposé par la présence d'inconnus, replongea Marion dans ses rêveries du matin. Elle pensait avec obstination aux Fêtes-Dieu d'autrefois, aux longues files d'hommes têtes nues, de femmes recueillies qui s'en allaient lentement à travers les rues de la petite ville, tendues de draperies et de guirlandes, jonchées de fleurs

et de feuillage. Les bannières déployées miroitaient au soleil. Les chants éclataient de toutes parts enthousiastes et magnifiques, les anciens hymnes latins, les cantiques français ou patois, alternant ensemble, exprimant l'adoration et la foi des âmes sublimes ou naïves, unies dans une même croyance. Puis, dans un nuage d'encens, dans une envolée de feuilles de roses, venait le dais d'or flamboyant, avec ses quatre panaches majestueux, soutenu par grand-père, M. de Chauvelas, le maire et l'adjoint. Ils étaient un peu essouflés, parce qu'ils étaient vieux, mais ils n'en faisaient pas moins bonne contenance, s'adressant les uns aux autres de petits signes d'encouragement. Et le curé, qui marchait sous le dais, dans sa chape étincelante, était très vieux aussi, ce qui ne l'empêchait pas de soutenir l'ostensoir d'une main ferme, bénissant les maisons, les jardins, les fleurs épanouies, les fidèles agenouillés le long de la route, et les petits enfants dont les yeux innocents et hardis osaient seuls fixer la blanche hostie entourée de rayons. Ainsi l'on arrivait au jardin de grand-père où, chaque année on faisait un beau reposoir, le plus beau de la ville. Henri de Chauvelas en était l'architecte. Marion et grand'mère dévalisaient toutes les corbeilles pour faire des bouquets. Après la cérémonie on se partageait toutes ces roses qu'on laissait se dessécher et s'effeuiller lentement, suspendues à côté du rameau bénit.

Elle revoyait tout cela : elle sentait autour d'elle le parfum des fleurs et des encensoirs, le frisson de son voile blanc ; elle était vraiment retournée à Saint-Médous et se mouvait au milieu des scènes de son enfance quand elle regagna avec son père l'appartement de la rue Malesherbes.

— Madame n'est pas encore rentrée, dit la femme de chambre, répondant à une question de M. Charles, mais il y a un monsieur au salon qui attend Monsieur et Mademoiselle.

Elle souriait et ouvrait les portes avec empressement.

Marion étouffa un cri.

Henri de Chauvelas était assis sur le canapé à côté de grand'mère.

Le premier mouvement de la jeune fille fut de courir vers lui.

Il se trouvait là, surgissant comme par enchantemant ainsi qu'à Saint-Médous. Marion était, elle, retournée de bien des années en arrière, redevenue la petite fille de jadis.

Elle le crut jusqu'au moment où elle se trouva près de lui, les mains dans les siennes, si contente et si émue qu'elle pouvait seulement répéter :

— Henri !... c'est vous ! quel bonheur !

Il souriait à sa joie si sincère, mais elle reprit conscience des années écoulées, rougit un peu et tâcha de se calmer.

— Vous ne vous embrassez pas ? disait bonnement M. Charles. De si vieux amis !

Henri se baissa et embrassa Marion.

Mon Dieu ! qu'il était grand ! bien plus grand encore qu'à Saint-Médous par rapport aux objets qui l'entouraient. Il embrassa aussi M. Charles. Tous deux s'aimaient beaucoup en souvenir de grand-père, et surtout quand Régine et M. de Chauvelas se trouvaient absents.

Le pauvre M. Calvi-Segrais était si innocent et si malheureux de toutes les discussions où il se trouvait mêlé, qu'on ne pouvait lui en vouloir, si peu que ce fût.

De son côté, il voyait dans Henri le pays natal, dont le jeune homme lui semblait la vivante incarnation, et, plus il en était loin, plus cette idée l'attendrissait.

Les questions s'entrecroisèrent.

— Comment va M. de Chauvelas ?

— Et M. le Curé ?

— Et M. de Grandcroix ?

— Qu'y a-t-il de nouveau dans le pays ?

— Pour combien de temps êtes-vous à Paris ?

— Ne resterez-vous pas déjeuner ?

La faible voix de grand'mère essayait de dominer, réclamant des nouvelles de Michelou, des poulets, des figuiers et de tous les autres habitants vivants ou végétatifs de la maison et du jardin.

Henri répondait de son mieux.

M. de Chauvelas avait des rhumatismes, la poule huppée faisait beaucoup d'œufs, M. de Grandcroix venait de marier une de ses nièces, et M. le curé de baptiser une cloche. Deux conseillers municipaux étaient morts cet hiver et un des figuiers n'allait pas trop bien.

Lui venait passer quelques jours à Paris pour un grand travail à entreprendre : un livre sur l'Art au moyen-âge dont l'illustration lui était confiée. Il ne pouvait déjeuner, étant attendu ailleurs, mais il reviendrait.

Grand'mère se lamenta en le voyant se sauver à la hâte, et M. Charles l'invita à dîner pour le lendemain.

Il était déjà parti quand Régine revint de la messe de midi.

Elle ne désapprouva pas son mari. Tout en dénigrant les Chauvelas, elle tenait beaucoup à eux et n'était pas fâchée de ce rapprochement.

— Il ne faut pas en vouloir à ce pauvre garçon des boutades de son insupportable père, et, puisqu'il vient à nous, tu as bien fait de lui faire accueil, dit-elle, magnanime, ne se doutant pas que grand'mère et Marion eussent a moindre part dans la visite.

Toutes deux furent heureuses pendant cette journée et elle du lendemain.

Avec lui, Henri de Chauvelas semblait avoir rapporté un peu du bonheur détruit, et sa courte apparition était pour la vieille dame l'objet de conversations plus animées qu'elle n'en avait eues depuis trois mois.

— Il doit être content M. de Grandcroix ! Pauvre M. de

Chauvelas avec ses rhumatismes ! Combien a-t-il dit que pesait la cloche neuve ? Moi j'étais la marraine du bourdon. Oh ! le bourdon sonnera toujours plus fort. Je te disais bien que la poule huppée était d'une bonne espèce !... J'espère qu'Henri arrivera de bonne heure. Je veux dîner avec lui et si le méchant vient, je n'en aurai pas peur ! Quand Henri est là je n'ai peur de personne..... Trouve-moi donc mon beau bonnet !

Grand'mère s'agitait d'une manière inaccoutumée, bouleversant ses tiroirs et entassant une pile de linge sur le bonnet neuf qu'elle ne voyait pas.

Deux bonnes heures avant le diner, elle était postée à la fenêtre du salon pour voir si Henri n'arrivait pas, croyant à chaque instant le distinguer dans la foule des passants.

— Tiens, le voilà ! quelqu'un de très grand..... Non, c'est un abbé ! Deux messieurs qui viennent ensemble !.... ce n'est pas lui encore ! Une voiture qui s'arrête !.... ah ! ce sont des dames !.... Quelle heure est-il donc ?....

On sonna.

— C'est lui, cette fois !

Non, c'étaient Camille et Lionel.

Un autre coup de sonnette.

Grand'mère s'élança vers la porte et se heurta à M. Hills.

— Finissez donc ! dit Camille impatientée. Ne dirait-on pas que vous attendez le roi ? Certes vous n'en feriez pas autant s'il s'agissait de Lionel qui est pourtant votre petit-fils !

La vieille dame qui, ce jour-là, était très hardie, osa répondre en regardant du coin de l'œil M. Hills :

— Chacun a ses amis ! Les miens valent ceux des autres.

— Oui, parlons-en ! s'écria Camille rougissant de colère. Ils sont jolis vos amis ! Un vieux toqué qui a mangé tout son avoir et se permet encore de prendre de grands airs et de blâmer ceux qu'il jalouse ! Un grand dadais de fils,

bon à rien, qui n'a réussi nulle part et qui s'est fait barbouilleur pour gagner son pain !

La fille de Grazan jeta ce mot de « barbouilleur » avec un dédain ineffable.

— Il vaut mieux travailler que prendre l'argent des autres ! murmura grand'mère.

M. Hills se pinça les lèvres pour ne pas rire.

Camille était devenue écarlate. Elle allait lâcher une grosse sottise, quand M. et Mme Calvi intervinrent.

— Ne prenez pas ce qu'elle dit au sérieux, ma chère, murmura Régine. Les vieilles personnes ont leurs préférences auxquelles il ne faut pas toucher.

— D'ailleurs, continua M. Charles, il n'est pas juste de faire un crime à M. de Chauvelas de son manque de fortune et à Henri de son travail. L'art n'a jamais fait déroger un gentilhomme.

— C'est même très bien quand on réussit ! ajouta Régine. Il est en train de se faire une jolie position. Il a eu un vrai succès à l'Exposition du Blanc et Noir et quand j'y suis allée avec la marquise de Vergès, elle racontait à tout le monde que le premier prix était son cousin. On lui en faisait compliment !

Pendant qu'on le discutait ainsi, Henri de Chauvelas arriva.

Il ne s'attendait pas à trouver si nombreuse assemblée, et il reçut avec quelque surprise les politesses de M. Hills et l'accueil bruyant de Camille.

L'Américain semblait se plaire à embarrasser le jeune homme à force de courtoisie, et Camille déployait toutes ses grâces pour celui qu'elle dénigrait tout à l'heure comme si, ne pouvant l'écraser, elle voulait au moins l'éblouir.

Pour ce simple dîner de famille, la jeune femme s'était mise en grande toilette : un flot de satin rouge et de dentelles blanches, un corsage très ouvert d'où se dégageait

le cou gros et un peu court et deux bras maigres, aux coudes proéminents, aux attaches lourdes, terminés par des mains épaisses chargées de bagues.

Henri eut fort à faire pour tenir tête à son caquet étourdissant et au babillage de Régine. Dans les moments de répit, grand'mère, pleurarde, lui reprochait de ne pas s'occuper d'elle, de ne rien lui raconter de là-bas.

M. Hills parvint à équilibrer la conversation et à la rendre générale. On parla politique, on fit des théories, on discuta un peu.

Dès que l'Américain prenait la parole, ses amis se taisaient et, si prévenu qu'on fût contre lui,il était impossible de ne pas l'écouter avec intérêt, tant ses aperçus étaient originaux, ses expressions justes et pittoresques ; on reconnaissait la supériorité de son intelligence, on était frappé de la clarté de ses vues, de sa hardiesse qui s'arrêtait toujours à la limite des convenances, étonnant sans choquer. Il s'imposait à l'esprit, mais il ne s'adressait pas au cœur, et c'est pour cela peut-être qu'Henri de Chauvelas et Marion, un moment fascinés, secouaient très vite son étrange ascendant.

La partie la plus noble et la plus développée de leur âme ne se laissait pas captiver.

Il y avait au fond de ces séductions quelque chose de froid et de faux qui leur était répulsif ; l'admiration que leur arrachait parfois cet homme étonnant ne diminuait en rien leur antipathie.

A la fin de la soirée, tandis que M. Hills groupait autour de lui sa cour habituelle et que grand'mère s'endormait dans son fauteuil, Henri parvint à se rapprocher de Marion et lui dit doucement :

— Je vois que vous êtes heureuse ici... C'est un grand bonheur pour moi, un très grand bonheur !...

Il aurait voulu en dire plus et, cependant, il s'arrêta.

— Heureuse ! répéta Marion, le fixant de ses grands yeux clairs. Pourquoi me trouvez-vous heureuse ?

— Mais, reprit-il étonné, parce que je vous vois dans votre famille, entourée des affections qui vous manquaient, ayant devant vous un avenir assuré, bien préférable à celui que vous aviez là-bas.

— En êtes-vous sûr ?

— Certainement. Rien ne vous fait défaut : vos parents vous chérissent et peuvent à leur gré arranger votre vie. Vous vivrez auprès d'eux plus heureuse que vous n'étiez près de nous, jusqu'au jour où ils vous feront faire un mariage digne de vous... Comment votre vieil ami ne s'en réjouirait-il pas ?

S'il se réjouissait tant, pourquoi sa voix, malgré ses efforts, prenait-elle des intonations douloureuses ?

— Me marier, moi ? quelle drôle d'idée, dit lentement la jeune fille.

— Vous n'y avez donc jamais pensé ?

— Non !... jamais... Il y a tant d'autres choses qui me préoccupent !...

Elle se tut un moment puis, sans transition, achevant tout haut une réflexion commencée tout bas :

— Henri, que pensez-vous de M. Hills ?

Henri eut un léger mouvement involontaire, comme si une douleur affreuse et subite l'eût traversé, mais se remettant tout de suite, il répondit :

— Je pense que c'est un homme très intelligent. Vous devez le connaître mieux que moi.

Brusquement il quitta le siège qu'il occupait auprès de Marion et, la laissant toute surprise de cet abandon soudain, alla rejoindre Régine et échangea encore avec elle quelques phrases banales, très aimable et très souriant.

Il partit bientôt après, déclinant une autre invitation : son éditeur ne lui laissait aucune liberté ; il reviendrait quand il le pourrait.

— Quel jour, quel jour ? demanda la vieille Mme Calvi, réveillée par ce départ.

— Le plus tôt possible. Il ne faut pas m'en vouloir si je ne suis pas libre de disposer de mon temps à mon gré. J'ai bien des choses à faire et je ne suis à Paris que pour cinq ou six jours.

— Hier vous disiez huit ou dix ! protesta-t-elle. Vous l'avez dit !...

— C'est vrai, il l'avait dit en arrivant, remarqua Camille quand Henri se fut retiré. Il a changé de programme.

— Comment peut-il avoir changé de programme ce soir ? observa M. Charles.

— Comment ? Ah ! ce n'est pas mon affaire. Demandez plutôt à son amie Marion.

Tous les regards se tournèrent vers Marion, aussi étonnée que les autres de cette révélation.

— Je crois qu'ils se sont disputés, continua sa belle-sœur. Une querelle d'amoureux !

Elle faisait semblant de plaisanter, mais le visage de Marion se colora.

Enhardie par son mutisme, Camille ajouta :

— Il était allé lui faire ses petites confidences, mais elle a dû le mal recevoir, car le colloque n'a pas duré longtemps et le pauvre garçon est parti tout de suite l'oreille basse.

— Raconte-nous ça ! s'écria Lionel avec ironie. Était-ce une déclaration ?

— Quelle sotte plaisanterie ! dit M. Charles en haussant les épaules.

Marion aurait voulu subir gaiement les grosses moqueries de son frère et de sa belle-sœur, mais, malgré elle, une honte la prenait de s'entendre si indélicatement railler devant un étranger et, relevant la tête, elle fixa avec défi le lorgnon noir de M. Hills.

— Que te disait-il ? demanda Régine.

— Il me parlait de vous, maman, de papa, du bonheur que j'avais d'être près de vous.

— Voilà qui est fort désintéressé de la part d'un aussi galant chevalier, dit M. Hills, car nous ne devons pas oublier, mademoiselle, qu'en jouissant de votre présence, nous en privons ceux qui avaient l'avantage d'en profiter jusque-là, et qu'il leur serait bien permis de nous en vouloir un peu.

Cette fois Marion fut vraiment en colère et répondit très sèchement :

— L'absence ou la présence ne change rien aux sentiments. A Saint-Médous j'étais de cœur avec mes parents quoique loin d'eux. Ici je n'oublie aucun de ceux qui m'ont aimée toute petite, qui, après les miens, ont droit à une part de mon affection et qui passeront toujours, pour moi, avant des amis de fraîche date.

— Faut-il donc admettre, Mademoiselle, que le titre d'ami ne peut s'acquérir qu'à l'ancienneté, sans tenir compte des mérites personnels ni des efforts qu'on peut faire pour s'en rendre digne? Cela semble un peu décourageant pour les bonnes volontés, et je commence à croire que, décidément, M. Henri de Chauvelas a pour lui un avantage décisif.

Marion n'aimait pas qu'on touchât aux choses qui lui semblaient sérieuses et, ne mesurant plus ses paroles, elle repartit, tout à fait fâchée :

— M. de Chauvelas et son fils ne sont pas nos meilleurs amis seulement parce qu'ils sont les plus anciens, mais surtout parce qu'ils sont bons, loyaux et dévoués, que mon grand-père les aimait et qu'ils l'ont pleuré autant que nous.

— Elle a raison ! déclara M. Calvi-Segrais, achevant ce qu'elle allait dire. Rien ne remplace des gens qui partagent tous vos souvenirs, dont on connaît à fond la famille, l'histoire et le caractère...

Il s'arrêta, s'apercevant tout à coup de ce que ses paroles avaient de désagréable pour l'étranger qui se tenait là, devant lui, et, se rattrapant de son mieux :

— Enfin, acheva-t-il, après vous, mon cher Hills, bien près vous, les Chauvelas ont certainement quelques titres à notre amitié.

M. Hills ne parut pas choqué et se borna à dire, d'un ton railleur :

— J'espère justifier la préférence que vous m'accordez. Mis en balance avec le dévouement de MM. de Chauvelas, le mien sera, j'y compte, moins touchant peut-être, mais beaucoup plus effectif. Lionel ! n'oubliez pas notre rendez-vous de demain matin !

XXX

— Ainsi vous répondez du succès ? dit M. Charles.

— Sur ma tête, répliqua M. Hills. Vous ai-je jamais donné de mauvais conseils ?

— Jamais. Vous êtes infaillible.

M. Calvi parlait sérieusement.

A force de mesurer chaque jour à son incapacité le génie entreprenant de l'Américain, il avait conçu pour lui une admiration et une confiance aveugles. Il s'y mêlait un sentiment superstitieux, reste des légendes du pays local, qui déguisait sous le prestige du mystère ce que la conduite de l'étranger pouvait avoir d'obscur et de suspect.

— Cet homme a un don, répétait M. Charles, la double vue peut-être. On cite des cas analogues quoique moins frappants. Il nous porte bonheur, je me suis toujours bien trouvé de suivre ses avis, et il me dirait de mettre ma tête sous le couperet, que, ma parole, je l'y mettrais, je crois, sûr de voir l'aventure tourner à mon profit !

Peu à peu, tout ce que possédaient M. et Mme Calvi-Segrais s'était trouvé engagé dans les spéculations de M. Hills qui donnaient d'importants revenus et promettaient des gains colossaux.

Cette fois, il allait frapper un grand coup. Une occasion s'offrait, unique, inespérée, qu'il guettait depuis longtemps, n'osant espérer qu'elle se présentât si tôt.

Avec sa clarté lumineuse, il leur avait expliqué l'opération, très simple, très sûre, où le plus défiant n'aurait rien trouvé à redire, et il concluait ainsi :

— Votre fortune est faite : confiez-moi seulement pour quelques jours quatre-vingt ou cent mille francs de plus. Je me charge de tout. Je pourrais vous prêter cette somme, mais vous serez plus satisfaits de ne devoir le succès qu'à vos propres ressources.

Ils l'avaient écouté, si confiants que ce raisonnement même leur parut une preuve nouvelle de son désintéressement. Il était trop riche pour faire valoir ses propres capitaux, trop délicat pour leur imposer à son égard une obligation matérielle.

Aussi, quand, après leur avoir laissé un jour de réflexion, il vint leur demander :

— Êtes-vous décidés ?

— Absolument ! s'écrièrent d'une même voix Régine, Lionel et Camille.

L'amour du lucre, héréditaire chez les Grazan, avait pris chez Camille une forme nouvelle. Vaniteuse, voulant jouir et triompher, elle dédaignait d'entasser sou sur sou comme les usuriers ses ancêtres ; elle aimait les grands coups de fortune, les entreprises même un peu risquées qui rapportaient beaucoup. Dans cette occasion, une raison de plus la décidait à courir cette chance.

— Vous savez que je n'ai pas de fonds objecta M. Calvi

Régine l'interrompit :

— Soyons francs. Croyez-vous, mon cher Monsieur Hills, que mon mari est arrêté par un scrupule dont je vais vous faire juge. On nous offre d'acheter en bloc la maison de mon beau-père et les métairies et de payer

comptant. N'est-ce pas providentiel, juste en ce moment?

— Voilà qui se trouve à merveille.

— Une baraque dont nous n'avons que faire ! Moi, je ne peux pas m'y voir en peinture !.... Il n'y a qu'une petite difficulté : mon beau-père a fait mettre le tout au nom de Marion qui est mineure ; mais rien n'est plus simple que de la faire émanciper et, aussitôt, nous concluons la vente.

— Cela me paraît très facile.

— Eh bien ! mon mari ne se décide pas.

— Que voulez-vous, soupira M. Calvi-Segrais, cette maison était celle de mon père : il y est né, il y est mort, il a voulu qu'elle restât dans la famille en la léguant à Marion. Il m'en coûterait de contrevenir à ses volontés.

— Je le comprends, répliqua M. Hills. Cette maison doit vous être précieuse, au point de vue du sentiment s'entend, car elle ne rapporte rien. Cela servira de dot à Mlle Marion ; ne parlons plus de notre affaire.

Il se leva pour partir d'un air très indifférent.

— Vous croyez que cette opération est sûre? redemanda M. Charles hésitant pour la dixième fois.

— Mon cher ami, vous en savez là-dessus autant que moi-même. Pourquoi exciterais-je vos regrets en vous vantant une affaire à laquelle vous devez renoncer ?

— Pour satisfaire les fantaisies de Marion, reprit Camille furieuse, mon beau-père ne calcule plus. N'a-t-il donc qu'une fille unique et l'héritier du nom ne compte-t-il pour rien dans la famille ?

— Lionel n'est pas à plaindre, allégua M. Calvi-Segrais.

— Grâce à moi. Sans ma dot, que deviendrait-il donc, je vous prie ?

— Et avec votre dot dont je ne puis disposer, répliqua Lionel, il m'est impossible même de tenter pour ma part la chance que mon père rejette.

Très irrités tous les deux, ils retombèrent sur Marion.

— Est-ce qu'on demande l'avis d'une petite fille de son âge ! dit Lionel. On fait ce qui est nécessaire dans l'intérêt général et ensuite, quand elle est à même de comprendre, elle vous remercie. N'avez-vous pas été bien aise l'autre jour que j'aie agi de même avec ma grand'mère?

— Et si nous ne réussissions pas? dit M. Charles très impressionné.

— Ne pas réussir !

La surprise profonde de M. Hills à cette insinuation, était l'argument le plus décisif et il se rendit compte de l'effet qu'il venait de produire.

— Je préférerais trouver un autre moyen de me procurer l'argent nécessaire à cette entreprise, dit M. Charles essayant d'accommoder ses répugnances et ses convoitises.

— Il est évident que cela vaudrait mieux, repartit M. Hills.

— Si je vendais mes ottomans?

— Mais, mon cher, vous les avez engagés pour prendre des actions de la Métropole.

— Eh bien ! mes actions.

— Elles sont en dépôt à la banque qui vous a avancé les sommes dont vous avez besoin pour...

— Ah oui ! Eh bien, si j'emprnntais?

— Sur quoi? Vous avez, très sagement, emprunté à 5 0/0 sur vos propriétés de l'argent qui vous rapporte 10 et 15 : mais les hypothèques atteignent le maximum de la valeur des immeubles.

— Mon Dieu ! s'écria impatiemment Régine, voilà deux jours que vous retournez le même problème pour arriver au même résultat. Il faut ou vendre, ou renoncer à l'affaire. Nous n'avons ni la possibilité, ni le loisir d'agir autrement.

M. Hills avait pris son chapeau, et se retirait discrètement pour n'influencer personne.

— Réfléchissez entre vous, conclut-il, et dites-moi ce

que vous aurez décidé, car il n'y a pas de temps à perdre.

Il souriait en s'en allant, entendant déjà derrière la porte fermée du salon, un tumulte de voix qui annonçait une grande agitation.

— J'y arriverai, pensait-il, mais, y arriverai-je assez tôt ? car, cette fois, je leur ai dit la vérité, le temps presse.

Il compta sur ses doigts :

— Huit jours, oui... j'ai bien encore huit jours devant moi. Cela suffira, s'ils se décident ce soir... et ils se décideront.

Il passa devant la loge de son allure ordinaire, calme et indifférente, s'arrêta une seconde pour jeter sur le boulevard un regard rapide, et se dirigea en pressant le pas vers la prochaine station de voiture.

Chez les Calvi, la discussion s'était animée. Lionel et Camille voulaient qu'on acceptât tout de suite l'offre de l'acquéreur et qu'on s'occupât de l'émancipation dès le jour même.

— Vous oubliez, leur dit M. Charles impatienté, que ces mesures seront absolument inutiles sans le consentement de Marion.

Une clameur s'éleva.

— Le consentement de Marion ! Vous allez lui demander son avis maintenant ?

— Certes oui, répliqua le père de famille rassemblant ce qui lui restait de fermeté. Il s'agit de son bien et je ne veux pas prendre sur moi une pareille responsabilité.

— La responsabilité de l'enrichir, d'assurer son sort ! s'écria Régine. Ah ! je la prends, moi. C'est mon droit et c'est mon devoir. Je sais mieux qu'elle ce qui fera son bonheur et j'agirai en conséquence, sinon je serais une mauvaise mère !

— N'importe, reprit M. Charles faiblissant déjà, sa signature est nécessaire et il faut avant tout nous assurer qu'elle la donnera sans difficulté.

— Je voudrais bien voir qu'elle fît des difficultés! ricana Lionel. Et quand bien même elle en ferait, nous viendrons à bout d'elle plus facilement encore que de grand'mère. Il n'y a pas avec elle de respect à garder : elle a sa tête. et j'aime à croire que ma sœur ne sera pas assez bornée pour ne pas nous comprendre, ou assez dénaturée pour ne pas nous obéir. Je me charge de la convaincre et, puisque mon père le désire, nous allons commencer par là. Ce ne sera pas long.

Il disparut et revint bientôt suivi de Marion étonnée.

— Mets-toi là, lui dit-il d'un ton grave, en reprenant son fauteuil, et écoute-moi.

Il était assis entre Camille et sa mère. M. Calvi se retirait d'un mouvement instinctif vers le fond de la pièce, et Marion se tenait en face d'eux, droite sur sa chaise, un peu effrayée de la solennité de cette convocation, ayant en même temps envie de rire de voir Lionel revêtir les allures dignes d'un président de tribunal.

— Voyons, dit-il avec condescendance, fais bien attention. Je vais tâcher de me mettre à ta portée. Il s'agit d'affaires.

Marion réprima un bâillement.

— Alors je ne crois pas que je puisse t'être d'un grand secours et tu feras aussi bien de me laisser aller.

— Mais non... mais non. Tu es une grande fille à présent : tu dois prendre ta part de tout ce qui se passe dans la famille, et il n'y a pas de raison pour se cacher de toi.

Cette théorie nouvelle surprit agréablement Marion, et elle se prêta de la meilleure grâce du monde à la fantaisie de son frère.

Lui, les yeux en l'air, tâchant de se remémorer les phrases mêmes de M. Hills, rééditait, en les embrouillant un peu, les explications que celui-ci leur répétait depuis deux jours avec une patience infatigable.

— As-tu compris ? demanda-t-il en finissant.

— Un peu.

— Que penses-tu de cette chance inespérée qui nous arrive ?

— Que, si c'est vrai, j'en serai bien aise pour vous.

— Je vois, soupira-t-il, découragé, que tu n'as pas saisi le nœud de la question. Je recommence.

Il répéta sa leçon un peu plus mal que la première fois.

— Te voilà au courant, je pense, conclut-il, et tu as saisi l'importance qu'il y a pour nous à réaliser immédiatement la somme nécessaire.

— Oui... murmura-t-elle, la tête fatiguée par les efforts qu'elle faisait pour le suivre.

— Très bien. J'ai toujours dit que tu étais une bonne enfant. Tu es donc de notre avis, et tu ne te feras pas de peine, si, pour arriver à cet immense résultat, nous sommes obligés de vendre la vieille maison qui, fort à propos, vient de trouver amateur.

— Quelle vieille maison ?...

— Mais... celle de Saint-Médous...

— La maison de grand-père ! s'écria Marion, en bondissant sur ses pieds.

— Là ! voyez le coup de théâtre, dit Camille, éclatant de rire. Quel meilleur emploi comptez-vous donc faire de cette baraque ?

— Papa ! papa ! dit Marion, en courant vers son père. N'est-ce pas que ce n'est pas vrai ? que vous ne vendrez pas notre chère maison ?

— Pas sans ton consentement, ma chère petite, répondit M. Charles avec embarras, sentant au dedans de lui les mêmes protestations qui agitaient le cœur de Marion.

Puis, le mirage d'or passa devant ses yeux, le mirage qui pouvait devenir une réalité, et de nouveau le passé disparut.

— Le sacrifice me coûtera autant qu'à toi ; mais je suis

assez raisonnable pour comprendre qu'il s'impose, que nous ne devons pas préférer les souvenirs, si chers soient-ils, au bonheur de toute la famille.

— Vendre la vieille maison ! répéta-t-elle, dans une agonie de douleur, non, non, c'est impossible !

Un flot de larmes avait couvert sa figure et elle restait pétrifiée, cherchant sur tous les visages un démenti à ces cruelles paroles, un signe d'espoir ou d'encouragement.

M. Calvi s'était un peu détourné. Lionel fronçait le sourcil, les traits de Régine se contractaient légèrement, et la bouche de Camille s'épanouissait jusqu'aux oreilles.

— Il faut avouer, dit la jeune femme, que cette petite est une singulière créature. On lui annonce une fortune... et elle se met à pleurer sur de vieilles pierres et un toit qui ne tient plus, comme si on lui arrachait l'âme.

— Ah ! Camille ! taisez-vous, repartit Marion dans sa détresse. Vous ne savez pas tout ce qui se rattache à un endroit où les parents que l'on vénère ont vécu et sont morts ; où ils nous ont montré la trace de ceux qu'eux-mêmes avaient aimés ; une maison qui est comme une relique des saints de la famille, qui rappelle constamment leurs vertus et force presque à les imiter...

— Je ne le sais pas ! cria la fille de Grazan, l'écume de la colère aux lèvres. Lionel ! me laisserez-vous insulter ainsi ? Ah ! vous me reprochez de ne pas être née dans une de vos nobles baraques, de n'avoir pas derrière moi toute une file de hobereaux confits dans la dévotion, l'austérité et mille autres sottises, respectées encore par des gens plus crédules et plus arriérés qu'eux. Bel avantage, par le temps qui court où l'on fait beaucoup plus de cas de la fortune présente que de l'honneur passé, où un père riche vaut cent ancêtres vertueux, à telle enseigne que vous avez été bien contents, après avoir jeté de la boue à ma famille, de venir faire des courbettes à mon argent.

— Camille ! dit Régine suppliante.

— Je ne parle pas pour vous. Vous, au moins, avez toujours compris notre situation respective et cherché à compenser mes sacrifices. Je parle à mon beau-père, qui se repose sur moi pour suffire à toutes les dépenses de Lionel, à toutes les mauvaises habitudes qu'il a données à son fils ; je parle à cette petite sotte qui vient encore m'insulter, moi, la bienfaitrice de toute la famille, et s'opposer à ce que je veux, à ce que nous voulons dans l'intérêt général.

— Ah ! plaise à Dieu que nous réussissions, et que Lionel puisse ne rien vous devoir ! s'écria M. Charles avec ferveur. Plaise à Dieu que Hills nous rende au moins aussi riches que M. Grazan !

Marion était restée stupéfiée par tant d'émotions diverses, sondant pour la première fois la profondeur de la méchanceté de Camille et des humiliations de son père, entrevoyant d'un seul coup tant de choses horribles et inattendues qu'elle ne savait plus que dire, que faire, ni que penser.

— Vois, ma chère petite, dit Régine, ce que tu as provoqué en parlant trop vite ! Assure Camille qu'elle a mal interprété tes paroles, que tu es fâchée de l'avoir blessée involontairement, comme elle est fâchée elle-même de s'être laissée emporter à ce point.

Régine prenait la main de Marion et essayait de la mettre dans celle de Camille, qui, honteuse de sa grossièreté, se laissait faire sans résistance.

Leurs doigts se touchèrent dans une étreinte glacée.

— Laissons toutes ces billevesées, reprit Lionel conciliant. Il est donc bien convenu, Marion, que tu te rends à notre avis sans autre grimace, et que tu signeras gentiment la vente, puisque ta signature est indispensable.

— Moi signer la vente de la maison de grand-père !

répliqua-t-elle, revenue de sa première surprise. Non, Lionel, ne compte pas là-dessus ! Je t'aime, je suis prête à te le prouver par tous les moyens en mon pouvoir, mais vendre la maison serait un sacrilège qui ne s'accomplira pas si cela dépend de moi.

Jamais elle n'avait parlé de ce ton énergique, et la colère de Camille se ralluma devant cete résistance imprévue.

— Voilà une fille bien élevée, bien soumise à ses parents ! A un ordre qu'ils lui donnent elle répond tranquillement : « Je ne veux pas ! » J'admire le résultat de sa pieuse éducation.

— Mes parents ne m'ont point donné d'ordre.

— Mais moi je te parle en leur nom ! cria Lionel furieux.

Marion s'approcha de M. Calvi-Segrais et lui dit :

— Avez-vous ordonné, mon père ?

— Non, balbutia-t-il, je te conseille seulement... tu es libre...

La femme de chambre, qui entr'ouvrit la porte, vint le tirer de sa position embarrassée.

— Le monsieur qui est déjà venu hier attend monsieur dans son cabinet.

— J'y vais... j'y vais.

Il ajouta, en s'adressant à Lionel :

— C'est le Belge qui veut prendre des actions de la Métropole.

— Très bien ! Ne le laissez pas échapper.

M. Calvi s'esquiva malgré les regards suppliants de sa fille.

La dispute reprenait sur un diapason plus élevé.

Cet argent qui était là, si près d'eux, attirait comme un aimant la mère et le fils, et ravivait chez Camille les convoitises héréditaires. Ils s'exaspéraient de voir entre eux et lui cette frêle barrière qu'ils ne pouvaient briser.

Les yeux de Lionel avaient des regards mauvais.

Élevé par sa mère dans le seul culte de lui-même, excité par sa femme, il n'était pas éloigné de croire que sa petite sœur, en ne pliant pas sous sa volonté, commettait un attentat sacrilège et lui dérobait ce qu'elle ne lui donnait pas. Il n'avait fallu que cette minute pour tourner en haine l'indifférence qu'il lui témoignait jusque-là.

— Tu oublies que je suis ton aîné, reprit-il, les lèvres tremblantes de colère. Je n'ai pas voulu te brusquer, je t'ai parlé comme à une personne raisonnable, mais si tu continues à t'entêter stupidement, on se passera de ton avis, voilà tout.

Sa brutalité et celle de Camille avaient lassé la douceur de Marion. Une fierté native s'éveillait en elle, opposant à la force une indomptable énergie.

— En tous cas on ne peut se passer de ma signature, dit-elle, et tu ne l'auras pas.

S'était-il mépris ? Cette petite fille placide avait-elle une volonté capable de réduire à néant tous leurs projets ?

Lionel eut un frisson dans le dos.

Avant son mariage, et depuis, il avait accumulé une foule de dettes, à l'insu de sa femme et de ses parents, comptant, pour les payer, sur les belles promesses de M. Hills.

Qu'adviendrait-il si, par la faute de Marion, ces promesses ne s'accomplissaient pas, ou seulement tardaient à s'accomplir ?

Il cherchait des paroles pour la foudroyer, mais Camille le devança.

C'était enfin l'occasion de se venger, d'enlever pour toujours à Marion son toit et la liberté, de la mettre sous sa dépendance, et la haine agissait sur Camille presque autant que l'intérêt.

— Vous ne donnerez pas votre signature ? répéta-t-elle d'une voix si altérée que Marion la reconnut à peine. Vous

osez nous braver en face, mauvaise fille et mauvaise sœur que vous êtes ! Vous détestez votre propre famille au point de préférer rester pauvre vous-même plutôt que de l'enrichir !

Marion jeta sur sa belle-sœur, défigurée par la passion, un regard d'extrême pitié.

— Vous me connaissez bien mal, ma pauvre Camille. S'il ne s'agissait que de moi, je me compterais pour fort peu de chose. J'aime la vieille maison de tout mon cœur, mais ce qui me retient bien plus fortement encore c'est une promesse sacrée ; mon grand-père m'a fait jurer de ne jamais la vendre.

Camille éclata d'un rire forcé.

— Le prétexte n'est pas mal trouvé, je l'avoue, quoiqu'il soit assez peu séant de faire parler ceux qui ne sont plus là pour vous contredire !

— Voulez-vous prétendre que j'invente, reprit Marion, devenue blanche comme de la cire, que je prête à mon cher grand-père une pensée qu'il n'a pas eue, une parole qu'il n'a pas dite, que je me fais un jeu de sa mémoire ? Vous ne pouvez pas croire une pareille infamie.

Se reculant, elle contemplait avec une sorte de dégoût le visage convulsé de la jeune femme qui s'approchait du sien.

Un râle plutôt qu'une voix sortit de la bouche de la fille de Grazan quand elle dit :

— Je crois qu'il ne faut pas se fier aux petites saintes-nitouches de votre espèce, que vous suivez en dessous une idée fixe et que vous êtes bien moins occupée en ce moment de votre grand-père, que de M. Henri de Chauvelas !...

Marion ne comprit pas d'abord ; puis, un jour soudain se fit dans son esprit, et la révolte de tout son être fut telle qu'elle jeta un cri d'horreur et repoussa les deux

lourdes mains de Camille qui s'abattaient comme un étau sur ses frêles poignets.

Soit que l'indignation eût décuplé, à son insu, la force nerveuse de Marion, soit que la jeune femme eût mal pris son équilibre, cette brusque secousse fit chanceler Camille. Son pied heurta un tabouret et, faisant un demi-tour, elle s'étendit tout de son long aux pieds de Marion, stupéfaite de cette chute inattendue.

Elle fut la première à relever Camille, qui essayait de rendre l'accident moins ridicule en le dramatisant. Bien que la débandade de son chignon, ébranlé par le choc, fût le plus grave de ses maux, elle fit semblant de se trouver mal et Régine, éplorée, dut lui faire respirer des sels, tout en chapitrant Marion sur son inconcevable brutalité.

— Je n'ai pas voulu renverser Camille et je regrette beaucoup ma maladresse, répondit la jeune fille qui, la première émotion passée, réprimait à grand'peine une envie de rire nerveuse.

Elle souffrait cependant d'une façon cruelle.

En dessous, Lionel lui jetait des regards méchants ; Régine qu'un reste de dignité maternelle avait tenue à l'écart du conflit l'accablait maintenant de reproches amers, mélangés de larmes qui lui étaient encore plus sensibles.

— Que t'importe que je pleure ? répondait Régine aux tendres paroles de Marion. Je suis bien malheureuse de voir ma propre fille venir m'empêcher de faire son bonheur, se dresser comme une rebelle à l'encontre de nos projets, se montrer si indifférente pour moi, si haineuse pour son frère !... C'est notre faute ! Nous t'avons abandonnée à la direction de tes grands-parents ; ils ont pris toute ta tendresse, il ne te reste rien pour nous !...

A ces mots, toute la fermeté de Marion s'évanouit et, à genoux devant sa mère, lui baisant les mains elle sanglota :

— Maman !... maman !... quelle mère est plus chérie que vous ne l'êtes par moi ? Ma tendresse, mon dévouement sont à vous !... je ne veux que bien faire !... Écoutez-moi... croyez-moi !... comprenez-moi, enfin !

Elle était si convaincue, si ardente, que son émotion pénétra un moment le cœur maternel.

En regardant cette pauvre petite qui l'enlaçait de ses bras tremblants et cherchait un refuge auprès d'elle, Mme Calvi-Segrais eut l'esprit traversé d'un éclair de justice. N'était-ce pas, autant que Lionel, son enfant, une partie d'elle-même, et fallait-il rester insensible à sa douleur, même puérile, ne témoigner aucune indulgence à ses préjugés, même mal fondés ?

Elle s'adoucissait quand, par malheur, grand'mère arriva.

La longue absence de Marion l'inquiétait et peut-être avait-elle, malgré sa surdité, perçu le bruit de la chute de Camille.

Elle s'arrêta sur le seuil et fit un geste de surprise et d'effroi en voyant la jeune femme échevelée qui continuait à s'évanouir dans les bras de Lionel, et Marion en larmes s'accrochant à sa mère.

L'hésitation de la vieille dame ne fut pas longue.

Elle courut tout droit à sa petite-fille en s'écriant :

— Qu'est-ce que tu as ? Qu'est-ce qu'on t'a fait ?

Régine se retira, secouant l'étreinte de Marion, et la pauvre enfant vint se jeter au cou de grand'mère.

L'épreuve avait été trop longue pour ses forces. Elle ne comprenait plus ce qu'on lui voulait ni pourquoi on la détestait ainsi et, repoussée de tous, elle ressentait un immense soulagement dans l'impuissante sympathie de cette pauvre vieille femme aimante.

— Ma petite !... ma chère petite ! qu'est-ce qu'on lui a fait ?

Les brebis elles-mêmes se fâchent quand on maltraite

leurs agneaux, et grand'mère lançait autour d'elle-même des regards de défi.

— Elle est bonne et vous êtes méchants ! Je ne veux pas qu'elle pleure et, si vous la tourmentez, je... je...

Elle chercha une menace bien terrible :

— Je le raconterai à Henri de Chauvelas !...

Ce mot fut comme un brandon qui vint rallumer le feu.

— Qu'est-ce que je vous disais ? s'écria Camille, oubliant sa syncope. Est-ce assez clair cette fois ? Si clair que les moins perspicaces mettent le doigt dessus. Ne vous occupez plus de l'avenir de votre fille, ma mère ; on n'a pas eu besoin de vous pour le préparer de longue main ! Son apanage a tenté la noble maison de Chauvelas au point de lui faire oublier notre indignité d'une telle alliance ! Marion vivra à Saint-Médous d'orgueil et de misère, pendant que son mari peinturlurera du bras qui lui reste et que son beau-père attendra le retour du roi !

Ces insinuations, qui piquaient au vif l'ambition et la vanité de Régine, produisirent l'effet attendu.

Les torts présumés de Marion grossirent à outrance à ses yeux prévenus. Elle se cuirassa contre l'attendrissement de tout à l'heure et, les lèvres dédaignenses, le front plissé, le geste dur, elle dit à sa fille :

— Si jamais une pareille folie t'était venue à la pensée, je te conseille d'y renoncer tout de suite. Ni ton père ni moi ne nous y prêterions jamais, et je le ferai comprendre à M. de Chauvelas en lui fermant ma porte. Te voilà avertie et, j'espère, revenue à la raison. Quant aux propriétés que ton grand-père t'a léguées à notre détriment, aberration dont tu as l'indélicatesse de te prévaloir, je vais télégraphier que nous acceptons les offres de l'acquéreur et, le moment venu, nous verrons si tu refuses la signature que je te dirai de donner. D'ici là tu réfléchiras, je pense, et tu sauras choisir entre l'obéissance et la révolte.

Marion ne trouva plus la force de répondre et se laissa entraîner par grand'mère dont cette algarade, quoique mal comprise, avait dissipé les idées belliqueuses.

Régine était redevenue calme, persuadée qu'elle était d'avoir usé d'une autorité légitime, d'une sévérité nécessaire, de s'être dévouée, une fois de plus, au bonheur de ses enfants.

Camille, triomphante, se remettait complètement ; Lionel seul restait sombre.

Plus intéressé encore que les autres au succès, il s'inquiétait davantage des difficultés et des retards probables.

— Ne te tourmente pas, lui dit sa mère. Nous en viendrons à bout. S'il le faut, M. Hills interviendra !

Ce nom magique raffermit la confiance ébranlée, et M. Charles, qui s'aventura à reparaître, trouva les physionomies rassérénées.

— Marion a fait quelques grimaces : il fallait s'y attendre, mais ce n'est pas sérieux, lui dit Régine.

Puis, pour prévenir d'autres questions, elle demanda :

— Et le Belge ? S'est-il décidé à prendre des actions ?

— Si bien décidé qu'il vient de me remettre quatre-vingt mille francs à cet effet. J'aurais mieux aimé qu'il ne m'embarrassât pas de ce dépôt, mais il part ce soir pour Bruxelles, d'où il ne reviendra que la semaine prochaine et il veut que les actions soient à sa disposition dès son retour. Je vais m'en occuper demain même.

— Quatre-vingt mille francs !... jusqu'à la semaine prochaine ! murmura Lionel en s'en allant.

XXXI

Grand'mère avait ramené Marion dans sa chambre et, avec cet instinct maternel qui ne la quittait pas, elle s'empressait autour de sa chère petite, baisant ses joues pâles, lui faisant mille caresses, mille petites gentillesses comme à un enfant qui pleure et qu'on veut consoler.

— Parle-moi ! remue-toi ! ris, mon cher amour, pour faire plaisir à ta pauvre grand'mère ! Mon Dieu ! qu'est-ce qu'on lui a fait ?

Pâle et glacée, Marion demeurait dans une inertie douloureuse, se demandant si elle ne venait pas d'avoir une vision diabolique, si elle avait bien entendu les horribles paroles qu'on lui avait jetées à la face, et comment elle pouvait les avoir méritées.

— Oh ! l'argent ! cet affreux argent, se disait-elle, frémissante, en essayant de comprendre les intrigues et les rancunes ameutées contre elle. Suffit-il donc à diviser les familles, à faire oublier tout autre chose sur la terre et dans le ciel ! Quel est ce pouvoir maudit, cette possession qui s'empare des gens corps et âme et les transforme en démons?

Elle revoyait la figure haineuse de Camille et se perdait en étonnements, en craintes... Que faire? où était son devoir? Grand-père avait-il prévu ce que lui coûterait l'accomplissement de sa promesse. Qui croire? à qui obéir?

— Tu ne veux pas me parler, tu ne veux pas sourire! gémissait grand'mère. Tu ne m'aimes plus!

— Si, si, je vous écoute! je vous aime! Oh! grand'mère, que ferais-je sans vous?

Elle laissait aller sa tête sur l'épaule de grand'mère, sa pauvre petite tête dont il lui semblait ne plus pouvoir soutenir le poids.

Mme Calvi se taisait, rassurée, et s'amusait à rouler dans ses doigts les jolies mèches plus dorées encore que le reste de la chevelure qui s'échappaient toujours pour retomber en frisant sur le cou de Marion.

A la sentir ainsi redevenue inconsciente et paisible, les angoisses de Marion redoublaient. Grand-père la lui avait confiée; elle devait veiller sur cette douce créature, incapable de penser pour elle-même, et, en se sacrifiant, elle la sacrifiait.

Que deviendrait grand'mère si on vendait la vieille maison, s'il ne lui restait plus un abri ni un centime pour assurer au besoin son indépendance?

L'ignorance de Marion l'empêchait d'apprécier les avantages de la spéculation; mais, certaines leçons de son aïeul, mal comprises quand elle les avait reçues, parce qu'elle était alors trop jeune, trop inexpérimentée, trop heureuse, lui revenaient à l'esprit maintenant qu'elle se trouvait abandonnée, menacée, entourée de pièges.

Peut-être, au contraire, était-ce en prévision de ce qui arrivait aujourd'hui que M. Calvi-Segrais avait exigé sa promesse. Que faire?

Lui désobéir, ou entrer en révolte contre ses parents?

risquer de nuir aux siens ou de rendre grand'mère malheureuse ?

Oh ! quel affreux tourment !

Ne pas savoir où étaient le bien et le mal, le devoir ou la faute ; interroger vainement sa raison et sa conscience égarée, et n'avoir personne, personne au monde à qui demander conseil !

L'âme de Marion était une de ces âmes vaillantes qui ne reculent devant aucun obstacle, n'hésitent devant aucun sacrifice pour marcher dans la bonne voie.

Mais, cette fois, une obscurité troublante lui cachait le chemin et, dans la torture de ce doute poignant, oublieuse de ses préférences, des injures reçues, des souffrances à endurer, elle ne laissait échapper que ce cri d'ardente aspiration :

— Faire bien ! faire ce que je dois !

— Si tu as du chagrin, dit grand'mère après un long silence, il faut prier le bon Dieu !

Oui, elle avait raison, elle indiquait le seul remède efficace ; elle donnait le seul conseil opportun, et Marion, avec plus de ferveur, appela encore à son aide la souveraine sagesse et la lumière divine.

Pourquoi fallait-il qu'ici-bas on ne pût les entrevoir que de si loin, que les ferventes supplications reçussent des réponses aussi vagues, qu'une lueur aussi confuse éclairât les ténèbres où elle se débattait ?

— Je suis indigne, pensa Marion, et la voix de Dieu ne parvient pas jusqu'à moi.

Elle se releva.

Au moment où elle se désespérait une inspiration lui était venue.

— Grand'mère, demanda-t-elle, vous sentiriez-vous la force de sortir ?

— Oui... oui... tout ce que tu voudras.

Depuis bien des jours, Mme Calvi n'avait pas si bravement descendu l'escalier, s'accrochant d'une main à la rampe et de l'autre au bras de Marion.

Sans se plaindre, elle marcha pendant quelques minutes déclarant qu'il faisait un temps magnifique, que l'exercice lui déraidissait les jambes et qu'elle irait bien jusqu'à l'église.

Néanmoins elle poussa un soupir de soulagement en entrant à Saint-Augustin.

Il y avait un salut, comme pendant tous les jours de l'octave du Saint-Sacrement et, contente d'arriver si à propos, grand'mère s'installa bien à l'aise sur un prie-Dieu capitonné, écoutant les chants avec recueillement.

Marion s'était glissée dans un des bas-côtés de l'église. Sans conseil et sans protection, elle avait songé à ceux dont la mission est de soutenir les faibles, de guider les ignorants, d'expliquer à tous la parole de Dieu.

Un vieux prêtre à cheveux blancs attendait près de son confessionnal. Elle s'y jeta, et, tandis que le vieillard se préparait à entendre l'aveu de ses fautes, elle lui raconta son histoire, ses peines, ses cruelles incertitudes, elle lui raconta grand'père, Camille et M. Hills, tout d'un trait, avec une vérité poignante, une naïveté qui touchait, l'éloquence du cœur et de la simplicité, ouvrant son âme jusqu'en ses plus intimes replis, suppliant le vieillard de l'aider de son expérience humaine, le prêtre de lui transmettre l'inspiration divine.

— Je n'ai personne autre dans le monde à qui me confier. Ce que vous me direz de faire, mon père, je le ferai.

Le prêtre avait, dans sa longue et bienfaisante carrière dirigé tant d'âmes, compati à tant de souffrances et assisté à tant de drames que, dans ce récit rapide, clair, entier comme la vérité, il démêla d'un seul coup d'œil l'ensemble

de la situation et, après avoir réfléchi et prié, il résuma ainsi le conseil attendu :

— Mon enfant, votre grand-père était un saint. Conformez-vous à sa volonté et allez en paix. Je prierai pour vous.

XXXII

Soudainement les angoisses de Marion s'apaisèrent ; et quand elle rejoignit ses parents, sa physionomie rassérénée ne portait plus aucune trace de lutte ou d'abattement.

A sa grande surprise, eux aussi semblaient ne plus se ressouvenir de la scène. Le dîner, auquel assistait M. Hills, fut même particulièrement gai.

— Tout venait de Camille, pensa Marion, soulagée d'un poids immense. Je savais bien que mes parents m'aimaient et ne voulaient pas me faire de peine.

La soirée était magnifique ; après le dîner, Régine proposa une promenade.

— Viens avec nous, ma chère petite, cela te fera du bien, dit-elle à Marion d'un ton affectueux qui la pénétra de joie.

Tous quatre sortirent, et, à pas lents, remontèrent le boulevard.

Il faisait encore très clair, mais le calme du soir commençait à se répandre partout. Le travail quotidien était terminé ; les concierges, assis devant leurs portes, respiraient l'air rafraîchi, et les passants avaient une allure reposée

de simples promeneurs. Une poussière dorée s'élevait au loin, montrant la place où le soleil s'était couché, et la lune dessinait son croissant dans un ciel bleu pâle, très doux, sillonné de petits nuages vaporeux.

Marion avait marché d'abord à côté de sa mère, mais celle-ci, fatiguée, venait de prendre le bras de M. Calvi-Segrais, et la jeune fille se trouvait devant eux avec M. Hills.

Elle ne faisait pas plus d'attention à son compagnon que n'en commandait la stricte politesse, et lui ne semblait guère plus disposé à entamer la conversation.

— Nous allons trop vite, dit-il enfin, remarquant qu'elle pressait inconsciemment le pas et que M. et Mme Calvi restaient de l'arrière. Vos parents n'ont plus dix-huit ans.

Marion s'arrêta, se retourna et vit que sa mère paraissait lasse que son père marchait avec peine, un peu courbé, l'air très abattu.

— Ne trouvez-vous pas que M. Calvi-Segrais change beaucoup? continua M. Hills, surprenant sa pensée.

— Oui, je le trouve, répondit-elle, trop intéressée par le sujet pour ne pas oublier que l'interlocuteur lui agréait peu.

— La vie qu'il mène, lui est très contraire ; vous feriez bien d'user de votre influence pour l'y arracher.

Venant de lui, ce conseil la surprit, et elle dut lui faire observer qu'il serait difficile d'obtenir que M. Charles abandonnât ses affaires.

— N'importe, la santé avant tout ! dit encore l'Américain.

Marion frémit. Depuis la mort de grand-père, ses appréhensions s'éveillaient vite et, dans cet avis brutal, il avait peut-être une intention charitable.

— Vous aussi vous trouvez que sa santé s'altère?

— J'ai peut-être tort de vous le dire, ma pauvre enfant, mais je crois vous devoir cet avertissement.

Il lui parlait avec un accent d'une douceur inaccoutumée et, troublée, elle se demandait si, au fond, il n'avait pas bon cœur.

On eût dit qu'il lisait au-dedans d'elle-même, car il reprit alors :

— Vous me trouvez bien hardi de vous donner un conseil ; je sais que vous n'avez pas confiance en moi et je n'ai pas le droit de m'en étonner. Que suis-je pour vous? Un inconnu, un étranger, un homme qui a été indiscret, en voulant se faire une place à votre foyer, présomptueux en prétendant à une part d'affection qu'on ne lui devait pas.

— Je n'ai pas dit cela...

— Non, remarqua-t-il avec amertume, mais vous l'avez pensé. S'il ne s'était agi que de moi, bien des fois déjà je me serais retiré ; je me serais résigné à mon sort, qui est de vivre seul, toujours seul ! J'aurais renoncé à ce fol espoir de remplacer par les liens de l'amitié ceux de la famille que la mort a brisés autour de moi.

Jamais encore il n'avait fait, devant Marion, aucune allusion à ses malheurs privés et une telle mélancolie vibrait dans sa voix qu'elle en fut profondément émue.

— Vous avez perdu vos parents?

M. Hills ne répondit pas. Il s'était plongé dans l'évocation d'un passé douloureux, et sa physionomie revêtait une expression tragique, tandis qu'il murmurait :

— La fatalité s'est acharnée sur moi !... Père, mère... frères et sœurs... et jusqu'à ma patrie... j'ai tout perdu ! Comment ai-je eu la force de vivre si longtemps !

Au bout d'un instant. il passa la main sur son front, soupira et, revenant à lui, reprit d'un ton qu'il s'efforçait en vain de raffermir :

— Pardon ! Je voulais m'excuser et j'ai aggravé mes torts en vous occcupant encore de moi.

— Pouvez-vous douter de ma compassion ? dit-elle avec

chaleur, car la défaillance soudaine de cet homme si fort, si maître de lui la remuait presque jusqu'à le lui rendre sympathique.

— Merci. Vous êtes trop sincère pour me tromper, même par condescendance, et cette bonne parole me restera précieuse. Mais ce n'est pas de moi que je voulais vous parler, c'est de vous !

Instinctivement, Marion regarda derrière elle.

Ils venaient de franchir la grille d'entrée du parc Monceau et suivaient la grande avenue du milieu qu'éclairait encore le déclin du jour. Mais l'obscurité emplissait déjà autour d'eux les petites allées ombreuses, et les becs de gaz s'allumaient les uns après les autres.

M. et Mme Calvi-Segrais marchaient à une courte distance, absorbés, eux aussi, dans leur causerie et, après ce que M. Hills venait de dire, Marion ne pouvait, sans une grande dureté apparente, le quitter brusquement.

— Je n'abuserai pas de votre patience, mademoiselle, reprit-il avec cette rare faculté de deviner la pensée d'autrui, qui la surprenait toujours. Bientôt, quand vous n'aurez plus besoin de moi, je m'en irai ; mais je voudrais emporter au moins votre estime et vous n'avez pas le droit de repousser mes explications.

— Vous ne m'en devez pas, monsieur. Je n'ai rien à vous reprocher.

— Cette fois, mademoiselle Marion vous n'êtes pas sincère! Ne m'en avez-vous pas voulu à mort de ce qui s'est passé entre Mme votre grand'mère et moi ?

— C'est vrai. J'ai trouvé que vous aviez très mal agi, it-elle franchement.

— Ne me soupçonniez-vous pas, aujourd'hui même, d'avoir suscité une discussion qui vous afflige ?

— C'est vrai encore. Cette idée m'est venue.

— Eh bien ! quand cela serait, êtes-vous bien sûre, mademoiselle, que je sois à blâmer? Ne vous montrez-

vous pas, au contraire cruellement injuste et ingrate à mon égard? Raisonnons un peu. Je suis seul au monde, c'est-à-dire sans obligations ; immensément riche, c'est-à-dire sans désirs. Quel intérêt puis-je donc avoir à me consacrer, corps et âme, à des spéculations dont je ne retire aucun profit personnel, à m'immiscer dans des affaires de famille où je ne puis récolter que des désagréments?

— Je ne sais! dit-elle un peu désorientée par ce nouvel aperçu de leurs relations.

— Quel intérêt avais-je à sauver la vie et l'honneur de votre frère, à regarder vos parents comme s'ils étaient les miens, à m'occuper de l'avenir de Lionel et du vôtre comme si j'étais votre frère aîné? Pourquoi est-ce que je tiens encore aujourd'hui à vous avertir, à vous conseiller, à vous expliquer ce que votre inexpérience ne peut deviner? Examinez ma conduite, fouillez-la, interprétez-la à votre gré. Vous y chercherez vainement d'autres mobiles que le dévouement le plus profond et le plus désintéressé.

— Je ne doute pas...

— Si, vous doutez ; vous ne pouvez croire à tant d'abnégation, n'en ayant jamais vu d'exemple dans votre société moderne, égoïste et languissante ! Nous autres Américains, nous sommes un peuple neuf, un peuple jeune, encore à l'âge des ardeurs généreuses et des élans irréfléchis. Vous ne nous comprenez pas, et ce que vous appeliez chez vous chevalerie, vous l'appelez chez nous extravagance. N'était-ce pas une grande extravagance de ma part, en vérité, que de m'attacher à un jeune homme inconnu, seulement parce qu'il était malheureux et en péril de m'y attacher plus fortement ensuite, parce que je lui avais fait du bien d'étendre à toute une famille cette sollicitude importune? Il ne faut pas se faire meilleur qu'on n'est : j'étais las aussi de vivre pour moi seul, de

m'asseoir à mon foyer désert et, peu à peu, l'amitié s'est emparée de mon cœur resté vide. Vous aimant, j'ai voulu vous rendre heureux et, tout de suite, j'ai vu ce qui vous manquait. Autrefois on vivait de peu, et une modeste aisance suffisait aux besoins comme à la dignité de la vie. Il n'en est plus de même à prés ent. Toute famille qui s'appauvrit décheoit et souffre. La vôtre subissait avec amertume cette dure loi. Votre père, qui n'a ni le goût ni les aptitudes nécessaires, s'était engagé dans des spéculations dangereuses. Il s'épuisait en efforts stériles. La ruine était tout près et, avec elle, allaient venir les divisions, les reproches, les vieillesses mornes, les jeunesses sans espoir. Je suis arrivé et, aussitôt, tout a changé de face. La prospérité est rentrée dans la maison ; j'ai remis de l'ordre dans vos affaires et, si on me laisse parachever mon œuvre, bientôt votre père pourra se retirer avec une fortune indépendante et solide, à l'abri des tracas et des préoccupations qu'il n'a plus la force de supporter. Mais, je ne vous le cache pas, il faudrait pour lui que ce moment arrivât sans retard. C'est pour le hâter que j'ai pressé l'autre jour votre grand'mère de me confier une somme insuffisante, dont j'ai déjà su tirer une fortune ; c'est dansle même but que je vous demande encore aujourd'hui un dernier sacrifice. En vous y résignant, vous assurerez le repos et le bonheur des vôtres, vous les affranchirez de certaines humiliations, d'autant plus pénibles qu'elles viennent de plus près...

Il fit une pause, observant si cette allusion à Camille réveillerait les susceptibilités de Marion, et il acheva presque bas :

— Et vous pourrez réaliser le rêve de votre cœur !...

Il avait fait fausse route, et il s'en aperçut au geste hautain dont elle l'arrêta.

Se mordant les lèvres, il reprit son attitude ordinaire et lui développa ses vues avec cette clarté, cette finesse, cette persuasion irrésistible dont il avait le secret.

Quand il eut fini, pas un doute ne restait à Marion.

— Je comprends, dit-elle. C'est la fortune probable, sûre peut-être, que vous nous offrez. J'admire votre intelligence, je suis on ne peut plus touchée de votre bonté... et je refuse. Même à ce prix, je ne vendrai pas la vieille maison.

Dix fois au moins, M. Hills et Marion avaient monté et redescendu la grande allée, oublieux du temps qui s'écoulait et des compagnons qui se traînaient, épuisés, à leur suite.

La nuit était venue, pleine d'étoiles, et, dans l'ombre, la voix de la jeune fille s'élevait douce et pure, emportée par une brise légère.

— Je ne vendrai jamais la vieille maison ! Au-dessus de l'argent, il y a bien des choses plus désirables, plus nécessaires : il y a surtout le devoir. Mon grand-père m'a défendu d'aliéner son héritage. J'ai juré de lui obéir.

— Je respecte ce scrupule, mais êtes-vous assurée mademoiselle, en vous conformant à la lettre de ses instructions, de n'en pas méconnaître l'esprit ? Lui qui désirait avant tout votre bien, ne serait-il pas le premier, aujourd'hui, à vous conseiller autrement ?

— Non. Il nous aimait trop pour n'avoir pas pressenti l'avenir, et je me fie à son discernement plus qu'au mien, plus qu'au vôtre ! Vous ne savez pas ce qu'était mon grand-père !

Sous l'influence des émotions diverses qui venaient de l'agiter, Marion avait perdu sa timidité habituelle et, en grande partie, sa défiance vis-à-vis de M. Hills. Il s'était, tout à coup révélé, bon, sensible, affectueux et elle n'éprouvait plus de gêne à étaler devant lui ses sentiments intimes, ses souvenirs sacrés.

Et, à mesure qu'ils s'échappaient de ses lèvres, son esprit retournait en arrière; elle oubliait le lieu où elle se trouvait et celui qui l'écoutait. Elle était à Saint-Médous, elle suivait pas à pas la longue carrière de son aïeul, disant ses travaux, ses douleurs et ses vertus, la grandeur simple de sa vie et de sa mort, ce qu'il avait été, ce qu'il avait fait et pensé, aimé et souffert, l'évoquant avec sa belle tête blanche, son sourire miséricordieux, ravivé, rendu présent par l'éloquence de cet amour filial.

Dans l'ombre croissante, on ne distinguait plus les lignes du visage de M. Hills. Il avait courbé la tête et se taisait, comme bercé, lui aussi, dans un rêve lointain.

Quand elle eut achevé, elle entendit près d'elle un profond soupir et cés mots, articulés par une voix inconnue :

— Votre grand-père était un honnête homme !

Qui parlait ainsi?

Marion tressaillit, regarda autour d'elle, et ne vit, à portée de son oreille, que M. Hills.

Ce ne pouvait être que lui qui venait de prononcer ces paroles ?

Pourquoi donc alors résonnaient-elles avec cette intonation singulière, haineuse et admirative à la fois, avec cet accent français, absolument pur, impossible à saisir pour un étranger ?

XXXIII

Sans doute Marion avait mal entendu. Il recommençait la causerie de son ton ordinaire, et elle n'avait jamais mieux remarqué la force de sa prononciation exotique.

Elle crut s'apercevoir que, tout en continuant à lui exposer les avantages de sa proposition, il n'essayait plus d'agir sur sa volonté, et elle lui sut gré de cette délicatesse. Il avait été évidemment touché de son chagrin, convaincu peut-être par ses raisons ou, encore, lassé par son entêtement.

Au bout de quelques minutes, ils se laissèrent rejoindre par M. et Mme Calvi-Segrais.

— Elle a consenti, j'espère ? chuchota Régine à M. Hills.

Il répondit par un murmure vague qu'elle interpréta à son gré, et bientôt, il les quitta en alléguant un rendez-vous.

Lionel devait en effet l'attendre au café de la Madeleine.

Mais, cependant, bien que l'heure fût passée, M. Hills ne se pressait guère.

Sitôt ses compagnons hors de vue, il avait ralenti

le pas et essuyé d'une main fébrile son front mouillé de sueur.

— C'est trop bête, c'est vraiment trop bête, marmottait-il avec une sorte de colère. Qu'a donc fait cette enfant pour tirer des cases de mon cerveau tant de choses oubliées ?

Être honnête homme ! vivre une longue vie, honorée et paisible ! Laisser après soi de tels souvenirs dans un cœur innocent. Il y a des gens qui ont fait ce rêve et l'ont réalisé. Sont-ce des fous ou des sages, faut-il les plaindre ou les envier ?

Il regarda en l'air, soupira... puis la vision se dissipa et son rictus habituel reparut.

— Enfin, je peux encore réparer ma maladresse...

Il fit quelques pas, et s'arrêta de nouveau.

— N'importe. Je préfèrerais qu'elle gardât sa baraque, puisqu'elle y tient tant. Pourquoi m'en prendre à cette enfant quand j'ai sous la main tant de fous prêts à se livrer avec joie. Cette vente va, du reste, traîner en longueur. Ai-je le temps d'attendre ? Ne puis-je trouver mieux et plus prompt ?

Il sourit tout à fait. Méphisto était revenu.

. . . .

Quand M. Hills arriva au café, Lionel n'y était pas encore.

En l'attendant, il s'assit dans un coin de la salle, à une table écartée, demanda un bock, — il ne buvait jamais de iqueurs, — et un journal du soir.

Il trempa ses lèvres dans la bière, déplia le journal et parcourut rapidement la première page qui ne contenait probablement rien de saillant.

La seconde, au contraire, parut exciter son intérêt au plus vif degré, car, élevant la feuille à la hauteur de ses yeux. il s'absorba tout à coup dans sa lecture au point de ne pas s'apercevoir de l'entrée de Lionel. Aussi ne put-il

réprimer un mouvement brusque, quand celui-ci lui posa la main sur l'épaule :

— Tu es bien nerveux ce soir, dit le jeune homme surpris.

— Moi !

M. Hills tournait vers son ami une physionomie tellement marmoréenne que Lionel ne put s'empêcher de rire de son accusation.

— Le fait est, continua L'Américain, que je ne t'attendais plus.

— Je suis très en retard, avoua Lionel contrit. Je te demande pardon ; mais aussi, je ne sais plus où donner de la tête. Quelle journée, j'ai passée ! Après les scènes inqualifiables de Marion, voilà que je viens d'essuyer une tempête terrible de mon beau-père et de Camille pour un malheureux billet qu'on a présenté... et qu'ils ont laissé protester, le croirais-tu ? Non, ce n'est plus tenable et s'il faut subsister de privations, regarder à cent louis, me refuser tout ce qui m'amuse, rester en arrière de mes amis et de mes camarades, de ma position et de mes habitudes, je te le déclare, mon bon ami, j'aime mieux en finir avec l'existence !

Il faisait la mine désespérée du bambin qui, vingt ans auparavant sanglotait parce que la voiture n'était pas assez jolie et la maison de Saint-Médous pas assez élégante. Un peu plus, et cet homme jeune et fort, comblé par la fortune, aurait pleuré parce qu'on ne satisfaisait pas entièrement toutes ses fantaisies luxueuses.

M. Hills parut très touché.

— Ne te décourage pas. Je t'ai promis de te tirer de là... et je t'en tirerai. Je t'apporte de bonnes nouvelles. Nous commençons demain, et d'ici quatre jours, notre opération sera terminée.

Les prunelles de Lionel étincelèrent.

— Mais, la mise de fonds... la mise de fonds ! Oh ! je briserai cette petite fille si elle ne cède pas.

— Ce serait inutile. Avec toute la célérité possible, la vente ne peut être réalisée à temps. Il faut l'argent tout de suite.

— Tout de suite... et comment veux-tu que nous nous le procurions ? dit Lionel, passant de la joie à la consternation.

— Voilà le difficile. Moi-même, je ne puis réaliser mes fonds aussi vite. Les choses ont marché avec une rapidité inattendue.

— Alors, il faut y renoncer ! s'écria Lionel avec désespoir. Mon Dieu ! Mon Dieu !

— On ne renonce pas à des affaires pareilles, dit énergiquement M. Hills. Qu'est-ce que soixante ou quatre-vingt mille francs, quand il s'agit d'une fortune ? Si tu ne les as pas, il faut les trouver, les prendre n'importe où. Dans quatre jours, vendredi, samedi au plus tard, tu pourras les rendre, les remettre... je t'en donne ma parole... Si, ce qui était impossible, tu n'étais pas en mesure, je paierais.

— Merci... merci... je le sais, tu ne m'abandonnes jamais, tu es mon seul ami... tu es infaillible ! Le plus difficile seulement, c'est de rassembler cette somme.

— Réfléchis bien, dit M. Hills. A New-York, je trouverais un million en un quart d'heure ; ici, je suis étranger ; mais toi, dans ta situation, environné de tes parents, de tes relations...

Pour s'aider à réfléchir, Lionel avalait coup sur coup plusieurs petits verres de chartreuse.

— Mon beau-père remue l'or à la pelle, mais, à quoi bon ? Plus M. Grazan devient riche, vieux et malade, plus il est avare, défiant et soupçonneux. Il s'agite comme un possédé quand je regarde seulement son coffre-fort... qu'entre parenthèses, je n'ai même jamais vu ouvert.

— Cherchons ailleurs.

— Mon père, continua Lionel, poursuivant tout haut le cours de ses réflexions, n'a rien de disponible ; on ne trouverait pas dix mille francs à la banque ou chez lui ,je le parierais un contre cent...

— Et tu perdrais.

Lionel regarda son ami avec surprise.

— Tu perdrais, répéta Hills lentement. Ce soir du moins.

— Ah, oui ! les quatre-vingt mille francs du Belge que mon père doit déposer demain dans la caisse de la Société.

— Est-il obligé de les déposer demain ? Je croyais que ce monsieur ne revenait que dans dix jours...

XXXIV

Quarante-huit heures s'étaient écoulées et personne ne parlait plus de vendre la vieille maison.

Régine, très absorbée par d'autres préoccupations, se souvenait à peine de l'incident et avait repris, vis-à-vis de sa fille, son attitude ordinaire.

La rancune de Lionel ne se manifestait que par un silence dédaigneux, et celle de Camille par des mots piquants, des allusions désagréables.

Les projets avaient évidemment changé et M. Hills seul pouvait être l'auteur de cette diversion favorable.

Marion éprouva un nouveau remords de l'avoir méconnu et une vraie gratitude pour ses services. Elle avait été très touchée aussi de l'affectueuse sollicitude de l'Américain pour M. Charles, et elle reconnaissait que son avertissement n'était que trop bien fondé.

Lui avait-il ouvert les yeux, ou une altération subite venait-elle de se produire dans la santé de son père ?

Jamais elle ne l'avait vu ainsi.

Ce n'était plus seulement l'âge qui venait, les soucis qui s'amassaient. On aurait cru qu'une maladie soudaine

s'était déclarée depuis deux jours, tant M. Calvi-Segrais était pâle, décomposé, différent de lui-même.

Une fièvre intense le dévorait et le faisait s'exciter et divaguer dans une irritation nerveuse, ou demeurer abattu, prostré, comme anéanti. Ses regards s'éteignaient par moments et, à d'autres, avaient des lueurs effrayées. Sa tête s'appuyait lourde et lasse sur sa main, qu'il passait souvent devant ses yeux comme pour se dérober à quelque spectacle effrayant.

Il avait perdu tout appétit et il fallait, pour se faire entendre de lui, répéter trois ou quatre fois la même question. Au moindre bruit, il avait des sursauts, des changements de couleur. Pendant ces deux jours il n'alla ni à la Chambre, ni au siège de la Société. Il était malade ou préoccupé : les deux peut-être à la fois.

Marion essaya d'interroger M. Hills.

— Ce n'est rien, lui répondit-il. Votre père s'occupe de l'affaire dont je vous ai parlé l'autre jour, et que nous avons pu tenter sans vous imposer de sacrifice. Ce sera la fin de ces fatigues, de ces vilains soucis d'argent que vous détestez si fort.

Elle s'efforça de se rassurer, de se féliciter. Néanmoins, ce n'est pas sans appréhensions qu'elle se prépara à partir pour Honfleur avec sa grand'mère, dont l'état permettait maintenant le voyage et qui s'en faisait une grande fête.

— Nous serons toutes seules, bien tranquilles, comme à Saint-Médous, disait la vieille dame. Nous verrons la mer !... Camille ne viendra pas !

Marion la laissait à sa joie enfantine et un peu égoïste de vieillard, et se disait, le cœur serré :

— Pourvu qu'il ne se passe rien en mon absence !

Elle avait une autre peine qu'elle n'avouait à personne, qu'elle ne s'avouait pas à elle-même : Henri de Chauvelas n'avait pas reparu depuis la semaine précédente. Vien-

drait-il, serait-il reçu, ne le reverrait-elle pas avant son départ ?

Quand cette pensée, qu'elle eût exprimée si naturellement quelques jours plus tôt, lui hantait l'esprit, elle la chassait presque avec colère et se hâtait davantage de faire ses malles. Cette opération était assez compliquée avec grand'mère qui ôtait, replaçait, changeait de compartiment, discutait et remballait vingt fois chaque objet.

Avec une patience inépuisable, Marion se débattait au milieu de ce désordre sans cesse renouvelé, pensant, à travers sa besogne :

— Mieux vaux que je ne le revoie pas ! Il paraît que nous sommes, aux yeux du monde, étrangers l'un à l'autre ; on ne peut pas comprendre ici que, pendant des années nous avons vécu frère et sœur. Je ne veux plus entendre Camille parler de lui !

Ainsi les mauvaises paroles sont des germes dangereux qui ne tombent jamais impunément dans une terre quelconque. Si elles ne souillent pas, elles blessent et, avec la confiance naïve de cette amitié d'enfance, Marion en avait perdu le charme.

On était au mercredi et le départ pour Honfleur était fixé au surlendemain quand, vers cinq heures de l'après-midi, au moment où Marion sortait avec sa mère, elles virent, du haut de l'escalier, un homme très grand qui montait le premier étage.

— M. de Chauvelas, sans doute ! dit Régine ajustant son lorgnon. Nous sortons justement, cela se trouve à merveille !

Elles descendirent et, sur le palier du second, croisèrent l'arrivant.

Ce n'était pas Henri, et Marion en fut bien aise. Elle s'était résignée à ne pas le revoir, mais non à l'adieu froid, indifférent, précipité qu'elle aurait dû lui faire ainsi.

Le monsieur passa en saluant, et continua son ascension. Elles l'entendirent s'arrêter au troisième.

— Une visite pour papa ! dit négligemment Marion.

Régine ne répondait rien, mais on entendait son haleine précipitée, comme si elle étouffait, et Marion la vit devenir livide.

— Maman, vous êtes malade ?

Elle fit signe que non, rabaissa son voile et sortit.

Sans un mot, sans une réponse aux questions inquiètes de sa fille, Mme Calvi-Segrais erra dans les rues, marchant d'un mouvement automatique, oubliant totalement le but de sa course. Marion, n'osant le lui rappeler, se taisait aussi. Les craintes vagues qui l'obsédaient depuis deux jours prenaient corps. Il lui semblait que de grands malheurs mystérieux s'amoncelaient au loin, comme un orage, pour fondre sur sa tête.

— Rentrons, maintenant... il doit être parti, dit enfin Régine, se figurant que sa fille était initiée à ses angoisses.

Elles rentrèrent, toujours en silence, et se glissèrent d'un pas furtif dans l'appartement.

— Le monsieur qui est venu tout à l'heure, est-il parti ? demanda Régine à la femme de chambre.

— Oui, madame.

Elle se précipita chez son mari, tandis que Marion restait immobile, n'osant la suivre.

— Il a l'air bien désagréable, ce monsieur de tout à l'heure ! continua la femme de chambre. Il avait une mine le hérisson quand il m'a demandé si monsieur était là ! t monsieur n'avait pas non plus l'air trop content de le oir. Si tous les Belges sont comme celui-ci !...

Qui donc avait déjà parlé devant Marion d'un Belge ? Ah ! oui ! l'avant-veille, pendant cette scène terrible, un Belge était venu voir son père pour des affaires de la Société.

Le même sujet amenait tous les jours des messieurs de

ce genre, Français et étrangers. Quel rapport pouvait donc exister entre cette visite et l'état où elle venait de voir Mme Calvi-Segrais ?

La voix de Régine retentit dans le vestibule, appelant les domestiques.

— Léontine ! Allez tout de suite rue de la Bienfaisance prier M. Hills de venir, et dites à Gabriel de faire partir ce télégramme pour Neuilly !...

Léontine et Gabriel s'élancèrent chacun dans leur direction, tandis que Marion, après un moment d'hésitation, allait frapper à la porte de son père.

— Laisse-nous tranquilles ! cria Régine de l'intérieur.

Elle obéit. On ne voulait pas d'elle et, se retirant à pas lents, elle alla rejoindre grand'mère qu'elle trouva très occupée à envelopper ses vieux souliers dans une fanchon de dentelle.

Marion s'assit, découragée, sur une des malles. Une crainte l'étreignait, d'autant plus forte qu'elle était plus vague et, à tout prix, elle eût voulu savoir la vérité.

Quelque chose de terrible était arrivé. Quoi ?

— Mon Dieu ! que tu es paresseuse ! Enfin, je ferai toute la besogne ! disait orgueilleusement grand'mère, calant ses mouchoirs de poche avec des bourrelets de papier comme s'ils eussent été en porcelaine.

Un moment après, Marion entendit arriver M. Hills.

Puis, au bout d'une heure, Lionel.

On tenait conseil. On parlait, tout le monde à la fois, mais sur un diapason bas. On marchait de long en large, on se remuait beaucoup.

La maison était en proie à une de ces agitations générales comme on en voit se produire dans une fourmilière quand on y introduit un bâton, quand on y jette une pierre ou qu'on menace d'une façon quelconque l'existence ou la tranquilité de son petit peuple.

Cette impression gagnait jusqu'à la cuisine. Léontine

avait mal aux nerfs, Gabriel aiguisait ses couteaux avec fureur, la cuisinière brûlait son rôti.

Le dîner fut, d'ailleurs, absolument sacrifié. M. Calvi-Segrais, M. Hills et Lionel étaient repartis ensemble, priant qu'on ne les attendît pas. Régine ne se mit à table qu'à huit heures passées, sans dire un mot et sans manger une bouchée.

— Vous avez la migraine, observa judicieusement grand'mère.

A neuf heures, Camille arriva comme un ouragan.

Se moquait-on d'elle ? Lionel était sorti sans la prévenir qu'il dînait chez ses parents, sans l'inviter à l'accompagner, la laissant toute seule, car M. Grazan était malade, alité depuis deux jours. Ah ! elle ne souffrirait pas qu'on la traitât ainsi !

Son excitation redoubla en ne trouvant pas Lionel boulevard Malesherbes.

Où était-il donc alors ? Est-ce qu'on s'entendait pour la mystifier ? Halte-là ! elle n'était pas du bois dont on fait les victimes !

D'un geste presque imploratif, Régine fit signe à Marion de suivre grand'mère qui battait bien vite en retraite ; puis, se tournant vers la furie, elle dit avec effort :

— Je vais vous expliquer...

Elle n'eut pas besoin d'expliquer : Lionel arrivait.

La colère de Camille retomba sur lui, mais il y opposa une mauvaise humeur équivalente.

— Laissez-moi la paix ! Je suis mort de faim et de fatigue ! J'ai besoin de toute ma tête.

S'il n'avait que son sang-froid pour arme, il était bien à plaindre.

Son visage régulier, aux traits presque féminins, rappelant ceux de sa mère, était de la même pâleur blême, et sa nervosité s'accroissait, par instants, jusqu'au délire.

— Qu'est-ce que vous êtes venue faire ici ? Ce n'est pas

l'affaire des femmes que de se mêler de ce qui nous concerne !

— Il faut pourtant bien que certaines femmes connaissent les sottises de leurs maris, puisqu'elles sont obligées de les réparer ! riposta aigrement Camille.

Lionel se radoucit à cet argument et ne grommela plus qu'à demi voix.

Régine avait échangé avec lui un regard, et se taisait, accablée de ce qu'elle avait compris.

Leur consternation redoubla à l'entrée de M. Calvisegrais.

XXXV

Le député n'était plus que l'ombre de lui-même. Il ne gardait même plus les apparences. Son maintien abattu, sa figure décomposée respiraient un tel désespoir, un tel affolement que Camille elle-même prit peur.

Le pauvre homme s'écroula plutôt qu'il ne s'assit sur le premier siège venu, et balbutia seulement :

— Hills est-il revenu ?

— Non, dit Lionel.

Il se fit un silence que Camille interrompit en s'écriant :

— Vous me cachez quelque chose ! J'entends qu'on me dise le fond de tout ceci !

M. Calvi tourna sur elle un regard éteint, presque imbécile et répéta :

— Hills n'est pas encore revenu ?

Elle trépigna d'impatience,

— Me prenez-vous pour une buse ? Et croyez-vous que je vais me contenter de réponses pareilles ? Je veux savoir ce qui en est. C'est mon droit !

M. Calvi implora Lionel d'un geste.

— Oui, ma chère amie, reprit celui-ci avec une indiffé-

ence affectée, mon père a subi aujourd'hui un petit désagrément : il n'a pu s'acquitter d'une dette qu'on lui réclame d'une façon pénible. Vous savez combien il est prompt à se tourmenter...

— Quelle est cette dette et à combien se monte-t-elle? reprit la fille de Grazan d'un ton impératif.

— Mais, ma bonne Camille, cela ne nous concerne pas...

— Si cela ne nous concernait pas, mon cher, vous ne seriez pas dans cet état. Vous avez fait une bêtise colossale, et vous ne voulez pas me l'avouer ! Il faudra pourtant bien en venir là. Vous oubliez que je suis votre femme, que je porte votre nom, que vous partagez ma bourse et que vous me devez compte de vos actes.

— Camille, un peu de calme !... Vous faites mal à mon père !

Elle se retourna vers M. Charles.

Il s'était levé et, chancelant, s'en allait vers la porte, à bout de forces, incapable d'entendre en ce moment ces vociférations stridentes.

Camille l'arrêta par sa manche.

— Pas du tout ! Vous ne vous en irez pas avant de m'avoir expliqué...

— Ah ! s'écria Régine, éclatant en sanglots, pourquoi ne pas tout lui dire ? Ne faudra-t-il pas en finir par là et, peut-être, en nous appuyant les uns sur les autres, parviendrions-nous à sortir de peine !

— Je vous dis que Hills n'est pas encore revenu ! répéta M. Charles, se raccrochant à cette idée fixe.

— Eh ! mon père, soupira Lionel, Hills ne peut pas faire l'impossible ! Il aura beau télégraphier à New-York, ses fonds ne seront pas réalisés avant les nôtres. Votre homme ne veut pas même attendre jusqu'à vendredi ; j'ai eu toutes les peines du monde à le remettre à demain matin. Je ne sais pas ce qu'ils lui ont dit au siège de la Société. Il voulait tout de suite son argent ou ses actions.

— Quel argent? quelles actions? interrompit Camille. Allez-vous longtemps parler par énigmes?

— L'argent du Belge, parbleu! reprit Lionel avec irritation. Vous n'avez pas encore deviné? Cet animal part lundi en disant qu'il s'en va pour dix jours. Nous croyons pouvoir, jusqu'à ce terme, disposer de ses fonds. Vendredi ou samedi, nous le remboursions; la chose était toute simple! et le voilà qui nous tombe aujourd'hui, mercredi, comme un furieux, réclamant son dépôt avec des injures et de folles menaces. On dirait vraiment qu'il nous prend pour des voleurs...

Si accoutumé que fût Lionel aux violences de Camille, il ne s'attendait pas à l'accès de rage qui s'empara d'elle.

Sous le vernis mondain appliqué à la hâte, dont elle s'efforçait de se couvrir, la fille de Grazan avait conservé toute la vulgarité populassière de son origine.

Son grand-père prêtait à la petite semaine; le père de celui-là, personne ne savait ce qu'il était.

Race infime de gens sans foi ni loi, sans honneur et sans religion, dont on ne connaissait que de mauvaises choses et dont le passé nébuleux devait être pire encore; race louche et féroce, n'ayant d'autre aspiration que d'assouvir ses appétits, rebelle au travail, apte au pillage, qui produisait maintenant des usuriers et des fripons, des vautours et des corbeaux et avait dû, à des époques moins paisibles, donner naissance à des brigands de tous les genres, à des loups et à des tigres.

A voir Camille en ce moment, on l'aurait crue facilement la digne descendante de quelque tricoteuse de 93. Des griffes semblaient poussées au bout de ses doigts; ses cheveux avaient des ondulations de crinière, ses prunelles des étincellements fauves.

M. Calvi-Segrais recula devant elle comme si tous ses remords, toutes ses terreurs se fussent incarnés dans cette apparition démoniaque.

Il éprouvait l'impression d'un dompteur voyant se dissiper le prestige par lequel il a jusque-là dominé ses terribles élèves, et se trouvant livré sans défense à leur fureur.

Cette jeune femme, dépourvue de croyances, de principes et de cœur, n'avait jamais tenu aucun compte de l'autorité départie par Dieu au père de famille, des devoirs de respect et d'affection qu'elle avait à son égard.

Sa légère déférence pour son beau-père était due au passé irréprochable de celui-ci, à cette honorabilité qui lui en imposait encore. En mesurant la distance qui séparait Grazan de M. Calvi-Segrais, Camille pouvait apprécier le chemin parcouru par elle-même, les avantages obtenus par l'acquisition, à beaux deniers comptants, de ce nom sans tache.

A présent, son beau-père retombait au niveau de son père et même au-dessous, car il n'avait pas réussi ; la même souillure éclaboussait leurs familles ; le marché dont s'applaudissait Camille devenait un marché de dupe.

Elle se dit tout cela en même temps, et rien ne retint plus sa colère insensée.

— Parlez donc net ! cria-t-elle ; vous vous êtes fait prendre la main dans le sac ! Vous nous avez tous perdus ! Voilà donc cette magnifique combinaison qui devait nous procurer la fortune, cette idée géniale dont Lionel se vante depuis deux jours à mots couverts. Vous trouviez indélicat de forcer Marion à vendre sa maison, et voler l'argent d'un étranger vous a paru plus simple ! Les affaires, c'est l'argent des autres, tout le monde le sait, mais au moins on prend ses précautions, et on reste correct. Vous, vous détroussez les passants. On n'est pas bête à ce point ! Qu'est-ce qui va arriver maintenant ? On va vous faire passer en cour d'assises ? Ce sont les journaux qui feront un beau tapage ! Un député qui emporte la caisse ? Et moi, malheureuse, où faudra-t-il que je me

cache? C'en est fait de ma situation. Vous m'avez déshonorée !

Pauvre grand-père, dont le portrait, un fusain à la 1830, assistait, du mur, à cette scène étrange, auriez-vous jamais cru que les Grazan eussent pu s'abaisser davantage par votre alliance, et que votre fils, cet honnête homme, se fût jamais, par sa folie, laissé entraîner à subir de telles injures et à les mériter?

A travers les persiennes closes, l'air du soir entrait frais et doux. Il y avait au ciel des milliers d'étoiles. Combien plus pure et plus brillante encore devait être cette belle soirée, là-bas, à Saint-Médous, rayonnant sur la vieille maison paternelle, sur les grands arbres endormis du jardin qui avaient abrité vingt générations d'hommes et des centaines de générations d'oiseaux.

Qu'ils devaient être heureux, les ancêtres, qui, sous ce toit, sous ces arbres, après une journée d'étude et de travail, s'entouraient de leurs enfants respectueux et soumis, leur expliquant les lois de Dieu, leur montrant, par leur seul exemple, à les accomplir.

Lui, le malheureux homme, ne répondait pas, n'entendait même plus ! Son destin l'accablait.

Usé physiquement et moralement dans une lutte trop forte, annihilé dans un esclavage trop long, il s'était laissé forcer la main par sa femme et son fils en une minute d'égarement, pris à l'improviste, affolé par la hâte, dominé par leur volonté, gagné par leur conviction, leurré par ces paroles fallacieuses qui ont transformé en coupables tant de faibles et d'imprudents.

— C'est si peu de chose! Personne n'en saura jamais rien ! Tout le monde en fait autant ! Il n'y a point de mal, quand on est sûr, archi sûr de pouvoir réparer ! Nous avons devant nous plus de temps qu'il n'en faut...

Mais, à peine le fait accompli, il avait eu conscience de son malheur, alors qu'il était trop tard, que l'opération

était commencée, que le seul moyen de salut était d'aller jusqu'au bout. Sans douter un instant du succès, il vivai depuis ces deux jours dans des transes folles, dont Lionel et sa mère essayaient de se moquer avec un entrain un peu forcé, car, malgré leur confiance absolue, ils aspiraient ardemment à la fin de cette aventure.

Hills seul les encourageait de son assurance imperturbable. Il ne leur avait jamais conseillé de faire au Belge cet emprunt hardi ; mais il se chargeait de le rembourser, et, ce matin même, il leur avait dit encore :

— Vendredi soir, samedi matin au plus tard, vous réaliserez cinq cent mille francs de bénéfice, peut-être plus...

Pourquoi fallait-il que, par cette fatalité impossible à prévoir, le Belge, qui devait n'arriver que la semaine suivante fût revenu au bout de quarante-huit heures ?

En le voyant reparaître, M. Calvi-Segrais, déjà épuisé par les émotions des deux jours précédents, n'avait pu complètement déguiser son trouble. Cette attitude acheva d'éclairer le capitaliste déjà mis en défiance par certains propos recueillis à la Bourse et les informations prises au siège de la Société. Il réclama impérieusement, avec des menaces, avec des insultes qui firent perdre la tête à son interlocuteur. Où il fallait de l'assurance, de l'indignation, de l'aplomb, M. Calvi-Segrais laissa voir son affolement, recourut aux subterfuges maladroits, aux prétextes piteux. Tout ce qu'il put obtenir fut un délai jusqu'au lendemain matin.

A quoi servait ce délai ? Le père et le fils avaient, vainement, dans la soirée, essayé leurs dernières chances, vainement tenté les suprêmes démarches. A moins que Hills ne fût plus heureux, il n'y avait aucun moyen d'étouffer l'affaire avant deux jours. Mais, on aurait beau payer, le scandale n'aurait pas moins eu lieu et quand même le gros du public l'ignorerait, M. Calvi-Segrais ne s'en consolerait pas. Pour lui, des flots d'or ne pourraient

laver son honneur entaché, ne fût-ce qu'aux yeux d'un seul homme.

Ce Belge avait eu le droit de le mépriser. Il le voyait encore devant lui, hautain, dédaigneux, inflexible, lisant en lui sa faute et l'en accablant, à mots couverts avec de blessantes allusions.

C'était au tour de Camille maintenant.

Puis voilà que Régine et Lionel élevaient la voix contre lui, se plaignant de son peu d'entente des affaires, de sa maladresse, oubliant ses refus et leur insistance, le rendant responsable de sa faiblesse vis-à-vis d'eux.

— Pourquoi nous as-tu dit que ce Belge ne reviendrait que dans dix jours? s'écria Régine. Cette affirmation est cause de tout.

— Vous n'avez pas su le recevoir d'un air dégagé, trouver des prétextes, dissiper ses méfiances. Vous avez tout perdu, reprenait Lionel.

A ces amers reproches, il n'avait répondu que ces mots:

— Si je suis coupable, c'est pour vous avoir trop aimés, pour avoir désiré trop ardemment votre bonheur. Moi, je n'avais besoin de rien.

Personne ne l'avait même écouté.

Dans cette famille, régie par des intérêts et des passions, à l'heure du péril, on s'accusait et on se suspectait les uns les autres, s'acharnant de préférence sur le plus innocent et le plus malheureux.

Lui subissait cette injustice comme le reste. Il buvait le calice jusqu'à la lie, et, sans oser murmurer, il cachait sa figure dans ses mains, remué intérieurement par des sanglots qui ne pouvaient pas sortir, réduit à l'insensibilité que produit sur certains suppliciés l'excès de la douleur.

Dans les ténèbres où son âme était plongée, il restait cependant un point encore lumineux, un faible rayon d'espérance.

Hills n'était-il pas là? Cet homme étonnant pouvait

encore parer le coup, les sauver par un miracle ! Avant son retour, il ne fallait pas désespérer.

Hills ne revint qu'à onze heures du soir, et rien qu'à le voir entrer, un peu d'ordre et de silence se rétablit. Les récriminations de Camille cessèrent, et M. Calvi-Segrais, sortant de sa prostration, l'interrogea avidement.

— Comme vous devez vous y attendre, je n'ai rien pu faire ce soir, malgré mes efforts, dit-il avec beaucoup de calme. Les banques, les études de notaires, tout est fermé. Après-demain matin seulement, je puis réunir la somme nécessaire à vous libérer. Je suis allé voir votre Belge et j'ai tâché de le faire patienter jusque-là. Rien à faire avec cet acharné. Vous avez des ennemis qui l'ont exaspéré contre vous. Il persiste à vouloir porter plainte au parquet s'il n'est pas désintéressé demain avant midi.

M. Calvi laissa échapper un sourd gémissement.

— Au fond, continua M. Hills, la chose n'est pas si importante que vous pourriez le croire, puisque nous arrêterons l'affaire tout de suite. Néanmoins elle transpirera et l'impression sera d'autant plus fâcheuse que votre honorabilité est plus intacte. Les gens sans scrupules ont entre eux des indulgences infinies; mais qu'un honnête homme vienne à prendre la plus petite des libertés qu'eux se permettent journellement, à prêter le moins du monde à la malveillance, et vous verrez contre lui un déchaînement non pareil d'infâmes calomnies. Les jaloux se vengeront : ceux qu'il a méprisés voudront le ravaler à leur niveau, et le public sera d'autant plus scandalisé qu'il sera plus surpris. Vôtre rôle politique augmente encore les dangers. La presse adverse sera trop heureuse de dauber sur vous. En ami véritable, je vous le dis : il faut éviter ce péril.

M. Charles s'était redressé, et, articulait avec effort ·

— A cette honte, je ne survivrai pas.

— Ni moi non plus, s'écria impétueusement Camille.

Une chose que tout le monde me jetterait à la face ! Vous avez raison, Monsieur Hills, à tout prix, il faut éviter le scandale. Dites-moi seulement un moyen quelconque ; s'ils n'ont pas de cœur, j'en ai, moi !

— Voici vraiment une parole digne de vous, Madame, dit-il en s'inclinant, comme suffoqué de respect et d'admiration. Je dois avouer que j'y comptais un peu, car c'est à vous que je m'adresse, c'est de vous seule que tout dépend.

— De moi !

— Oui, Madame, et la situation serait grave si vous n'étiez pas la femme de tête et d'énergie que vous êtes.

Pauvre Régine ! Elle qui, pendant si longtemps, avait été la femme de tête et d'énergie, on la laissait à présent dans l'impuisance de son désespoir, telle qu'un instrument inutile et brisé.

— Que puis-je faire ? dit Camille, le poing sur la hanche, la tête haute déjà, les regardant tous avec mépris.

— Votre père... votre père a le salut dans son coffre-fort.

Sa contenance changea.

— Sur mon père, je ne puis rien. Vous ne le connaissez pas. Plus il vieillit, plus il est malade et solitaire, et plus il s'attache à son argent. Avec l'âge, sa passion tourne à la démence, à la folie furieuse. Pour sauver notre honneur... et même pour sauver notre vie, il ne lâcherait pas cette somme.

— Mais il a donc un cœur de roche, pour qu'une fille comme vous ne puisse l'émouvoir ! s'écria M. Hills emporté par l'indignation. Un père, marchander pareille bagatelle à son unique enfant, à l'héritière de toute sa fortune, à celle qui, légitimement, devrait en posséder déjà une partie ! Quel traitement ne mérite pas une avarice aussi dénaturée ! Ah ! je vous réponds qu'en Amérique, on en aurait promptement raison.

— Que ferait-on donc en Amérique?

— Oh ! c'est bien simple, continua-t-il, toujours entraîné par sa noble révolte. Mes compatriotes ont la décision prompte, parfois même un peu cavalière. Les préjugés ne les arrêtent jamais, quand le bon sens et la justice sont pour eux. Une jeune Américaine de votre rang et de votre mérite ne se résignerait pas à perdre sa situation et son avenir par suite de l'avarice ou de l'affaiblissement mental d'un père dénaturé. Elle ne se laisserait pas sacrifier : elle réclamerait, elle obtiendrait ce qu'on lui refuse. Elle le prendrait au besoin, usant ainsi de son droit naturel, et même de la loi qui reconnaît tacitement que les biens d'un père sont la propriété de la fille, puisqu'elle n'admet pas le vol de parents à enfants.

Il s'arrêta et, se calmant, reprit :

— Parlez à votre père, Madame; il se laissera convaincre.

Elle secoua la tête, rêva un moment, et tout à coup :

— Est-ce qu'en France aussi, on peut prendre ce qu'on veut à ses parents sans risquer d'être poursuivi ?

— En France comme ailleurs, répliqua M. Hills, d'un accent étonné.

Les yeux de Camille se dilatèrent.

Cette précieuse honorabilité, dont elle était si fière parce que tout le monde la prisait, pouvait encore être sauvée par un attentat dont elle ne rougirait pas, puisque personne ne le connaîtrait. Elle tenait beaucoup à sa réputation et ne tenait nullement, par contre, à la paix de sa conscience. Son parti était déjà pris.

— Je ne perdrai pas mon temps à supplier inutilement. Je ferai comme si j'étais Américaine. Après tout, si mon père s'aperçoit de la chose et tempête, c'est bien le pis qui puisse arriver.

M. Hills secoua la tête, puis murmura :

— Vous voudriez?...

— Je veux garder ma situation. Il ne s'apercevra peut-être même de rien, puisque dès le lendemain, nous pourrons remplacer...

Son regard et celui de Hills se croisèrent : ils se reconnurent et se comprirent.

— Allons, reprit-elle, s'adressant à Lionel, repartons pour Neuilly.

Une lueur presque sinistre éclairait la physionomie de la jeune femme.

Rien dans sa décision ne semblait la révolter ni l'intimider.

Lionel et ses parents demeuraient immobiles et silencieux. C'était peut-être le salut qui venait ; mais sous quelle forme !

En étaient-ils déjà tombés là? Le premier pas fait hors de la bonne voie les égarait-il dans les routes sinueuses du mal, encore inconnues ? Ils hésitaient, ne pouvant éviter un danger qu'en se jetant dans un autre, réparer leur faute que par une faute nouvelle.

Camille réfléchissait, et, un sourire aux lèvres, répétait :

— Il est couché... il dort !... le cocher loge au-dessus de l'écurie... les autres domestiques sont renvoyés... Partons. Il n'y a pas de temps à perdre.

Lionel la suivit, mais M. Hills les retint, et, très vite :

— Un moment. M. Grazan doit avoir dans sa caisse principalement des valeurs.

— Oui, dit Camille, des titres au porteur.

— Si vous les obteniez de façon ou d'autre, pourriez-vous les négocier demain matin ?

Camille hocha la tête.

— Cela dépend de la manière dont se passeront les

choses. Mieux vaudrait pour nous ne pas sortir et vous confier la suite de l'affaire.

— Je suis à vos ordres... je ne vous abandonnerai jamais... non, jamais, reprit-il avec un nouvel élan d'enthousiasme.

Elle calculait très calme, ni gênée, ni effrayée, comme si de tels méfaits n'eussent rien révolté en elle et qu'elle eût obéi à l'instinct de sa nature en les accomplissant.

— Vous connaissez la fenêtre du sous-sol qui donne par errière sur l'impasse? demanda-t-elle à M. Hills.

— Oui.

— Soyez là devant, demain matin à cinq heures. Assurez-vous que personne ne vous voit. La cuisinière, qui vient en journée, ne sera pas arrivée encore. Vous ferez le nécessaire et vous remettrez la somme à mon beau-père.

Elle avait l'air d'un chef de brigands donnant ses instructions:

Elle ajouta, avec une ironie sanglante :

— Vous la lui remettrez... mais vous ne le quitterez pas qu'il ne l'ait versée au Belge devant vous.

Et, après cette dernière injure, la tête haute, superbe comme une reine victorieuse, elle s'en alla, suivie de son mari, sans jeter un regard derrière elle, les dominant tous par son audacieuse et précoce expérience du mal.

. . . .

Dans son petit lit, Marion s'agitait encore, saisie d'un affreux pressentiment. Le grondement des voix irritées parvenait jusqu'à elle; tantôt elle se bouchait les oreilles, de peur de surprendre indiscrètement ce qu'on lui cachait, tantôt elle les rouvrait toute grandes, dans l'excès de son inquiétude, saisissant par ci, par là des phrases incompréhensibles, des mots effrayants, sûre d'une catastrophe, et ne pouvant la définir, brûlant de se lever, d'aller au

secours de ceux qui souffraient là-bas, de les soulager au moins par sa tendresse, retenue par leur défense, par sa discrétion, par la conscience de son incapacité, tandis que grand'mère dormait, avec de tout petits cauchemars où elle parlait de colis, de courroies, de camisoles et de waterproofs.

XXVI

La villa de Grazan était une de ces maisons à la fois luxueuses et économiques comme on en voit beaucoup dans la banlieue parisienne, pour la construction desquelles on n'a perdu ni un centimètre de terrain ni une épaisseur de brique, et où l'on s'est efforcé de réaliser le rêve de tout architecte moderne : l'élégance et le confort à bon marché.

Peinte en gris sombre, flanquée d'une tourelle et percée de fenêtres très rapprochées, elle était adossée à une impasse et séparée de la rue par un assez joli jardin, très ·ien entretenu. L'intérieur était riche et élégant.

Les cuisines occupaient le sous-sol, les salons de réception le rez-de-chaussée. Au premier, l'appartement de ımille, celui de Lionel, celui de Mme Grazan, toujours ide, et deux petites pièces à l'usage de Grazan, l'une sur le devant, qui lui servait de bibliothèque, et sa chambre à coucher, donnant par derrière, sur l'impasse, séparées entre elles par un couloir qui coupait l'étage en deux dans toute sa longueur.

Le vieux Grazan passait à peu près toutes ses journées dans la bibliothèque ; non qu'il ouvrît jamais un autre livre que son livre de comptes ; mais son cher coffre-fort était là, encastré dans le mur, et il n'aimait pas a le laisser solitaire.

Le soir venu, il ne s'en éloignait, si peu que ce fût qu'avec répugnance. Cependant les cloisons étaient s minces, le couloir était si étroit, la maison si bien close, la clef si bien à l'abri sous son traversin, qu'il avait fini par se rassurer et par reposer tranquille quand ses étouffements et ses migraines lui laissaient un peu de répit.

Sa santé s'altérait de plus en plus. La première partie de la nuit était toujours, pour lui, assez pénible. Il ne s'endormait guère que vers le matin, et tombait alors souvent, depuis quelque temps surtout, dans des sommeils profonds dont il sortait rouge et congestionné. Le médecin attribuait à l'aggravation de ces désordres sanguins l'irritabilité croissante de son caractère.

Cette nuit-là, comme il n'était encore qu'une heure, il entendit très distinctement Camille et Lionel rentrer, malgré la discrétion de leur passe-partout, et il les appela de sa chambre pour s'assurer que c'était bien eux et leur reprocher ce retour tardif.

Camille avait dû ,compter sur cette circonstance, car elle ne s'en émut pas et, avec une sollicitude filiale inusitée, elle vint s'asseoir un instant auprès du lit de son père.

Il était très rouge, très fiévreux, et aussi très ensommeillé ; tout en se plaignant amèrement de ne pouvoir dormir, il clignait des yeux à la clarté du bougeoir de Camille et semblait à moitié assoupi.

— Emportez-donc cette lumière ! dit-elle à Lionel ; cela fatigue mon père. Laissons-le reposer.

Elle se leva, comme pour s'en aller, tendant à son

mari le bougeoir qui jeta une dernière lueur sur la face violacée de Grazan.

Qu'elle était affreuse, entourée des dentelles de l'oreiller, cette grosse face bouffe et ridée qui n'avait plus, au repos, qu'une expression bestiale ! Le front étroit et bas disparaissait sous un bonnet de coton, et les mâchoires énormes ressortaient, presque monstrueuses dans leur disproportion, agitées par un souffle court et haletant.

D'une voix très douce, la jeune femme faisait un récit fantastique de la soirée. Une petite fête de famille l'avait retenue chez ses beaux-parents, mais le lendemain elle serait tout à son père, elle ne le quitterait pas...

Il répondit par un grognement et se renfonça dans son oreiller.

Lionel restait sur le seuil de la chambre, masquant d'une main la bougie qu'il tenait de l'autre.

Camille, néanmoins, voyait très bien que Grazan avait les yeux fermés.

Sans arrêter le murmure de sa voix, elle fit signe à Lionel de s'éloigner davantage, et elle se pencha sur le lit comme pour embrasser son père.

Grazan ne fit pas un mouvement.

Lionel et la lumière s'étaient éloignés encore. On n'y voyait plus rien, plus rien du tout.

Camille se redressa lentement, et, avec une adresse féline, s'en alla à petits pas jusqu'à la porte.

Là, elle attendit.

Rien toujours.

Puis un léger ronflement.

La porte se referma sur elle sans aucun bruit, et sans aucun mouvement du dormeur. Elle glissa à tâtons, comme une ombre, le long du corridor et alla rejoindre Lionel qui l'attendait dans leur appartement.

Ils n'échangèrent pas une syllabe, mais, ouvrant la main,

elle lui montra un petit objet brillant, une clef d'acier très fine.

Leur pendule marquait deux heures du matin.

. . . .

Une heure passa encore.

Maintenant le ronflement de Grazan, d'abord intermittent et faible, était devenu majestueux, large, puissant comme une trompette. Son retentissement sonore emplissait le couloir.

Camille posa la main sur l'épaule de son mari.

Entre le boulevard Malesherbes et Neuilly, ils s'étaient dit tout ce qu'ils avaient à se dire et, depuis leur retour à la maison, ils se taisaient, absorbés, elle dans ses combinaisons, lui dans sa stupeur.

Au fond, les circonstances extérieures impressionnaient plus vivement Lionel que l'action en elle-même. Ses scrupules venaient plus de son tempérament et de ses habitudes que de son raisonnement très court et facilement égaré.

Il trouvait tout naturel quelques jours auparavant de dépouiller sa petite sœur ; fort simple, l'avant-veille, de hasarder l'argent du Belge, quand il se croyait sûr du secret, de l'impunité et du succès.

Aujourd'hui, qu'il fallait joindre un acte physique à un acte moral, il se troublait singulièrement.

Cette clef dérobée sous le traversin de Grazan, cette marche à pas de loup, cette veillée nocturne, cette ouverture brutale d'un meuble fermé, la nouveauté de cette conjoncture, la crainte d'être surpris, lui semblaient relever du crime, le ranger dans la classe des malfaiteurs vulgaires. Il pâlissait, verdissait, il n'osait pas. Il voulait cependant, car il se rendait compte qu'il sauvait tout, qu'il ne risquait rien. Que pouvait-il arriver de pire ?

Une colère terrible du vieux Grazan que le lendemain, Hills apaiserait, en le remboursant.

Très décidé, il se leva pour suivre sa femme.

Puis, il lui demanda encore :

— Si votre père allait se réveiller ?...

— Il ne se réveillera pas ; d'ailleurs, une fois l'argent dans mes mains, je ne me le laisserai pas reprendre !

Le visage de Camille avait une animation inaccoutumée. L'action qu'elle accomplissait lui était désavantageuse à tous les points de vue et, cependant, elle trouvait dans son exécution une sorte de joie perverse. Certaines circonstances critiques sont la pierre de touche des caractères ; avant d'y avoir passé, on ne se connaît pas soi-même. Des instincts comprimés, héritage de quelque ancêtre scélérat, venaient d'éclater en Camille, de la faire se sentir, soudain, dans son élément natif, dans le plein exercice de ses véritables facultés.

Sans qu'elle eût besoin d'y prendre garde, ses pas et ses mouvements avaient une rapidité et une souplesse aérienne, et elle était déjà dans la bibliothèque, la main sur la serrure du coffre-fort que Lionel se demandait encore comment il passerait devant la porte de son beau-père sans l'éveiller.

Le ronflement continuait ininterrompu.

Ils avaient choisi l'heure la plus propice, ce tout petit jour gris qui endort plus profondément les dormeurs et qui dispensait de l'obligation dangereuse d'avoir de la lumière.

Ils étaient là, maintenant, tous les deux, devant le coffre-fort. La main adroite de Camille venait d'ouvrir les volets de la fenêtre. Ils distinguaient très bien le petit trou noir de la serrure.

Camille tarda un peu à y introduire la clef. Elle voulait peut-être faire durer l'émotion de ce moment, ou ne pas se presser pour montrer plus d'audace.

— Tu ne sais peut-être pas ouvrir... Veux-tu que j'essaie ? murmura Lionel qui avait hâte d'en finir.

Elle le repoussa dédaigneusement.

— Je sais ! Il y a des années que je vois faire mon père.

Elle ouvrit.

Oh ! le beau spectacle ! Des rouleaux d'or, des paquets de titres !...

Grazan en était venu à cette période où l'amour de l'or a des exigences qui dominent la raison et même la prudence. Il lui fallait donner à l'objet de sa passion une forme tangible, le voir et l'adorer à toute heure.

— Prends, prends vite !... rien que ce qu'il faut, bien juste, et allons-nous-en ! suppliait Lionel qui percevait des bruits fictifs, voyait des formes sorties de son imagination, et reconnaissait à peine dans la glace sa propre figure, décomposée par l'effroi.

Elle, ne se hâtait pas. Elle choisissait avec une entente parfaite, un plaisir inconnu de voir entre ses mains passer tant de richesses.

— Penser qu'il a tant d'argent et qu'il ne nous en donne pas ! dit-elle. Oh ! c'est bien fait pour lui !

Lionel n'avait plus le courage de se plaindre de Grazan après ce qu'il venait de faire lui-même.

Il souffrait d'un écœurement indicible ; tout lui faisait horreur : l'endroit où il était, son beau-père, sa femme, lui-même, le Belge, la Bourse et jusqu'à cet argent, son salut et sa honte, cause et remède de tous ses malheurs.

— Allons-nous-en ! répéta-t-il. Allons-nous-en.

Il arracha, non sans peine, Camille à son extase. Elle cachait les liasses de papiers dans sa jupe relevée en tablier.

— Refermez les volets, dit-elle à son mari.

Il obéit et faillit se trouver mal parce qu'un gond fit un imperceptible bruit.

Dans une agonie indicible, il traversa le corridor et se sentit plus mort que vif en entendant Grazan éternuer; il s'arrêta jusqu'à ce qu'il se fût bien assuré que le ronflement avait repris, et rentra chez lui en frissonnant.

Machinalement il jeta les yeux sur la pendule. Il croyait que leur expédition avait duré deux heures : elle avait duré dix minutes.

Camille arrangeait son trésor dans un petit sac de cuir de Russie.

— Le sac que papa m'a donné l'autre jour ! dit-elle en riant. Il ne se doutait guère de l'usage que j'en ferais!

Lionel n'avait pas touché un seul de ces papiers qu'elle dépliait et repliait amoureusement. Il lui était même désagréable de les regarder.

— Maintenant, dit-elle en refermant son sac, je vais aller remettre la clef où je l'ai prise.

Il s'affola de nouveau, la suppliant de ne pas courir ce risque.

— Mais c'est indispensable, lui répondit-elle. C'est le seul moyen qu'il ne s'aperçoive de rien. S'il retrouve la clef à sa place, peut-être ne songera-t-il pas à ouvrir son coffre-fort demain ; ce serait joliment commode pour nous !

Elle fit à son gré et, familiarisée avec le péril, prit à peine les précautions nécessaires.

— J'ai heurté une chaise en m'en allant, avoua-t-elle à Lionel, et j'ai bien cru qu'il s'éveillait... mais non, il a grogné et s'est retourné.

Cinq heures du matin approchaient.

— Je descends pour guetter Hills, dit la jeune femme en prenant son sac. Vous, restez ici : vous êtes trop maladroit. Tâchez de dormir un peu pour vous refaire une mine présentable.

— Vous vous en allez !... Vous me laissez seul ?

Il hésitait encore entre la crainte de l'accompagner et celle de la quitter, que déjà elle était loin.

. . . .

Il pleuvait.

Hissée sur une table à la hauteur de la fenêtre du sous-sol, Camille regardait dans l'impasse déserte.

Vers cinq heures moins dix, un homme s'avança discrètement dans la ruelle.

Elle ne reconnut M. Hills que quand il fut tout près.

Lui, si élégant d'ordinaire, il portait un vieux paletot très ample dont il avait relevé le collet, probablement en raison de l'heure matinale et du mauvais temps qu'il faisait.

A mesure qu'il approchait de la villa de Grazan, il tournait plus obstinément la tête de l'autre côté, semblant regarder une autre maison dont les volets étaient clos.

Camille frappa un coup léger sur le carreau, mais il fit mine de ne pas entendre et passa sans s'arrêter.

Elle eut l'explication de cette manœuvre en voyant un maçon, ses outils sur l'épaule, sortir d'une masure située au fond de la ruelle et s'avancer d'un pas allègre.

L'homme eut bientôt tourné le coin de la rue et, tout de suite, M. Hills revint vers la fenêtre.

Camille comprit qu'elle pouvait ouvrir sans danger.

Ce fut très prompt.

En une minute, le sac passa des mains de Camille dans celles de l'Américain et, sans qu'elle pût savoir comment, disparut dans son grand paletot.

Elle eut à peine le temps de dire :

— Succès complet !

— J'ai trouvé une banque qui escomptera les titres ce matin, riposta-t-il. Tout est sauvé, sauvé par vous !...

Elle lui jeta un regard tendre. Ils étaient plus qu'amis, complices ! Elle aurait eu plaisir à lui conter ses exploits et les terreurs de Lionel : mais, vivement, il s'était redressé

et déjà s'en allait, juste à temps, car les volets de la boutique d'en face s'ouvraient au même instant.

L'œuvre de Camille était terminée.

Au lieu de repos, elle ressentit une grande fatigue. L'excitation nerveuse de la lutte ne la soutenait plus, le péril conjuré ne lui paraissait plus aussi grand, et elle se disait :

— C'est tout de même vexant d'avoir dû prendre quatre-vingt mille francs pour eux sur l'héritage de papa ! Heureusement que je vais les retrouver tout de suite ; après le service que j'ai rendu, j'ai droit à tout le bénéfice de l'opération ! Si cela me donne cinq cent mille francs, comme disait M. Hills, papa lui-même ne m'en voudra plus !

Elle faisait en ce moment la même moue préoccupée qui plissait les grosses lèvres de Grazan lorsqu'il méditait une affaire, tellement absorbée dans ses calculs, qu'elle oubliait de quitter sa singulière position.

— Si la cuisinière, en arrivant, allait me trouver là ! pensa-t-elle tout à coup, s'apercevant qu'elle était encore juchée sur la table ; et, riant toute seule à cette idée, elle se laissa glisser par terre. Puis, elle remit la table à sa place ordinaire, la soulevant avec aussi peu de peine que si ses poignets eussent été accoutumés à de pareilles besognes.

— Là ! Tout est en ordre. Je crois que pour une affaire bien réussie, c'est une affaire bien...

Un bruit formidable l'arrêta net.

C'était la chute d'un objet lourd au premier étage, un choc violent suivi d'un grand fracas qui se répercuta dans toute la maison.

Camille eut un mouvement de trouble.

— Ce maladroit de Lionel a renversé un meuble. Pourvu que mon père ne se lève pas ! S'il allait me trouver ici !

Elle remonta quatre à quatre.

Lionel, assis sur son lit, les yeux dilatés de terreur, semblait transformé en statue.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-elle impatientée.

Il balbutia :

— Je ne sais pas, moi ! j'ai cru que c'était toi. Cela ne vient pas d'ici.

Ils se regardèrent.

— C'est chez mon père, alors ? Allons voir !

— Il a peut-être découvert...

Elle haussa les épaules.

— Eh non ! Il a jeté quelque chose par terre. Cela n'a pas de rapport !

Elle prêta l'oreill

Rien, plus rien !

Ce silence la rassura.

— Nous ferions peut-être mieux de rester tranquilles, dit-elle. Rappelez-vous qu'à cette heure, nous sommes censés dormir.

— Non, dit Lionel, j'aime mieux savoir !

— Attendez !...

D'un tour de main elle défit sa coiffure, mit un peignoir et, ayant pris l'aspect d'une femme réveillée en sursaut, se dirigea vers la chambre de Grazan, suivie de Lionel qui ne sentait pas le courage de passer devant.

La porte de la chambre était grande ouverte et le lit vide ; celui qui l'occupait avait dû se lever précipitamment, à en juger par le désordre des couvertures.

Entre-baillée aussi la porte de la bibliothèque.

— Allons : murmura Camille, la mèche est éventée ! Mieux vaut affronter l'explication que de le laisser se monter tout seul.

Elle s'avançait vers la bibliothèque, l'audace au front, le mensonge aux lèvres, également prête à nier ou à avouer, selon les circonstances.

Lançant un sourire méprisant à son mari, qui demeu-

rait glacé et immobile à la même place, elle entra dans la bibliothèque.

Moins d'une minute après, elle reparut, mais était-ce bien elle?

Une teinte grisâtre s'étendait sur sa figure, et ses traits durs avaient une contraction si affreuse, que Lionel ne put étouffer une exclamation d'angoisse.

— Taisez-vous, mais taisez-vous donc ! dit-elle, lui serrant le bras à le lui briser. Venez ! Ne perdez pas la tête. Il n'est peut-être pas mort !...

Involontairement, Lionel fermait les yeux, devinant le spectacle qui lui était réservé.

Quand, par un violent effort de volonté, il les rouvrit, il était dans la bibliothèque et, à ses pieds, devant le coffre-fort ouvert, au milieu des débris d'un meuble entraîné dans sa chute, gisait le corps inanimé de Grazan, la face violacée, la bouche tordue, les bras étendus dans un mouvement tragique d'horreur et de désespoir.

Plus un râle, plus une étincelle dans ses yeux vitreux.

Avec son argent dérobé, s'en était allée sa vie. L'apoplexie venait de le foudroyer devant sa caisse à moitié vide.

XXXVII

Boulevard Malesherbes, personne non plus n'avait dormi cette nuit-là.

Levé dès l'aube, M. Calvi-Segrais restait les yeux fixés sur sa pendule.

Dans les jours décisifs, quand l'existence entière dépend d'un court délai, rien n'est plus douloureux que ces heures forcément perdues, abandonnées par les autres au repos, et qu'on voit s'écouler irréparables et inutiles, rapprochant d'un terme fatal et ne permettant aucun effort, aucune tentative de défense.

— Cinq heures du matin... Camille a-t-elle réussi ?

— Assurément, répond Régine qui, sur la parole de M. Hills, ne doute plus, et qui s'est réconciliée depuis la veille avec l'expédient auquel ils sont réduits.

M. Calvi-Segrais lui-même, à bout de forces, s'y rattache, ne désirant plus rien que de voir finir sa torture, et, avec une impatience fiévreuse, il attend.

Six heures !

— Hills pourrait être ici !

— Il est bien trop avisé pour commettre pareille impru-

dence. Que penserait-on dans la maison d'une visite si matinale ?

Sept heures.

— Et maintenant ?

— Trop tôt encore.

Huit heures ?

— Ils n'ont pas réussi...

— Au contraire... il a voulu d'abord aller à la banque Il ne reviendra qu'après avoir escompté les titres

Neuf heures.

— Je n'y tiens plus... je vais le trouver.

— Garde-t'en bien... il ne peut tarder, à présent.

Un petit coup à la porte. M. Calvi-Segrais tressaille.

C'est grand'mère toute souriante.

— Charles ! Voudrais-tu me donner des journaux pour couvrir les compartiments de mes malles ?

— Où donc est Marion ? demande Régine, agacée de cette inconscience.

— Marion est à la messe, répond grand'mère.

— Toujours à l'église !

— Il n'y a guère de meilleure place, reprend tranquillement grand'mère, qui s'en va enchantée, chargée d'un gros paquet de *Figaros* que M. Charles lui a octroyés.

Dix heures !

Régine s'inquiète elle-même. Les laisser si longtemps dans une pareille inquiétude ! Ce retard devient étrange.

Onze heures !

Plus qu'une heure avant que le dernier délai fixé par le Belge n'expire.

Que cette matinée si longue et si pénible s'est cependant vite écoulée !

Quinze minutes passent encore, lentes et rapides.

Depuis le matin on a sonné trois fois : et trois fois M. et Mme Calvi-Segrais ont cru sentir leur cœur s'arrêter.

Mais, ce n'était rien : une note de fournisseur, un paquet du *Louvre*, une invitation à dîner pour le lendemain.

Entre ces trois déceptions, ils en ont eu d'innombrables : des coups de sonnettes imaginaires, retentissant à leur oreille, un pas qu'ils croyaient entendre dans l'escalier, une silhouette qu'ils discernaient dans la rue ; le pressentiment que dans une minute il arriverait, que, la prochaine fois ce serait lui, ce serait lui, pour sûr...

Et jamais ce n'est lui. Et, maintenant, il ne reste plus qu'une demi-heure avant le terme fatal, une demi-heure pour savoir si l'on doit vivre ou mourir, une demi-heure pour que le miracle s'accomplisse.

Lionel non plus ne donne pas signe de vie. Que signifie et abandon ?

Il est onze heures vingt ; c'est à présent qu'il faudrait partir pour arriver chez le Belge à l'heure prescrite. Régine ne veut toujours pas douter, mais l'impatience la dévore. Elle n'a pas osé envoyer les domestiques chez M. Hills ; la veille au soir, il l'a absolument défendu' tenant avant tout à ce que ses allées et venues ne soient pas remarquées. Un soupçon, un mot, un rien, et la banque, mise en défi, peut refuser l'escompte des titres ; on peut ainsi échouer au port.

Onze heures et demie !

Régine ne peut plus y tenir.

— Je vais aller moi-même chez M. Hills. Toi attends-le ici.

Sous la pluie tombant à flots, elle s'élance sans même penser à prendre un parapluie.

Les gens qui passent sont tout étonnés de voir cette dame courant à travers l'averse, et se disent qu'elle est un peu folle.

Elle s'en aperçoit, mais que lui importe ?

Resté seul, M. Charles voit douloureusement passer l'une après l'autre les minutes de son agonie. Par une de

ces singulières distractions qui parfois envahissent l'esprit dans les moments les plus critiques, il repense au temps d'autrefois, lorsqu'il hésitait dans le choix d'un genre de vie, que son père, tout en laissant libre, lui représentait les avantages d'une carrière sérieuse et aussi l'existence libre et paisible d'un bon provincial cultivant ses terres. Il se rappelle tout ce qu'il disait ; il revoit le cadre de ses entretiens, la vieille maison, si distinctement qu'il ne sait plus s'il est là-bas ou à Paris, qu'il regarde avec surprise, comme des objets inconnus, ces beaux meubles, ces riches tentures, témoins de son désespoir.

Mais bientôt il revient à la réalité, ou plutôt la réalité revient à lui : Régine est devant lui, trempée par la pluie, échevelée, avec de grands gestes fous.

Elle essaie de parler, elle ne peut pas. Un son rauque s'échappe seul de sa gorge serrée.

Alors, M. Calvi-Segrais a le pressentiment d'une catastrophe plus grande encore qu'il ne peut le prévoir. Il murmure, d'une voix éteinte :

— Camillé n'a pas réussi, n'est-ce pas ?

Régine éclate de rire, d'un vrai rire d'insensée.

— Ah ! c'est bien pire.

— Pire ! Qu'est-ce qui peut-être pire ?

Elle reprend, dans un spasme :

— Hills a disparu :

— Disparu !

— On ne l'a pas vu chez lui depuis hier soir... et tout à l'heure, en entrant dans son logement, le concierge a trouvé tout en désordre... ses effets enlevés... personne ne sait ce qu'il est devenu !

Malgré son abattement, M. Charles essaie encore d'espérer, et murmure faiblement :

— Peut-être est-ce une manœuvre !

— Une manœuvre ! s'écrie Régine en secouant la tête Dans quel but ! Ce retard ne concorde-t-il pas bien avec

mes craintes ! Pour nous abandonner en de pareils moments, il faut qu'il lui soit arrivé malheur.

— Ou que lui-même...

M. Charles ne peut achever, et Régine se récrie :

— Douter de lui ! tu n'y penses pas. Un homme comme lui... si riche d'ailleurs. Non... il y a quelque chose que nous ne nous expliquons pas. Camille ne lui a pas remis l'argent... Il a été retardé à la banque où l'on doit négocier les titres. Tu vois bien que le banquier ne répond pas à ton télégramme. Hills va peut-être encore arriver.

Un coup de sonnette violent. Une dernière fois, le cœur de Régine bondit d'espoir.

Non ! c'est la réponse du banquier, et cette réponse est accablante.

A neuf heures du matin, Hills a déposé les titres et touché l'argent.

A présent, Régine se désespère : mais elle veut encore douter.

— Oh ! ce n'est pas possible ! Nous ne pouvons nous être trompés à ce point ! nous le connaissons ! ce ne peut être un misérable. Je croirai plutôt à un accident, à une catastrophe. Tous les jours on voit des gens attaqués, dévalisés, assassinés... Mon Dieu ! Mon Dieu ?...

Elle fond en larmes, mais M. Charles reste immobile, muet, l'œil fixe, comme pétrifié.

En un instant, par une de ces variations brusques, fréquentes chez les natures faibles, sa confiance absolue a fait place au soupçon, puis à une certitude qu'il ne prend même pas la peine de raisonner. Pourquoi, du reste, s'arrêter aux circonstances ?

Une chose est claire, sûre, incontestable : Hills a disparu et avec lui toute chance de salut.

Et, foudroyé par le coup qui s'abat sur lui, M. Charles ne songe ni à se débattre ni à récriminer, ni même à se plaindre. A quoi bon ? Il ne voit plus rien en dehors de

son malheur, il le contemple, il s'y absorbe, il s'y enfonce.

Tout à l'heure, au milieu de ses angoisses terribles, il n'avait pas soupçonné l'étendue du désastre qui lui apparaît, à présent, dans son entier.

Son esprit court à travers les pires suppositions et, d'emblée, les admet. Si cet homme est ce qu'il croit, la fameuse opération est un mythe et, avec l'argent du Belge, toute la fortune de la famille, confiée imprudemment à la gestion de Hills, doit avoir disparu. Non seulement M. Calvi-Segrais ne paiera pas aujourd'hui ; mais ni demain, ni jamais, il ne pourra rendre ce qu'il a pris, arrêter les poursuites, étouffer le scandale. Sa faute devient un crime, son indélicatesse, un vol.

Il est un voleur, lui, le député de Saint-Médous, le fils de grand-père, un voleur !...

— Mais parle donc ! Essaie donc quelque chose ! gémit Régine qui se roule sur le canapé et s'enfonce les ongles dans la chair. Tu m'abandonnes ! tout le monde m'abandonne ! Où est Lionel ? Que faut-il que je fasse !...

Il se tait encore et, furieuse, elle se redresse et le secoue par sa manche en lui criant :

— Aie donc une idée !... tu dois avoir une idée !...

Oui, il en a une, une seule qui prend possession de lui et qu'il ne veut pas dire, et il murmure avec un sourire idiot :

— Je ne sais pas... fais ce que tu voudras.

— Oh ! lâche... lâche !... répète-t-elle en lui jetant un regard de mépris, presque de haine. Voilà tout ce que tu trouves à me dire après m'avoir amenée où je suis ! Mais fais un effort... va, cours, cherche Hills, fais venir Lionel, demande un délai à ce créancier !...

Et, comme il reste immobile, elle pousse un cri de colère et de désespoir.

— Eh bien ! j'y vais, moi ! Je vais à la préfecture de police, à Neuilly... chez le Belge !...

Une exaltation folle la ranime, et elle sort en courant, tandis que M. Charles retombe dans son fauteuil, avec un soupir de soulagement.

XXXVIII

Il est seul et il se croit calme. Cette agitation stérile lui faisait mal. A quoi servirait de se débattre, d'essayer des démarches impossibles, de solliciter un délai inutile, puisque jamais il ne pourra restituer le dépôt confié à son honneur. Il l'a joué, il l'a perdu. Un peu plus tôt, un peu plus tard, il faudra bien qu'on connaisse sa faute, et qu'il en subisse les conséquences.

Dans cet abîme qui s'ouvre devant lui, il ne veut pas tomber vivant. Une tentation, qui le hante depuis la veille, prend possession de lui. Au fond d'un tiroir de son bureau, il a caché hier soir son revolver tout chargé. Le canon d'acier étincelle, là, dans son étui de drap vert. C'est si simple. On presse la détente et tout est fini. Plus d'injures ni de reproches. On ne dira plus qu'il est un malhonnête homme. A défaut d'estime, on lui rendra le respect qu'on doit aux morts. La haine et la trahison cesseront de le poursuivre. Il n'entendra plus les récriminations de Régine et de Lionel, les insultes de Camille. Il se reposera de la vie qu'ils lui ont faite si dure, de ces

maudites affaires qu'il ne comprend pas, qu'il redoute, qu'il déteste, et auxquelles on l'a rivé comme un galérien à sa chaîne. Le repos qu'il entrevoit le tente et le fascine comme, dans les ballades allemandes, ces lacs merveilleux dont les ondes magiques appellent, attirent, entraînent ceux qui passent sur leurs rives, les prennent, les enveloppent et, doucement, les bercent dans le sommeil de la mort.

Il a cependant encore des réveils et des révoltes. Il songe à sa vieille mère et se dit qu'elle, au moins souffrira peu et n'aura pas longtemps à souffrir. Sa femme et Lionel le méprisent et n'ont pas besoin de lui. Ils se consoleront.

Et sa fille ? Sa fille ! Il ne l'a jamais aimée autant. Cette nuit, à travers ses visions les plus sombres, il l'a revue cent fois : tantôt petite enfant, si douce et si frêle qu'on la croyait prête à aller rejoindre les anges ; puis, petite fille tendre et silencieuse, sur les genoux de grand-père, un peu négligée des autres et de lui-même, si humble qu'elle aimait toujours, et n'exigeait pas d'être aimée en retour.

Il l'a revue dans son état présent, gaie et confiante comme elle l'avait été pendant leur voyage, puis, discrète repoussée, doucement triste comme les jours précédents Ah ! pourquoi n'avoir pas tenu compte de ses répugnances, de ses avis timides ! Elle seule, cette ignorante avait prévu le danger, deviné d'où il viendrait, essayé d'arrêter les siens sur la pente fatale.

Maintenant, il l'évoque de nouveau, il tâche de la suivre dans l'avenir, où il ne la verra pas. Il se la représente plus triste et plus pâle qu'à présent, courbée sous le poids des malheurs dont il l'aura chargée, ne gardant de lui qu'un souvenir terrifié, méprisant peut-être.

Un instant il se demande s'il ne devrait pas vivre pour elle.

— Non, ce serait rendre mon sort plus infâme et le sien plus malheureux. La mort est ma seule excuse.

Il ne veut plus croire. Croire lui ferait trop de mal au moment où il va se jeter sans recours et sans grâce dans l'inconnu redoutable de la mort. Il essaie d'oublier le Dieu de son enfance, le Dieu de miséricorde, pour la religion du monde impie où il a vécu depuis quelques années, cette religion cruelle qui n'admet pas le repentir et s'honore encore des sacrifices sanglants.

C'est pour ce monde qu'il a vécu, c'est pour lui qu'il va mourir.

Il s'approche de la croisée, une large porte-fenêtre qui donne sur un balcon, soulève le rideau, et, encore une fois, il regarde le ciel, un ciel gris, presque noir, un vrai ciel d'enterrement, une pluie triste qui pleure à longs flots sur les toits des maisons et sur la foule morose. Il laisse retomber le rideau et s'éloigne.

A l'horloge voisine, midi sonne comme un glas. C'est l'heure de s'acquitter, de payer avec sa vie puisqu'il n'a pas autre chose. Un flot de pensées l'envahit, auxquelles il a hâte de se soustraire. Il se demande l'effet que doit produire une balle traversant le crâne, et se rappelle une foule d'histoires, toutes pareilles à la sienne, qu'il a entendues raconter sans y attacher la moindre importance.

— Si j'avais su, je me serais bien renseigné...

Il n'est plus temps, il faut en finir.

Une dernière fois, il regarde autour de lui, bizarrement halluciné ; il remarque une trace de poussière sur la pendule et une légère tache d'humidité sur le portrait de grand-père qui sourit, accroché au mur, dans sa jolie pose apprêtée de jouvenceau de 1825, bien peigné, le col haut, la tenue élégante, un livre à la main pour indiquer des goûts sérieux.

Il n'a embrassé aucun des siens avant de les quitter ;

l'envie lui vient d'embrasser ce portrait. Il monte sur une chaise, et, pieusement, colle ses lèvres sur la glace froide qui recouvre ce dessin.

Il le regarde bien encore ; il en remplit ses yeux. Que rêvait-il ainsi, grave et calme, ce cher grand-père, dans sa studieuse jeunesse ? Un avenir d'honneur et de vertus pour lui et pour les siens. Oh ! s'il avait su que tout dût ainsi finir !

Une voix retentit dans le silence, et M. Charles frémit. Est-ce le portrait qui parle ?

Non. Tout à l'heure déjà, de l'autre côté de la porte, on l'a appelé, et il n'a pas répondu, espérant qu'on le croirait absent. Il se figurait avoir réussi, mais la voix s'élève de nouveau, plus forte plus impérieuse, pleine d'angoisse et de prière. C'est la voix de Marion.

— Papa ! ouvrez !..., ouvrez-moi, je vous en prie.

Et le timbre cassé de grand'mère vient s'y joindre.

— Charles ! Charles ! C'est moi.

Il ne bouge pas ; il retient son haleine. Elles appellent encore,... elles heurtent à la porte, elles secouent la serrure... puis elles se taisent. Les pas s'éloignent.

Cette fois, il les a bien trompées.

Elles le croient absent. Elles s'en vont.

Mais elles peuvent revenir, et à ce qu'il sent déjà se soulever en lui d'humain, de paternel et de filial, il a peur qu'elles n'ébranlent sa résolution. Et puis Régine peut rentrer.

Pourquoi prolonger ce martyre ?

Le silence s'est fait au dedans et autour de lui. Est-ce déja la paix attendue ?

Non, pas encore ! Qui vient le troubler à ce moment suprême ? C'est la fenêtre elle-même qu'on ébranle et, s'élevant au-dessus du murmure confus de la rue, la même voix crie encore :

— Mon père ! Mon père !

Marion est sur le balcon et elle frappe à cette fenêtre, close comme la porte. Elle frappe des coups désespérés et il ne répond pas. Il veut échapper à cette dernière poursuite et, un brouillard sur les yeux, cherche à tâtons au fond du tiroir sombre.

Elle le sent ou elle le devine. Sous un choc violent, la vitre vole en éclats ; une main passe à travers des débris qui l'ensanglantent, tourne la crémone, et Marion s'élance dans la chambre, et bondit vers son père avec un cri d'horreur et de triomphe.

Il est là devant elle, égaré, presque fou, mais il est là ! Elle se rue sur lui, elle l'enlace, elle l'entraîne.

Il lui dit :

— Laisse-moi, laisse-moi...

Mais elle ne l'écoute pas. Elle a pressenti le danger, là tout près, immédiat !... Ses yeux ont sondé les meubles et les cachettes. Elle s'est précipitée sur le tiroir, l'a refermé et a lancé la clef par la fenêtre, tout cela si vite qu'il n'a pas encore eu le temps de réfléchir et de comprendre.

Une rage le prend.

— Qu'as-tu fait... qu'as-tu fait ?... Va-t-en ! Laisse-moi.

Elle l'étouffe sous ses caresses et il la repousse encore, se désespère qu'elle lui ait imposé cette douleur suprême. Il souffre trop, cela ne peut plus durer. Elle le retient. Il lui échappe.

Elle lui parle, il n'écoute plus : elle le ressaisit, il se débat.

Alors Marion jette un cri de détresse.

— Grand'mère !

A ce cri de son enfant, grand'mère accourt ; elle a entendu, malgré sa surdité, son inconscience, sa vieillesse ; elle vient par le balcon, d'un pas agile, et elle comprend quand Marion lui dit :

— Prenez-le ! gardez-le ! gardez votre fils !

Grand'mère l'a pris dans ses bras tremblants : et lui n'ose résister à cette faible étreinte. Elle est si vieille, sa pauvre mère ! Il la briserait d'un mouvement. L'instinct filial perce à travers sa folie. Cette fragilité dompte sa force. Il est sauvé, il est en sûreté sous l'égide maternelle ; à ces larmes, il ne peut résister. Celle qui lui a donné la vie a le droit de la lui garder. Il le sent, et frustré de son dernier espoir, il s'écrie douloureusement :

— Ah ! malheureuses ! que voulez-vous de moi ? Vous ne savez pas ! Vous ne comprenez pas !

— Si, je sais tout ! je comprends. Mon père, je vous aime, je vous vénére ! Ayez pitié de nous !

Comment a-t-elle pu deviner, cette pauvre petite qui ignore tout, et sa faute, et ses terribles conséquences ? Comment une femme s'est-elle révélée dans cette enfant sans expérience ?

— Oui, je sais, reprend-elle avec autorité. Ne vous cachez plus de moi. On a abusé de votre amour pour nous, on a profité de vos plus nobles sentiments pour vous tromper, vous trahir. Devant Dieu et devant vos enfants, vous n'avez rien fait de mal.

Il ne croyait pas entendre jamais plus de ces douces paroles, recevoir jamais plus de ces baisers passionnés, et, sous cette rosée de tendresse, son cœur se fond. C'est lui qui pleure à présent, et c'est elle qui a les yeux secs. Elle se sent déjà victorieuse.

A genoux près de lui, le tenant toujours embrassé, elle continue :

— Ne m'expliquez rien. On vous a arraché un dépôt que vous ne pouvez plus rendre, et vous croyez qu'il n'y a plus d'espoir. Moi, je vous dis qu'il y en a encore. N'avons-nous pas Dieu avec nous, et notre courage ? Nous vendrons la vieille maison ; oh ! maintenant on peut, on doit la vendre ! et les meubles, et tout ce que nous possédons ; nous travaillerons et nous acquitterons votre dette.

Vous marcherez le front haut et vous serez heureux tant nous vous aimerons. Qu'importe la terre entière en comparaison d'un être qu'on chérit ! Qu'importe l'estime des hommes, si on a Dieu avec soi? Vous aviez donc oublié Dieu, et nous, et grand-père! Rappelez-vous tout ce que disait grand-père et comment il est mort, le nom de Dieu aux lèvres et la main levée pour nous bénir. Il est là encore, près de vous, veillant sur vous. Il vous dit de m'écouter, de vous dévouer à moi comme il s'est dévoué à vous, d'être mon exemple, mon soutien comme il a été la vôtre. Ce n'est pas à vous-même, c'est à lui, c'est à moi, c'est à Dieu, que vous appartenez!

XXXIX

Oui, elle disait vrai. Il s'était laissé reconquérir dans le moment suprême par la foi sainte et les pures amours de sa vie passée. La partie haute de son âme, étouffée, anéantie depuis tant d'années sous les ambitions et les convoitises vulgaires, se réveillait et, se dégageant de leur tourbillon, planait au-dessus, voyant sous un aspect différent de celui de tout à l'heure, le bien et le mal, l'honneur et la honte. Le repentir entrait en lui et, en même temps, l'idée de pardon, de réparation. La sereine justice de Dieu se levait, dominant celle des hommes. De leur censure, basée sur les faits, il en appelait aux jugements célestes, basés sur les intentions, et il ne se sentait plus absolument coupable, irrémédiablement perdu.

L'épuisement physique qui suit les grandes crises abattait ses forces et ses révoltes. Après ses tortures solitaires, il éprouvait un soulagement indicible à se laisser aller dans ces bras caressants, à pleurer sa douleur, à l'étaler devant cet ange, à voir ces yeux candides ne pas s'en détourner, cette bouche sincère prendre sa défense, à se dire :

— Ma fille m'aime et me respecte ; je ne suis pas entièrement déshonoré !

Grand'mère le fixait de ses yeux vagues et profonds comme ceux des petits enfants, et ne lâchant pas sa main lui répétait d'instants en instants des mots familiers d'autrefois :

— Charles ! mon petit Charles ! mon chéri ! mon trésor ! mon fils !

De ce regard, de cette étreinte, de ces paroles se dégageait une sorte d'influence magnétique qui endormait son mal. Sa vieille mère le dominait comme au temps où elle le portait dans ses bras, où elle seule pouvait consoler ses grands chagrins d'enfant ; il se demandait comment il pouvait avoir la cruauté de leur briser le cœur, la lâcheté de les abandonner, la folie de renier sa foi ; et, frémissant devant le crime qu'elles lui avaient épargné, il oubliait un instant l'imminence du péril suspendu sur sa tête.

Le retour de Régine vint dissiper ce calme relatif. Le Belge était sorti ; à la préfecture de police on n'avait rien pu lui dire. Elle espérait trouver en rentrant Lionel, ou, du moins une réponse au télégramme qu'elle lui avait envoyé ; elle s'indigne de son absence et de son silence ; puis elle s'inquiète :

— Il lui est arrivé malheur aussi peut-être !

Elle veut repartir pour Neuilly, aller le chercher. Il est si intelligent ! il trouvera un remède. Sinon, elle retournera chez le Belge, elle finira bien par le rencontrer : elle le suppliera, elle se jettera à ses pieds, elle l'attendrira...

M. Charles sourit tristement. Il connaît cet homme, rude manieur d'argent, que l'annonce d'une ruine complète n'est guère faite pour apaiser.

La malheureuse femme se tord les mains et ne veut rien écouter. Elle s'est laissée absorber si complètement par les intérêts matériels qu'elle ne connaît plus aucune autre chose, qu'elle a tout perdu avec sa situation et sa

fortune. Sa cervelle en délire enfante des plans ridicules, des combinaisons folles, et elle ne cesse de divaguer que pour retomber dans des plaintes déchirantes, des malédictions et des cris de haine et de vengeance qui font peur à grand'mère et mal à Marion.

Celle-ci résiste seule à l'affolement qui est devenu général.

Un flair subtil chasse les rats du navire prêt à faire naufrage, et les parasites de la maison où la ruine va s'abattre. Au maintien, à la mine des domestiques, les maîtres peuvent facilement se convaincre qu'ils ont l'humiliation de s'être trahis.

Vers deux heures, la femme de chambre, l'air dolent, présente un papier de mauvaise mine qu'on vient d'apporter. C'est Marion qui le reçoit et le décachète.

Le Belge n'a pas perdu son temps.

« M. Calvi-Segrais, député du Gers, est prié de passer dans le cabinet de M. le Juge d'instruction, aujourd'hui à quatre heures, pour affaire urgente qui le concerne. »

. . . .

Ainsi le dernier pas est franchi entre le passé plein d'honneur et l'avenir chargé d'opprobre.

M. Charles pousse un gémissement sourd et Régine se roule sur le tapis dans une attaque de nerfs.

Grand'mère murmure des mots qu'on n'entend pas, une prière diffuse où revient le nom de grand-père.

Marion seule, soutenue par une énergie inconnue, regarde en face le malheur terrible et ne défaille pas.

Elle aussi souffre cruellement. Dans ses veines le vieux sang des Calvi-Segrais se révolte contre le déshonneur.

Cependant elle a offert à Dieu son sacrifice, elle a accepté bravement cet avenir de honte et de douleur et les rudes devoirs qui y sont attachés.

— Père, dit-elle doucement, j'irai avec vous.

— C'était la place de mon fils, s'écria M. Charles, et

non la tienne, ma pauvre enfant ! Mais, excepté toi, tout le monde m'abandonne !... Je n'ai pas un ami, pas un !...

— Mon fils, mon fils ! crie Régine. Vous le calomniez ! C'est lui qui nous sauvera... et, tenez... le voici !

Oui, c'est vrai ; cette fois on a bien sonné, un pas se fait bien entendre,... quelqu'un entre.... et Régine qui s'est relevée pleine d'espoir retombe presque évanouie en reconnaissant Henri de Chanvelas.

XL

Marion aussi a reculé.

C'est maintenant, devant lui, qu'elle a senti toute l'étendue de son malheur. C'est à lui surtout qu'elle voudrait le cacher.

Pourquoi? Elle n'en sait rien ; mais elle aurait moins souffert d'affronter le juge d'instruction que de revoir en ce moment le compagnon de son heureuse enfance. Et si la présence de son père ne l'avait retenue, elle aurait suivi Régine qui sortait, son mouchoir sur les yeux, ne pouvant supporter devant témoins sa douleur et sa honte. En ce moment les paroles prophétiques de M. de Chauvelas revenaient à l'esprit de la pauvre femme, et une sorte de rage la prenait à l'idée de sa propre folie, et de la sagesse de ces gens simples, qui avaient su éviter les écueils de la vie et trouver le bonheur dans leur médiocrité paisible.

Henri s'était arrêté sur le seuil, étonné de la scène de confusion au milieu de laquelle on l'introduisait, n'osant ni avancer, ni battre en retraite. Il hésitait encore lorsque grand'mère éleva la voix au milieu du silence :

— Venez, lui dit-elle, de son accent monotone et tranquille. On est malheureux ici, et quand on est malheureux les amis doivent entrer.

Ces paroles rompirent la glace. M. Charles qui, lui aussi avait reculé ne bougea plus, tandis qu'Henri, s'approchant, lui prenait les mains, et demandait, le cœur oppressé :

— Mon Dieu qu'est-il arrivé ! qu'avez-vous !

Le jeune homme promenait son regard anxieux de Marion, qui détournait les yeux, à M. Calvi-Segrais, qui baissait la tête, et, de nouveau, grand'mère intervint.

— C'est le méchant Hills qui est parti, et qui a emporté l'argent de quelqu'un. Moi je ne sais pas bien. Charles vous expliquera. J'avais raison de croire que c'était un vilain homme !

— Hills ! s'écria Henri consterné. Est-ce possible ! Mes pauvres amis!...

Et comme on se taisait, il reprit, de plus en plus impressionné :

— Cette fuite vous est préjudiciable?... Pardonnez-moi de vous questionner, mais je suis si inquiet... Cet homme était mêlé à vos affaires... je devine l'étendue de ce désastre...

— L'étendue de ce désastre ? répliqua enfin lentement M. Charles. Jusqu'où croyez-vous donc, Henri, qu'il ait pu nous atteindre ?

— Vous aviez grande confiance en cet homme... Il a pu vous dérober une somme importante... une partie de votre fortune peut-être. Excusez-moi si je suis indiscret. Le mouvement qui m'a poussé à vous interroger a été si prompt que je n'ai même pas songé que ma sympathie pouvait vous être importune.

— Elle ne l'est pas, Henri... je vous en remercie... mais vous ne me plaindrez pas longtemps.

Henri regardait M. Calvi-Segrais d'un air étonné, se demandant si une émotion trop vive ne lui avait pas troublé l'esprit.

— Vous avez cru à une ruine complète, poursuivit

M. Charles et vous êtes venu me serrer la main. C'est vrai, je suis complètement ruiné, mais cela n'est rien... rien en comparaison du reste. Il a fait plus que de me voler de l'argent...

Henri le regarda, plus surpris et, se rappelant l'étroitesse de cette amitié, reprit avec chaleur :

— Je comprends ! il vous a trompé dans vos sentiments les plus généreux, il vous a dérobé votre estime, votre confiance, votre amitié, et voilà, certes, une perte bien cruelle pour un honnête homme !

M. Calvi-Segrais l'interrompit. Ce mot avait fait déborder son cœur trop plein.

— Ah ! s'écria-t-il, vous ne savez rien encore ! C'est mon honneur qu'il a emporté !...

Sans qu'on pût l'arrêter, il lui dit tout dans un flot de paroles qui s'échappait comme malgré lui. Il avait le besoin irrésistible de crier sa faute, l'avidité malsaine de savoir tout de suite de quel mépris on l'accablerait, à quel niveau on le rejetterait. Il s'accusait, il se faisait plus coupable encore, il plaidait contre lui-même avec un acharnement furieux, content d'avoir trouvé un juge si intègre, si véridique, s'efforçant de surprendre la réprobation et le dégoût que la physionomie sincère d'Henri de Chauvelas ne parviendrait pas à lui déguiser.

Marion n'avait pas osé s'en aller, quitter son père dans ce moment d'exaltation. Chaque parole qu'il prononçait était pour elle une lame aiguë traversant son cœur et, comme lui cependant, elle ne pouvait se lasser de regarder Henri, d'attendre de lui la cruelle vérité.

Mais la figure ouverte d'Henri, cette figure qui ne mentait jamais, refléta seulement une pitié immense, profonde, respectueuse.

Il avait attiré M. Charles à lui et le serrait sur sa poitrine :

— Courage ! lui disait-il. Il est impossible que cette

faiblesse vous soit imputée à crime. Aucun de ceux qui vous connaissent ne doutera de vous. Nos pères se sont tant aimés !... Voulez-vous de moi pour votre ami ?

— Votre ami !... maintenant !... Vous n'avez donc pas compris, Henri... le juge d'instruction... la prison !...

Il mettait sous les yeux du jeune homme la feuille de papier d'apparence banale avec sa formule imprimée, le nom seul écrit à la main, et qui avait, dans sa concision, un sens si redoutable.

Henri ne sourcilla pas.

— Rien n'est désespéré encore, dit-il. Nous allons faire des démarches, invoquer au besoin l'immunité parlementaire. Nous obtiendrons du temps et, avec du temps, vous trouverez moyen de vous acquitter. Vous avez encore des propriétés à Saint-Médous et vos amis vous aideront.

M. Calvi-Segrais n'avait plus la force d'esprit nécessaire pour raisonner. Il se cramponnait à cet homme énergique comme un noyé à son sauveur et murmurait :

— Du temps ! Oui, peut-être ! si j'avais du temps !... Mais on ne m'en donnera pas. La plainte est déposée, l'affaire suivra son cours ! Et à la Chambre... quelle honte ! Que faire pour me défendre ? Conseillez-moi, pensez pour moi ! Je ne peux plus penser... ma tête est vide, j'ai trop souffert !... Comment épargner aux miens la flétrissure et la ruine ? Moi, j'ai mérité, Lionel est coupable aussi... mais ma petite Marion, elle qui n'a rien fait, qui ne savait rien, qui me disait toujours de ne pas songer à l'enrichir, de me défier de ce misérable ?... Est-il juste qu'elle porte la peine de notre folie ?... que notre imprudence, notre fatale ambition viennent briser toute sa vie ? Les femmes sont si malheureuses ! Elles ne peuvent presque rien sur leur destinée ; leur sort est ce que nous le faisons. Que deviennent-elles dans le monde, sans appui, sans fortune, sans protection, chargées du poids de nos fautes, portant un nom que nous avons déshonoré !

Ah ! si les hommes qui ont une femme et une fille, songeaient toujours à cette terrible solidarité, à cette injustice humaine qui s'acharne sur les faibles, ils ne hasarderaient pas des parties dangereuses dont le repos et le bonheur de leurs bien-aimées sont les enjeux ; ils ne se laisseraient jamais tromper ou emporter par leurs passions ; ils ne s'exposeraient pas à cet horrible remords, d'avoir pris pour victimes ce qu'ils chérissent le plus !...

Sa voix s'éteignit dans un sanglot, et Marion, oubliant la présence d'un tiers, le supplia de se calmer, de ne pas se créer de nouveaux tourments, de ne pas s'adresser d'inutiles reproches.

— C'est au contraire votre tendresse pour nous qui vous a trompé ! Vous avez fait ce que vous croyiez notre bonheur ; nous vous en sommes reconnaissantes, nous vous en aimons davantage. Je serai toujours contente auprès de vous, toujours fière si je puis adoucir vos peines !

Henri les contemplait tous les deux et se taisait. Il était devenu très rouge, les coins de ses lèvres tremblaient, et une timidité soudaine qui l'envahissait le faisait ressembler à un grand enfant embarassé.

D'un violent effort il tâcha de la surmonter ; une flamme étincelait dans ses yeux clairs, et il dit très bas, mais d'une voix parfaitement distincte :

— Si vous craignez qu'elle ne manque de protection, si l'amour et le dévouement pouvaient lui suffire, si je ne suis pas fou d'aspirer à tant de bonheur,... voulez-vous me la donner ?

Un profond silence se fit, dans lequel on aurait pu entendre battre à coups précipités le cœur d'Henri de Chauvelas.

— Qu'est-ce qu'il a dit ? demanda grand'mère, étonnée de ce calme subit.

Cette question tira M. Charles de sa stupeur.

— Vous, Henri ! vous..... aujourd'hui !

— Moi ! répliqua-t-il en baissant la tête. C'est vrai, j'ai presque le double de son âge, je dois à mon travail le peu que je possède. Je ne suis pas assez présomptueux pour me croire digne d'elle, mais je l'aime tant !...

— Vous voulez l'épouser ? dit lentement M. Charles. Vous voulez entrer dans ma famille le jour où elle s'écroule, le jour où je ne puis plus donner à ma fille ni une dot ni même ce patrimoine d'honorabilité que mes ancêtres m'avaient transmis intact ? Vous n'avez pu réfléchir suffisamment aux conséquences de votre mouvement généreux, et je ne suis pas encore tombé assez bas pour en abuser. Reprenez ces paroles que vous avez prononcées inconsidérément et qui n'en resteront pas moins chères à mon souvenir.

— Que parlez-vous de donner ou de reprendre ? s'écria Henri avec fougue. Tout ce que j'ai, tout ce que je suis, mon honneur, ma vie et moi-même ne lui appartiennent-ils pas déjà ? N'aurais-je pas dit mille fois ce que je vous dis à présent, si je ne l'avais crue auprès de vous plus heureuse qu'auprès de moi ? N'est-ce pas d'elle que dépendent ma joie, mon désespoir, et puis-je aimer, compter, voir même, autre chose en ce monde à côté d'elle ?

Dans le milieu où il vivait, M. Calvi-Segrais avait fini par oublier qu'il est encore des êtres humains qui ne calculent pas, qui ne doutent pas, qui dédaignent leurs intérêts et se laissent guider par leur cœur. Il ne comprenait pas que tout le bonheur d'Henri de Chauvelas reposait sur cette petite tête blonde ; il trouvait son action héroïque, presque folle et se croyait tenu de la combattre tant par délicatesse que par orgueil.

— Nous avons aussi notre fierté, murmura-t-il. Ma fille elle-même n'accepterait pas...

Mais Marion s'était redressée, et sa jolie figure émue et souriante rayonnait au milieu de cette douleur comme un coin de ciel bleu se montrant pendant l'orage.

— Laissez-le dire, mon père ! Pourquoi ne le croyez-vous pas ? Moi, je trouve cela tout naturel car j'agirais de même si j'étais à sa place et qu'il fût à la mienne.

Elle venait de comprendre, par une soudaine illumination. Elle aimait Henri de Chauvelas comme il l'aimait, et cet amour était trop grand pour que rien dans les circonstances extérieures pût influer sur lui, trop pur et trop naïf pour qu'elle craignît de l'avouer.

Elle se tenait près de lui maintenant, elle toute petite et lui si grand qu'elle n'arrivait pas même à son épaule. Ils se regardaient sans avoir besoin de se parler. Pas une ombre, pas une hésitation ne restait entre eux, pas même un étonnement.

Cette tendresse qui avait grandi peu à peu dans leur cœur s'y était épanouie si doucement qu'elle gardait la confiance et la simplicité de leur amitié fraternelle. Ils se donnaient leur vie avec une assurance entière, se jugeant si bien l'un par l'autre que nulle arrière-pensée, pas même un scrupule de délicatesse, ne pouvait venir troubler la plénitude de leur bonheur.

M. Charles était resté muet.

Il se demandait si ce n'était pas un rêve ou, au contraire, si un miracle ne venait pas de s'accomplir, s'il n'y avait pas là un signe de la justice qu'il invoquait tout à l'heure. Sa fille ne serait pas victime de sa faute ; elle était heureuse, tout à fait heureuse...

Il se raidit contre cette joie inattendue qui surgissait en un jour si douloureux.

— Mais votre père, Henri, votre père...

D'un geste, Henri lui montra sa petite fiancée.

Serait-ce M. de Chauvelas, le vieux gentilhomme au cœur chaud et tendre, au désintéressement chevaleresque,

qui la repousserait, la pauvre petite, l'enfant chérie de son vieil ami, qui lui reprocherait son malheur, qui resterait sourd à la prière de son fils unique ?

Le père et le fils n'avaient jamais eu qu'une seule pensée, et Henri n'hésitait pas plus à répondre pour son père que son père n'eût hésité à répondre pour lui.

Une seconde fois, M. Calvi-Segrais s'humilia, s'inclina devant cette élévation d'âme, devant cette simplicité héroïque de sentiments dont il s'était déshabitué. Il hésita de nouveau. Ne devait-il pas de son côté s'oublier aussi lui-même, rivaliser de délicatesse, d'abnégation. Cette générosité réveillait ses scrupules, et il se taisait, combattu par mille émotions diverses.

Ce fut encore la vieille Mme Calvi qui parla.

— Grand-père a toujours pensé qu'ils s'aimeraient et se marieraient, dit-elle rêveusement. Il ne le disait pas... mais maintenant on peut bien le dire.

— Chère grand-père ! répétèrent en même temps Henri et Marion, courbant le front comme s'ils y sentaient passer une bénédiction d'en haut.

Ce nom trancha les doutes de M. Charles. Ce que son père avait désiré ne pouvait être que bon et légitime. Il lui était permis d'accepter le bonheur pour sa fille, et, pour lui, l'apaisement de son plus cuisant remords. Toutes les fibres de son être se détendirent en un soulagement immense. Il ne put rien dire, mais il les embrassa tous deux et il sentit jusqu'au fond du cœur qu'Henri de Chauvelas était déjà son véritable fils.

Et Régine qui entrait et qui comprit tout, s'estima heureuse, dans l'écroulement total de ses espérances, de trouver encore pour elle-même un appui, pour sa fille un protecteur ; elle versa des larmes de reconnaissance en acceptant pour gendre le pauvre hobereau, le modeste artiste, que deux jours auparavant, elle consignait à sa porte avec tant de dédain.

XLI

Jamais avocat plus embarassé, plaideur plus anxieux, accusé plus craintif qu'Henri de Chauvelas, ne franchit, depuis le temps du bon roi saint Louis, l'enceinte sacrée du vieux palais de justice. Malgré tout cependant, une joie se mêlait à son angoisse, la joie de souffrir quelque chose pour Marion, de lui prouver tout de suite ce grand amour, cette immense gratitude dont son cœur débordait, et aussi la conviction qu'il allait la sauver, il ne savait pas comment, et sauver ce pauvre homme qu'il soutenait, qu'il traînait, qu'il portait presque, essayant en vain de ranimer son impuissance.

Aveuglé, assourdi, paralysé par l'émotion, le député du Gers n'était plus qu'un être inconscient, un automate muet qu'Henri poussait devant lui dans les escaliers, à travers les salles, le long des corridors jusqu'à la porte du cabinet du juge d'instruction.

Il faudrait répondre et parler pour lui, endosser en quelque sorte la responsabilité de sa faute et de sa défense, trop heureux si sa seule vue ne suffisait pas à achever de le perdre.

— De grâce, remettez-vous, lui souffla Henri à l'oreille, comme un huissier ouvrait la porte devant eux. Songez de quelle importance sont en ce moment votre calme et votre présence d'esprit!

Sur son grand fauteuil, devant son bureau surchargé de papiers, trônait le juge d'instruction, un petit monsieur qui aurait été naturellement vif, bavard et guilleret si ses fonctions ne lui eussent imposé une gravité solennelle.

A l'entrée des deux arrivants, il comprima un petit geste pétulant et leur dit d'un ton gracieux qui finit sur une note sépulcrale :

— C'est à monsieur le comte Calvi-Segrais, député du Gers, que j'ai l'honneur de parler... et à son fils sans doute ?

M. Charles s'inclina et faillit ne plus pouvoir se relever tandis que Henri de Chauvelas se présentait.

Le magistrat insista pour qu'ils prissent des fauteuils, puis, se rappelant son rôle, commença d'un accent tragique en se tournant vers M. Charles :

— Veuillez m'excuser, monsieur, de cette brusque convocation. La justice est parfois obligée d'avoir recours à des procédés un peu sommaires.

Il joua avec son coupe-papier et ajouta de sa voix naturelle :

— J'espère que je ne vous ai pas trop dérangé?

M. Charles s'inclina de nouveau.

— Mon Dieu, continua-t-il, nous sommes ordinairement si pressés que nous faisons comme nous pouvons. Il s'agit d'une petite affaire assez urgente.

Reprenant son maintien officiel, il feuilleta un dossier en fronçant les sourcils.

— Vingt-neuf... trente-sept, marmottait-il, vérifiant deux pages.

Il les posa tout à coup et, se retournant vers M. Calvi-

Segrais qui était d'une pâleur mortelle le regarda dans les yeux :

— Vous devinez ce dont je veux parler?

— Je... je ne sais trop.

Il revint à son dossier, chercha encore et reprit avec une modulation navrée :

— Il s'agit de quelques renseignements que je vous prie de me fournir au sujet d'une affaire où vous vous trouvez mêlé.

M. Charles se renversa sur le bras de son fauteuil, et le le juge acheva :

— A votre préjudice, je le crains bien.

Il était revenu à son dossier et pestait tout has contre la page trente-six, décidément introuvable, pendant qu'Henri surveillait avec anxiété M. Charles qu'il s'attendait à voir couler par terre dans une syncope.

Brusquement le juge fit faire un demi-tour à son fauteuil et, se campant bien en face d'eux :

— Pourriez-vous, dit-il majestueusement, m'ordonner quelques indications précises et détaillées sur le sieur Le Prévost ?

M. Charles s'était redressé tout d'une pièce, et il regardait le juge avec des yeux vagues, se demandant si le magistrat s'amusait à prolonger son supplice, ou s'il avait subitement perdu la raison, ou si lui-même ne devenait pas fou.

— Le Prévost..., répéta-t-il d'une voix altérée.

— Oui. Savez-vous quelque chose qui puisse aider nos recherches.

— Moi ?... je ne sais pas... je ne connais pas...

— Nos rapports de police nous apprennent cependant que vous avez beaucoup fréquenté dans ces derniers temps cet individu.

— Quel individu ? s'écria M. Calvi-Segrais avec un tel effarement que le juge, enchanté de son effet, se mit à rire.

Puis il reprit avec une condescendance digne :

— Au fait, j'y pense ! le coquin a plusieurs noms, don aucun peut-être n'est le véritable. Il s'agit du fameux escroc, dont on a tant parlé il y a quatre ans. Vous vous rappelez bien Le Prévost, ce banquier de la rue Lafayette qui a disparu en emportant plusieurs millions.

Et, très vite, tapotant ses papiers d'un petit air satisfait, tant il était fier d'avoir ainsi mystifié les profanes :

— *Alias* le vicomte de Saint-Pierre, *alias* le marquis de Rovela, *alias* le baron Hübman, soi-disant chambellan du roi de Roumanie, et, en dernier lieu, Jonathan Hills, un Américain cette fois : un incomparable filou, qui parle toutes les langues, sait tout, connaît tout, a fait des dupes dans toute l'Europe, est condamné par les tribunaux de tous les pays, vainement recherché par toutes les polices, et qui nous a encore échappé hier soir au moment où nous allions mettre la main sur lui. Mais nous le retrouverons, nous le retrouverons !...

La figure bonasse du petit juge avait pris une expression de mortification rageuse, et il reprit, haineux :

— Nous l'avons serré de près, monsieur, arrêté même une fois ! et il s'est évadé, on ne peut savoir comment. Il a le génie du crime. Rien à faire, d'ailleurs, avec cette licence effrénée de la presse, ces reporters qui s'insinuent partout, savent tout, disent tout ! N'ont-ils pas publié dès hier soir qu'on était sur les traces de l'individu ! Naturellement, il a profité de l'avis. Éclipsé, disparu, évanoui... Toutefois j'ai la certitude qu'il n'est pas loin. J'espère encore qu'il ne nous échappera pas. J'ai recueilli des informations précieuses...

. . . .

Ainsi, il ne s'agissait que de Hills !

Au lieu de se trouver l'accusé, M. Charles était le témoin, c'est-à-dire l'aide, l'allié, le collaborateur de la justiec.

Il n'osait pas encore se rassurer; il ouvrait des yeux égarés, des oreilles stupéfaites, il se redressait comme si on eût arraché de ses épaules un fardeau écrasant. Puis, quand il fut bien convaincu, il poussa un tel soupir de soulagement que le juge s'arrêta surpris.

Mais, avec sa rare perspicacité. il crut démêler le sens de cette manifestation mélancolique, et ajouta, compatissant :

— Ne vous désolez pas. Nous le rattraperons. Vous n'êtes pas, du reste, sa seule victime. Dix-sept plaintes depuis ce matin ! Aussi on est vraiment par trop crédule !

M. Calvi-Segrais comprenait tout maintenant. Il se souvenait très bien de ce qu'avaient publié les journaux au sujet de cet aventurier célèbre, un de nos grands filous bien modernes, vraies providences des chroniques judiciaires, qui poussent jusqu'au génie le talent d'exploiter la bêtise humaine. Trois ou quatre ans auparavant, tous les lecteurs du *Figaro* s'étaient fort divertis du récit humoristique de ses exploits à Baden où, sous le nom de vicomte de Saint-Pierre, il était au moment d'épouser une vieille Anglaise richissime, quand l'arrivée de la police locale était venue mettre le fiancé en fuite, muni toutefois des bijoux de la corbeille. On l'avait retrouvé l'hiver suivant à Lyon, opérant sur le dos d'un riche négociant en soieries auquel il avait soutiré des marchandises pour une valeur considérable, au nom d'une cour étrangère dont il produisait des ordres et portait tous les grands cordons.

Puis, à Londres, où il avait passé une *season* très brillante, accueilli partout comme le fils et l'héritier d'un grand seigneur brésilien fort connu, se prévalant des troubles révolutionnaires de sa patrie pour contracter des emprunts dans les plus grosses banques de la Cité, où la situation de son prétendu père lui ouvrait un vaste crédit, et narguant les détectives anglais comme les policiers de France.

Homme étonnant, d'une intelligence géniale, d'une science peu commune, d'une audace inouïe, qui trouvait partout des dupes et des complices et devait tenir dans ses mains les fils mystérieux d'une immense et ténébreuse association de filous. C'était le seul moyen d'expliquer la sûreté de ses informations, le secret de ses retraites, l'aide et le secours qui lui parvenaient chaque fois au moment propice, la hardiesse de ses évasions.

Il y avait lutte à mort entre lui et la justice, lutte où celle-ci avait déjà été deux fois vaincue, de sorte que, pour ne point trop s'humilier, le juge d'instruction en venait à faire ressortir, à vanter presque les talents de ce redoutable adversaire, l'habileté de ce gibier imprenable.

M. Calvi-Segrais, aveuglé si longtemps, ne cessait de s'étonner de sa crédulité, de s'émerveiller de sa sottise. Bien des détails, regardés sous un jour nouveau, prenaient une signification et une importance, et il se trouva à même de fournir certains renseignements utiles au magistrat qui ne s'attendait guère à cette aubaine, ayant cru, au premier coup d'œil, son nouvel interlocuteur presque idiot.

— Je l'intimidais ! pensa-t-il en se rengorgeant ; et cette certitude acheva de donner libre cours à sa bienveillance naturelle.

— Permettez-moi, monsieur, de vous serrer la main, dit-il à M. Calvi-Segrais quand ils se quittèrent, presque amis. J'ai eu l'honneur de connaître monsieur votre père. Il était juge à Blois en même temps que le mien. Quel digne homme, monsieur ! quel mérite, quelle capacité ! On ne trouve plus aujourd'hui de caractères de cette trempe.

Ainsi le souvenir de grand-père qui, deux fois déjà dans cette journée avait protégé ses enfants, venait encore, à cette heure critique, parler pour eux, leur servir de garantie, les couvrir de son ombre sainte et vénérée.

— Du temps! du temps! s'écria Henri de Chauvelas, en sortant du cabinet du juge d'instruction. La plainte n'est pas déposée : il y a encore moyen de s'entendre, de faire agir des influences, de recourir à nos amis... En route, mon père!

XLII

Ils ne revinrent que très tard boulevard Malesherbes, n'ayant aucune certitude, mais pleins d'espérance. En apprenant que le fils de M. Calvi-Segrais était très richement marié, le Belge, attendri, avait accordé un uouveau délai de quarante-huit heures et un banquier richissime qui s'était épris du talent d'Henri de Chauvelas promettait presque de faire les fonds.

Comme Henri expliquait tout cela à Marion et que M. Charles s'étonnait que Régine ne fût pas rentrée, une forme éplorée bondit entre eux.

C'était Régine qui arrivait de Neuilly.

Elle eut tout juste la force de dire :

— On a trouvé Grazan mort dans son lit ce matin... La succession est ouverte... Lionel paiera !...

Et elle s'évanouit d'anxiété et de joie entre les bras de son mari.

Avant de rouvrir les yeux, elle reprit la parole pour ajouter :

— Lionel est admirable !... Pauvre enfant. Cette mort a été pour eux un coup de foudre. Je ne croyais pas qu'il

aimât son beau-père à ce point. Sa sensibilité m'effraie ! Je l'ai trouvé hébété par la douleur. Camille est folle de chagrin. En comparaison de ce malheur, rien ne semble plus les toucher. Ils n'avaient pas même ouvert nos télégrammes et c'est à peine si j'ai pu leur faire comprendre ce qui se passe, leur tirer un mot sur ce misérable Hills !...

— Grazan mort ! répéta M. Charles, ballotté entre mille sentiments divers. Mort ce matin !

Grand'mère ne cherchait plus à comprendre. Tous les événements de cette journée formaient dans sa pauvre tête un chaos formidable qu'elle n'essayait même pas de débrouiller, s'efforçant seulement de suivre les impressions qui passaient sur le visage de sa petite-fille et de s'y conformer.

Henri et Marion se taisaient. Ils pensaient tous deux à l'âme qui venait de paraître devant Dieu, à cette existence mauvaise, à cette mort effrayante, à cet homme qui n'avait vécu que pour l'argent, et dont on ne songeait déjà plus qu'à se partager les dépouilles, qui avait éloigné la religion de sa vie et qui, à son heure dernière, s'était trouvé seul en face de la justice divine.

Et, du fond du cœur, ils donnèrent au riche Grazan la seule chose qui pût encore lui servir, l'aumône d'une prière, tandis, qu'après une pause, Régine, se rappelant soudain les convenances, ajoutait d'un ton pénétré :

— Il avait des qualités, ce pauvre M. Grazan, de grandes qualités !...

Elle chercha lesquelles, ne trouva pas et conclut victorieusement :

— La meilleure preuve en est dans les regrets qu'il laisse après lui !

En effet, Grazan laissera après lui des regrets à ses enfants, plus même : des remords !

Bien des fois, la nuit, il se dressera devant eux avec l'horrible rictus de sa bouche tordue ; bien des fois, dans

un affreux cauchemar, ils croiront soulever avec effort une masse pesante qui retombe toujours à terre, puis, pliant sous un fardeau funèbre, transporter dans l'ombre un corps inanimé, ayant au front la sueur du meurtrier qui cache sa victime.

Oui, Grazan sera bien pleuré de ses enfants !

XLIV

Quand on eut enterré Grazan le surlendemain, quand on eut enterré aussi l'affaire du Belge sous une nouvelle liasse de billets de banque, M. Calvi-Segrais s'assit très calme devant son bureau et adressa au président de la Chambre sa démission de député, à la Métropole, sa démission de trésorier et d'administrateur.

— Que fais-tu ? s'écria Régine consternée. Au moment où tout s'arrange... où, guidés par l'expérience, nous sommes, mieux que jamais, capables de réparer nos revers, d'arriver à la fortune, tu désertes la lutte ! tu renonces au travail, à l'avenir de tes enfants?...

M. Charles eut un sourire très triste.

— Tu ne feras jamais de moi un homme d'affaires. Depuis longtemps, je doute de mon intelligence : à présent, je doute même de mon honnêteté. Il ne faut pas s'exposer au vertige quand on n'a pas la tête solide. Dieu m'a sauvé par un miracle, mais la leçon a été rude, et j'en profiterai. J'ai fait fausse route, mieux vaut m'arrêter que de me perdre. Mes enfants me pardonneront de l'avoir compris trop tard. Du moins ferai-je pour eux tout ce que

je puis faire. En liquidant habilement ma situation, je paierai toutes mes dettes ; je rembourserai Lionel et Camille, car je ne veux pas qu'un centime de leur argent reste dans mes mains. Marion gardera l'héritage de mon père et nous aurons encore, je l'espère, de quoi subsister sans être à charge de personne.

Les yeux de Régine flamboyèrent.

— Alors dit-elle, j'aurai travaillé, lutté, souffert pendant pendant vingt ans, j'aurai consumé ici mes forces et ma jeunesse dans l'attente et dans l'espérance pour arriver à quoi ? à retourner là-bas, pauvre et malheureuse, à y vivre jusqu'à la fin de mes jours, misérable et sacrifiée, dans une situation inférieure que j'y avais, même à celle de ta mère ! Tu veux me condamner à cet opprobre, à cette fin déplorable et ridicule ? Est-ce là que tu devais me conduire ? Ah ! tu n'as pas de cœur !...

Il la mena devant la glace.

— De quoi te plains-tu ? lui dit-il. N'ai-je pas, jusqu'ici, suivi tes seuls conseils ? Où nous ont-ils entraînés ? Regarde-nous. Je n'ai pas soixante ans et je suis plus vieux, plus usé que ne l'était mon père à quatre-vingts. Tu n'en as pas cinquante et tes forces sont à bout. Nous avons vécu double, si nous mettons en ligne de compte nos déceptions, nos inquiétudes, nos angoisses, avec celles des existences ordinaires, des existences obscures, modestes, de ce que tu appelles les existences malheureuses. La saison de faire des rêves est passée. Contentons-nous du bonheur et des devoirs qui nous restent : aimer nos enfants, leur donner de bons exemples, devenir grands-parents à notre tour et vieillir au milieu d'une jeune génération qui se souviendra de nous avec respect, avec tendresse, comme nous nous souvenons des chers disparus. N'ambitionnons rien autre et remercions Dieu qui nous ménage un port après tant de tempêtes.

Elle se regarda ; elle se vit ridée, bistrée, les yeux cer-

clés de plis douloureux, la figure marquée de contractions amères et, au lieu de se résigner, elle se révolta.

— Libre à toi de déserter, dit-elle à son mari, de te résigner si tu en as la faiblesse ! Moi, je me sens encore du courage et de l'énergie. C'est bien assez de t'avoir sacrifié l'avenir de ta fille que tu ensevelis dans la gêne et l'obscurité ; je ne te laisserai pas me condamner à une vieillesse précoce ; je n'abandonnerai pas de sitôt la partie. Je lutterai pour vous et sans vous !

Ils se mesurèrent du regard. Elle se sentit incapable de ranimer son inertie : il se sentit trop faible pour dompter sa rébellion.

— Fais ce que tu veux ! répéta-t-elle dédaigneusement. Aussi bien, ne m'as-tu jamais comprise ni secondée. Je n'ai jamais pu faire de toi l'homme que je rêvais, l'esprit vif, le caractère énergique, l'intelligence supérieure, dominant les évènements que je croyais trouver en toi. Tes goûts sont mesquins, tes aspirations étroites. Tu ne te déferas jamais entièrement de tes préjugés et de tes manies. Un instinct héréditaire vous pousse, ta fille et toi, vers la simplicité, l'obscurité, les horizons bornés ; et j'ai été folle de vouloir faire votre bonheur malgré vous. Heureusement que j'ai un fils qui tient de moi, qui a été élevé par moi, qui a hérité de mes ambitions et qui, étant un homme, aura le moyen de les satisfaire. C'est lui qui me mènera où je voulais parvenir et me dédommagera de mes efforts stériles. Camille et Lionel sont mes vrais enfants et je ne me séparerai pas d'eux !

Un flot d'amertume inonda le cœur de M. Calvi-Segrais. Il perdait jusqu'à la tendresse de sa femme, de celle pour laquelle il avait uniquement vécu, dont la volonté avait été sa loi suprême, et qui, à présent, lui reprochait son malheur et lui préférait ouvertement son fils plus heureux.

— Cette leçon n'a donc pas été assez forte, puisqu'il t'en faut encore une autre ? Dieu veuille, ma pauvre

Régine, que tu ne la reçoives pas de ton fils. L'éducation que nous lui avons donnée est notre plus grande, notre plus irréparable faute, et nous avons à l'expier.

Elle fit un geste de défi, mais sa dénégation était plus violente que convaincue.

M. Charles l'attira à lui, saisi d'un attendrissement profond, d'une immense pitié pour cette folie qu'il avait si longtemps partagée.

— Crois-moi, écoute-moi pour la première fois de notre vie. Viens avec moi là-bas, où nous aimerons, où nous serons aimés. Laisse-moi t'apprendre le bonheur!...

Elle se dégagea :

— La lutte et le succès sont mon bonheur à moi. Peut-être essaierai-je un jour du tien, quand je ne pourrai plus espérer autre chose, quand je serai tout à fait vieille...

Elle essayait de ricaner, mais des larmes lui montaient aux yeux, et elle s'enfuit en laissant brusquement retomber la porte.

— Elle nous reviendra, se dit M. Calvi-Segrais, dont le cœur se brisait dans ce dernier combat.

Mais il se rasséréna soudain en voyant entrer Henri et Marion, qui ne se quittaient guère.

Depuis ce jour de fiançailles, lui se faisait tout enfant, tout joyeux, épanoui dans la naïveté de son bonheur sans mélange, dans la jeunesse de son premier et seul amour.

Elle, au contraire, devenait grave, sérieuse, avec des airs amusants de petite femme, une gentille importance, une tyrannie douce et gracieuse qui les enchantait et les subjuguait tous.

A se voir aimée, écoutée et sauvée, elle avait perdu cette timidité instinctive, cette appréhension continuelle propre aux êtres humbles, repoussés et menacés. Le bonheur mettait en lumière les côtés brillants de sa nature.

— Quel dommage de la marier si mal! soupirait Régine,

éblouie de cette transformation, et n'osant reprendre pourtant la parole donnée avec joie dans un moment de détresse.

En voyant les deux jeunes gens, la physionomie de M. Calvi-Segrais s'éclairait toujours. Leur bonheur, c'était le pardon du passé, l'espoir de l'avenir.

Malgré lui, les paroles de Régine avaient ravivé ses hésitations.

Il les prit pour juges et leur demanda :

— Que désirez-vous, mes enfants ? Quel souhait vous resterait-il à réaliser pour être tout à fait heureux ?

Sans se consulter, ils s'écrièrent en même temps :

— Retourner à Saint-Médous !

— Retourner à Saint-Médous ! répéta, comme un écho chevrotant, grand'mère qui trottinait sans cesse sur leurs talons.

Puis elle reprit vivement :

— Je vais aller finir les malles !

Et, se précipitant dans sa chambre, elle se mit à emballer fébrilement tout ce qui lui tombait sous la main : le chapeau de Marion et ses pantoufles, et les flambeaux de la cheminée ! et le bouquet blanc que venait d'apporter Henri de Chauvelas.

FIN

1832

1839

1832.8 | 92.1

1032

1880

68

89


